

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1995

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☒ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☒ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☒ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☒ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Continuous pagination/
Pagination continue
- ☐ Includes Index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- ☐ Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- ☐ Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- ☐ Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- ☐ Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

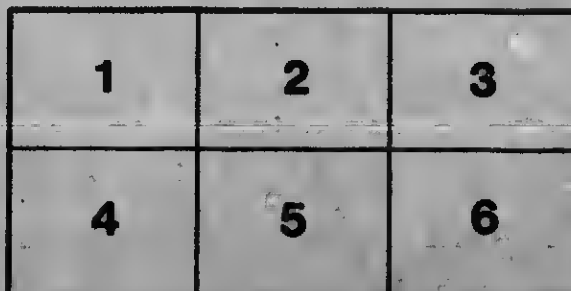
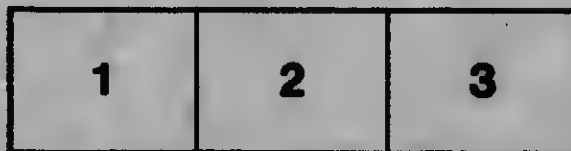
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

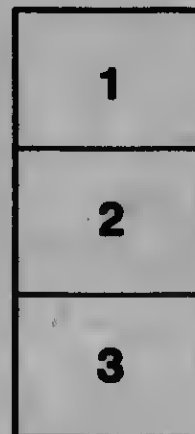
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

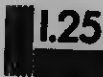
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

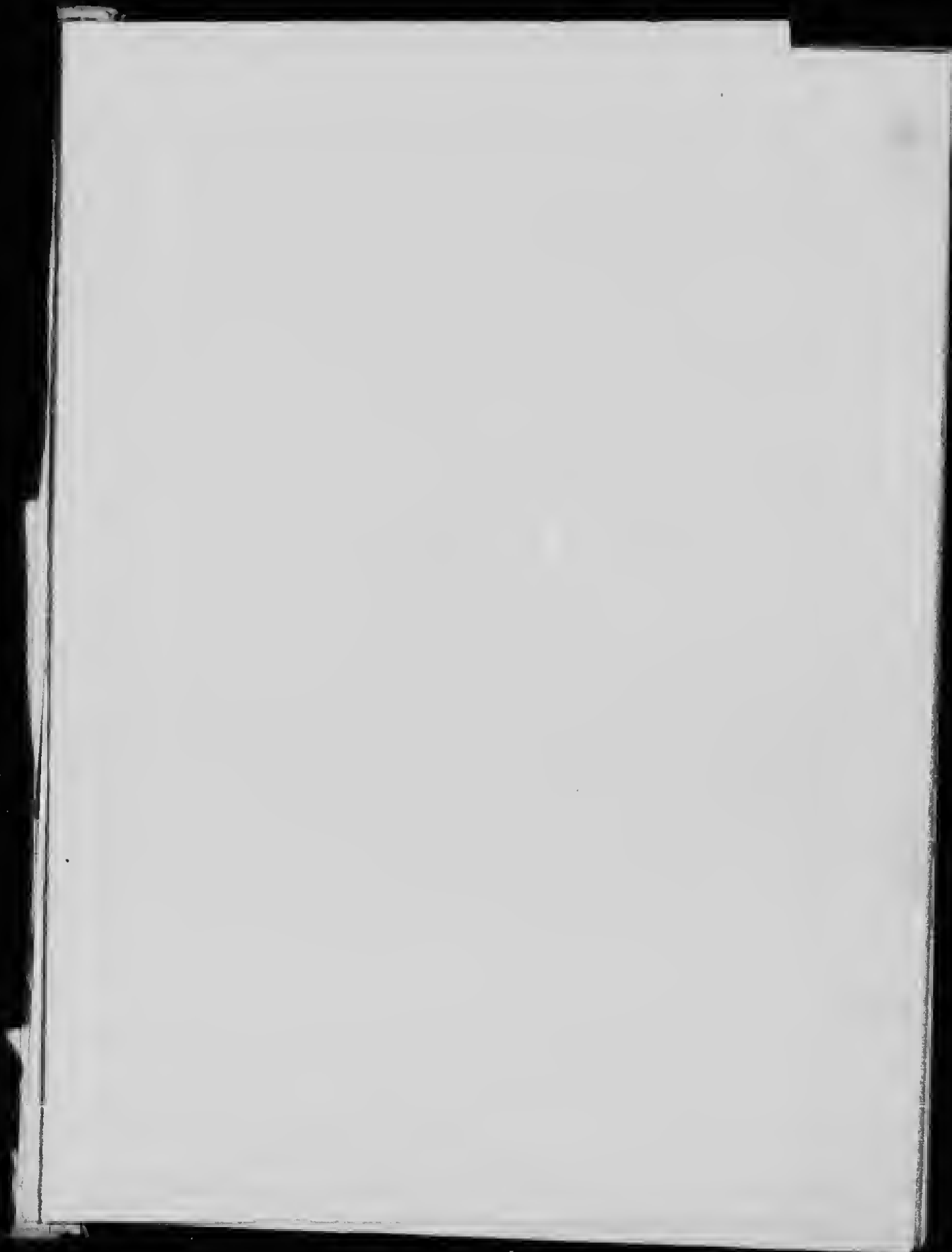


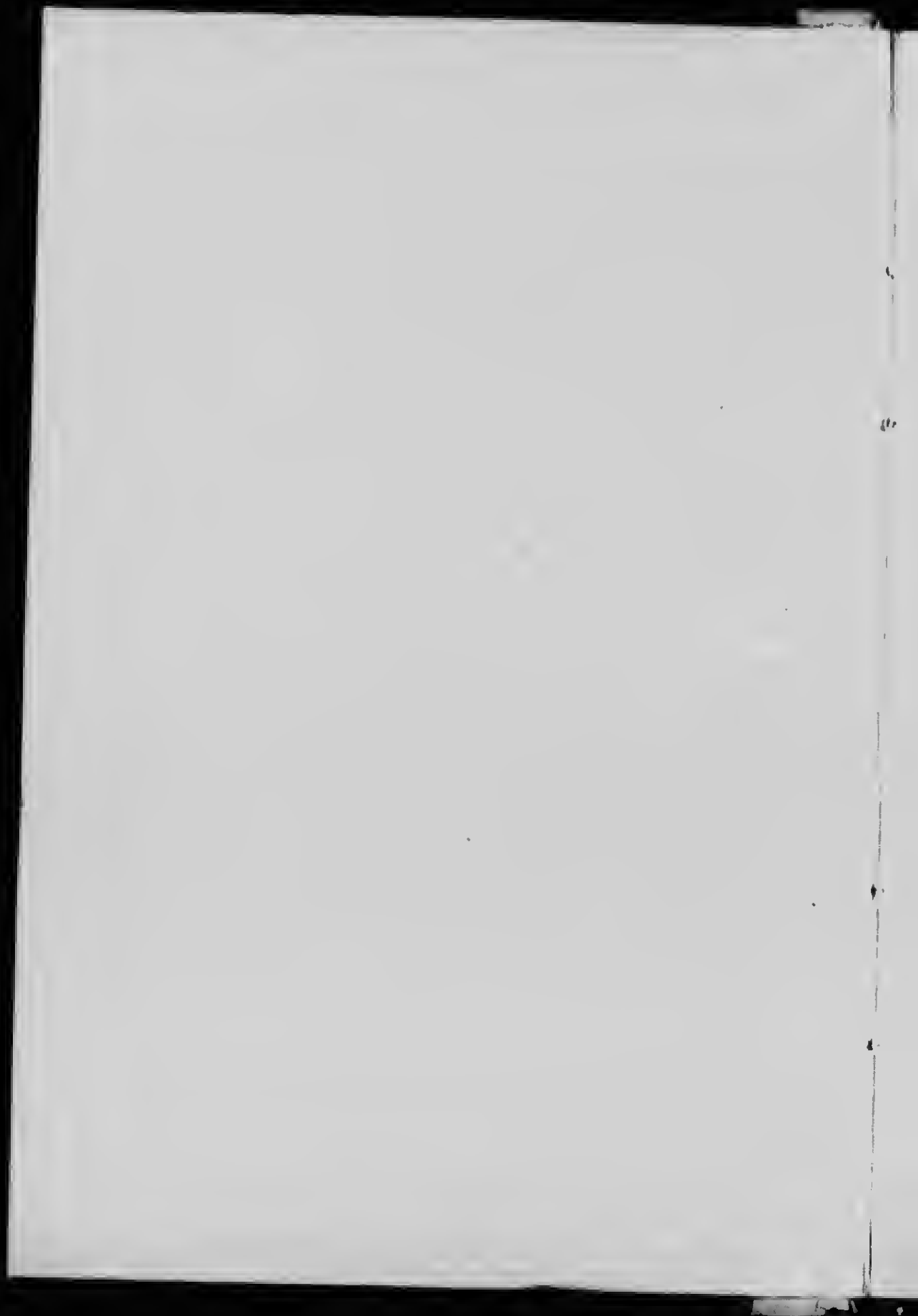
APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 298-5899 - Fax



LE
PARTELL
NIGEL





Le Parterre Angélique

IMPRIMATUR:

PERMIS D'IMPRIMER :

† L.-N. Arch. de Québec.

Québec, 22 février 1905.

C'est avec le plus grand plaisir que nous approuvons, en ce qui nous concerne, la publication de ce *Parterre Angélique*. Nous souhaitons qu'il atteigne le but visé par son pieux auteur, la sanctification de notre chère jeunesse.

Trois-Rivières, ce 21 décembre 1904.

FR. COLOMBAN-MARIE, O. F. M.
Comm. Prov.

DÉCLARATION. — Pour nous conformer au Décret d'Urbain VIII, nous soumettons entièrement à la sainte Église l'appréciation de tous les faits extraordinaires, merveilleux, rapportés dans cet ouvrage.

Le 3795

Parterre Angélique

OU CHOIX DE MERVEILLES TIRÉES DE LA VIE DES SAINTS
À L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC O. F. M.

Commissaire de Terre-Sainte

TOME PREMIER

MAISON S. TH. LADK. FINE
1050, rue Lacheprotière
Québec 4

BX 4653

J3

fol.

v.1

159416

PRÉLUDE

Nous avons mis à la tête de ce Recueil de merveilles, choisies dans la Vie des Saints, l'Auteur et le consommateur de toute sainteté, le CHRIST JÉSUS, qui dans son amour infini pour les hommes, s'est fait petit enfant dans la crèche ; qui, en grandissant, s'offre modèle divin des petits enfants ; et, durant les trois années de sa Vie évangélique, montre partout sa prédilection pour les jeunes enfants !

Et vous, parents chrétiens, vous serez heureux, si vous obtenez que vos jeunes enfants aient une tendre affection pour l'Enfant Jésus, dès leur plus bas âge. Plus heureux si, à mesure que leur jeune intelligence se développe, ils craignent d'offenser sa Majesté sainte, comprenant, ainsi que vous le leur aurez enseigné, que la crainte du Seigneur *est le commencement de la sagesse*. Ils voudront, dans leur piété naissante, ressembler à leur divin Modèle qui, à Nazareth, croissait en sagesse et en grâce, devant DIEU et devant les hommes, à mesure qu'il avançait en âge.

Ainsi ont fait les jeunes Saints et les jeunes Saintes, dont nous raconterons, *ici*, les merveilles, et dans le cœur desquels l'Esprit-Saint s'était plu à verser l'abondance de ses Dons !

AVANT-PROPOS

Ce nouveau livre, que nous offrons avec confiance au public, est spécialement destiné aux jeunes enfants ; et le plan que nous avons suivi pour sa composition est des plus simples.

Nous avons choisi parmi les Vies des Saints, celles qui nous offraient le plus de détails, sur leur enfance et leurs jeunes années, jusqu'à l'âge adulte.

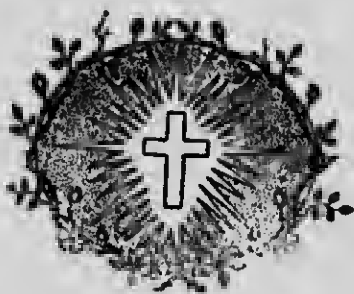
Ainsi nous sommes heureux d'ouvrir ce beau Jardin, que nous osons appeler Le "Parterre Angélique" à nos chers petits Canadiens et nos chères petites Canadiennes, afin qu'ils puissent s'y promener librement, s'y récréer délicieusement, y cueillir de belles fleurs, tout embaumées du parfum des admirables vertus des jeunes Saints et des jeunes Saintes que Notre-Seigneur y a plantées, de sa main divine, pour en être l'ornement, durant toute l'éternité.

Nous nous sommes servi, pour former cette pieuse compilation, de la grande collection des Bollandistes, ainsi que d'autres recueils particuliers ; et nous avons reproduit généralement, le texte même de ces différents ouvrages,

AVANT-PROPOS

nous contenant des quelques additions ou modifications, jugées nécessaires pour l'intelligence de nos jeunes et innocents lecteurs.

Daigne Notre-Seigneur bénir ce livre, comme il a béni ses devanciers, et que ce divin Maître, sous le doux regard de Marie, la Reine des Anges, fasse germer de nombreuses vocutions à une vie plus parfaite parmi notre jeunesse encore si pieuse afin d'augmenter le nombre des élus, pour la bienheureuse éternité !



LE PARTERRE ANGÉLIQUE

JÉSUS LE DIVIN ENFANT

Son amour de prédilection pour les petits enfants.

DIEU a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais, qu'il ait la vie éternelle. Et DIEU nous a donné son Fils unique sous la forme douce, aimable, attrayante d'un petit enfant !

Le prophète Isaïe, jetant un regard pénétrant à travers les âges à venir, aperçut cette étonnante merveille, et dans l'entraînement de son enthousiasme, sous le souffle de l'inspiration divine, il s'écria : " *Un petit Enfant nous est né*, et un fils nous a été donné, et la domination a été mise sur son épaule, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, DIEU, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix ! Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin ; il s'assiéra sur le trône de David, et il possèdera son royaume, pour l'affermir et le fortifier dans l'équité

JÉSUS LE DIVIN ENFANT !

et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle du Seigneur fera ces choses."

Cet Enfant est le rejeton glorieux de la tige de Jessé. " Il sortira un rejeton de la tige de Jessé : une fleur naîtra de sa racine. Et l'Esprit du Seigneur reposera sur lui : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété : et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, et il ne condamnera pas sur un oui-dire : mais il jugera les pauvres dans la justice, et se déclarera le juste vengeur des humbles sur la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres."

A cet âge heureux, " le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble et un petit enfant les conduira. En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé devant les peuples comme un étendard, les nations viendront lui offrir leurs prières, et *Son Sépulcre sera glorieux.*"

Ces grandes merveilles sont accomplies pour nous depuis dix-neuf siècles : et chaque année le peuple

chrétien en célèbre le souvenir, dans la délicieuse nuit de Noël, avec une sainte allégresse.

Et vous, chers enfants à qui nous dédions spécialement ces pages, vous aimez le petit Jésus de la crèche ; vous aimez à chanter avec nous le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo* ! C'est dans la petite plaine des Pasteurs, au pied de la colline de Bethléem, que ces chantres du Paradis firent entendre cette douce mélodie aux bergers, à qui un ange avait raconté déjà tout le mystère de la sainte Crèche. Vous savez, mes chers enfants, avec quel empressement joyeux, les bergers coururent à Bethléem, où ils trouvèrent un petit Enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, et à côté de lui, MARIE sa très douce Mère ; tout comme le messager céleste le leur avait expliqué.

Jésus devenu grand montra toujours, durant les trois années de ses prédications évangéliques, une grande prédilection pour les petits enfants. Un jour, comme nous le raconte le saint Évangile, JÉSUS trouvant aux confins de la Judée, au-delà du Jourdain, de grandes foules l'avaient suivi, et il guérit tous les malades. Alors on lui présenta des petits enfants, pour qu'il leur imposât les mains et priât sur eux. Mais ses disciples, encore très ignorants, menaçaient ceux qui les présentaient. Jésus, les voyant, fut indigné et leur dit :

JÉSUS LE DIVIN ENFANT !

"Laissez ces petits enfants venir à moi et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est pour eux et pour tous ceux qui leur ressemblent. En vérité, je vous le dis : Quiconque n'aura point reçu le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point." Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait.

Dans une autre circonstance, les disciples s'étaient approchés de Jésus, disant : "Qui, pensez-vous, est le plus grand dans le royaume des Cieux?" Et Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et leur dit : "En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas du tout dans le royaume des cieux. Quiconque donc se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux. Et qui reçoit en mon nom un petit enfant semblable, me reçoit. Mais celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on suspendît une meule de moulin à son cou, et qu'on le précipitât au fond de la mer."

On voit, par ces dernières paroles du divin Maître, combien c'est un crime horrible de scandaliser de petits enfants ! Et pourtant, hélas ! combien de malheureux chrétiens qui n'y prennent point garde.

LE PARTERRE ANOÉLIQUE

Plus tard, lorsque Jésus fit son entrée triomphante dans Jérusalem, toute la ville en fut émue, et chacun demandait : Qui est celui-ci ? Et les multitudes répondaient : C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. Et Jésus entra dans le Temple de DIEU et chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans le Temple ; il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes, et il leur dit : Il est écrit *ma maison sera appelée la maison de la prière* ; et vous en avez fait une caverne de voleurs. Alors des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le Temple, et il les guérit. Mais les princes des prêtres et les scribes voyant les merveilles qu'il avait faites et les enfants qui criaient dans le Temple et qui disaient : *Hosanna* au fils de David ! ils en conçurent de l'indignation et ils lui dirent : Entendez-vous bien ce qu'ils disent ? Oui, leur dit Jésus. Mais vous, n'avez-vous jamais lu ceci : "c'est de la bouche des enfants, de ceux même qui sont à la mamelle, que vous avez tiré la parfaite louange."



LE NOM DE JÉSUS

(1er janvier)

“ Nous ne pouvions, ee me semble, dit ici un pieux auteur, mieux commeneer le mois de janvier et l'année civile que par la Circoneision de Notre-Seigneur et le très saint Nom de Jésus, qui lui fut donné en eette eirconstancee. Par la Circconcision, il répandit pour nous les premières gouttes de son sang ; par le Nom de Jésus, qui signifie Sauveur, il fut engagé à verser tout le reste sur l'arbre de la eroix pour notre rédemption : nous trouvons donc en ees deux mystères les plus riches étrennes, les présents les plus avantageux que nous puissions souhaiter.” Saint Luc, le seul des évangélistes qui ait parlé de ee trait de la vie du Sauveur, n'en a dit que ees quelques mots : “ Le huitième jour étant arrivé, auquel l'Enfant devait être circoneis, il fut appelé du Nom de Jésus, nom par lequel l'ange l'avait nommé avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa Mère.”

Le saint Nom de Jésus ! c'est DIEU le Père qui l'a formulé et qui l'a révélé à la terre : les Patriarches et les Prophètes se le sont transmis comme un gage d'espérance et de salut ; et, lorsque l'Ange l'annonça à la Sainte Vierge et à saint JOSEPH, il ne l'annonça pas de lui-même, mais de la part de DIEU qui l'avait chargé

de cette mission. En effet, le saint Évangile nous apprend que lorsque l'ange Gabriel, envoyé de DIEU dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, salua MARIE, pleine de grâce... la Sainte Vierge, l'ayant entendu fut troublée de ses paroles et se demanda quelle pouvait être cette salutation, et l'ange lui dit aussitôt : Ne craignez point, MARIE : car vous avez trouvé grâce devant DIEU. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous l'appellerez du Nom de JÉSUS. Il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur DIEU lui donnera le trône de David son père ; et il règnera sur la maison de Jacob éternellement. Et lorsque JOSEPH, son mari, qui était un homme juste, résolut de la renvoyer en secret, le même ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : JOSEPH, fils de David, ne crains pas de recevoir MARIE, ton épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils, et tu l'appelleras du Nom de JÉSUS ; car c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés... Son peuple, c'est-à-dire toutes les nations du monde, selon qu'il est écrit : "Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, les confins de la terre pour le lieu de votre domaine."

Le saint Nom de JÉSUS ! Ce nom sera toujours, en dépit de l'enfer, la terreur des démons, la joie du ciel et le triomphe de la foi sur la terre. L'apôtre saint Paul

LE NOM DE JÉSUS

qui exprime ce Nom adorable à chaque page de ses admirables épltres, s'adressant aux Philippiens, leur dit : "...Soyez donc dans la même disposition où a été le CHRIST JÉSUS, qui, étant dans la forme de DIEU, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de se tenir égal à DIEU ; et cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, fait semblable aux hommes, et reconnu homme par ce qui a paru de lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'est pourquoi DIEU l'a exalté et lui a donné un *nom* qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au Nom de JÉSUS tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur JÉSUS-CHRIST est dans la gloire de DIEU le Père !"

Enfin, c'est ce même *nom*, nom toujours adorable, qui nous remet devant les yeux toutes les actions et toutes les souffrances de Notre Seigneur, avec ce grand nombre de fruits merveilleux qui procèdent de son Incarnation, de sa Passion et de sa Résurrection. En effet, il n'a jamais rien fait ; ni souffert, que pour remplir son Nom et son office de JÉSUS et de Sauveur. S'il est né dans une étable, s'il a souffert la rigueur de la circoncision, s'il a fui en Egypte, s'il a passé trente ans dans une vie inconnue et méprisée, s'il s'est exposé à mille travaux et à mille fatigues dans le temps de sa prédica-

tion, s'il s'est livré lui-même à l'infamie et à la cruauté du supplice de la croix, s'il est sorti glorieusement du tombeau, s'il est monté à la droite de son Père, ce n'a été que pour être parfaitement Jésus et Sauveur, et pour ne rien omettre de ce qui pouvait contribuer à notre salut. Ainsi, quand nous l'appelons Jésus, nous disons en un mot un DIEU-HOMME, un DIEU pauvre, humilié, méprisé, souffrant et mourant ; nous disons un avocat tout-puissant, qui intercède continuellement pour nous dans le ciel. De même tous les biens qui ont coulé de cette source, et qui se sont répandus dans le ciel, sur la terre et jusqu'aux enfers (dans les limbes), ne sont autre chose que des grâces de ce Sauveur. L'allégresse rendue aux chœurs angéliques, dont le péché des démons avait troublé les célestes concerts, la délivrance des Saints qui étaient dans les limbes, la vocation des gentils, la foi des nations, la justification des pécheurs, le renouvellement du monde, la constance des martyrs, la lumière des docteurs, la dévotion des confesseurs, l'austérité des religieux, la pureté des vierges, la fermeté de l'Eglise, la mort précieuse des justes, le couronnement des Saints et la consommation de toutes choses, sont les fruits du salut que ce divin Libérateur est venu opérer dans le monde : ils sont exprimés dans le Nom de Jésus, et nous ne pouvons le prononcer sans en donner l'idée, sans les représenter à la mémoire.

MARIE PLEINE DE GRÂCE ET PLEINE DE BEAUTÉ

Les Pères de l'Église et les écrivains ecclésiastiques réfléchissant dans leur esprit et dans leur cœur que la Bienheureuse VIERGE, en recevant de l'ange Gabriel l'annonce de la sublime dignité de Mère de DIEU, était le siège de toutes les grâces divines, qu'elle était ornée de tous les dons du Saint-Esprit ; bien plus, qu'elle était comme un trésor inépuisable et comme un abîme infini de ces mêmes grâces, tellement que, soustraite à la malédiction et participant avec son Fils à la bénédiction perpétuelle, elle a mérité d'entendre Élisabeth, inspirée par l'Esprit-Saint, lui adresser ces paroles : " Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni."

De là est venu ce sentiment non moins clair qu'unanime des mêmes Pères, que cette VIERGE très glorieuse, pour laquelle Celui qui est puissant a fait de grandes choses, a brillé d'une abondance de dons célestes, d'une plénitude de grâces et d'une innocence telle qu'elle a été comme un miracle ineffable de DIEU, ou plutôt comme l'apogée de tous les miracles ; qu'elle a été la digne Mère de DIEU, et que, rapprochée de DIEU, autant que le comporte une nature créée, elle s'est élevée au-

dessus de tous les éloges, tant des hommes que des anges... Joignons à cela les expressions si belles dont ils se sont servis en parlant de la conception de la Sainte VIERGE, lorsqu'ils ont dit que "la nature s'était arrêtée toute tremblante devant la grâce et n'avait pas osé poursuivre sa marche, car il devait arriver que la VIERGE, Mère de DIEU, ne fût pas conçue par Anne avant que la grâce eût produit son fruit." En effet, elle devait être la première-née par la conception, elle qui devait concevoir le Premier-né d'entre toutes les créatures. Ils ont attesté que la chair de MARIE, provenant d'Adam, n'a pas contracté les taches d'Adam, et que c'est pour cela que la Bienheureuse VIERGE MARIE est le tabernacle créé par DIEU lui-même, formé par le Saint-Esprit, et que cette même VIERGE est et doit être considérée comme celle qui fut le premier ouvrage propre de DIEU, qui éclappa aux traits enflammés de l'Esprit malin, et que toute belle par sa nature, absolument exempte de souillure, elle brilla aux regards du monde, dans sa Conception Immaculée, comme une aurore d'une étincelante pureté. Car il ne convenait pas que ce vase d'élection fût soumis à la corruption commune, parce que, bien différente des autres créatures, MARIE n'eut de commun avec Adam que la nature et non la faute. Bien plus, il convenait que le Fils unique, qui a au ciel un trône que les Séraphins proclament trois fois saint, eût sur la terre

MARIE PLEINE DE GRÂCE ET PLEINE DE BEAUTÉ

une Mère qui n'eût jamais été privée de l'éclat de la sainteté. Et cette doctrine fut si fort à cœur aux anciens que, par une merveilleuse et singulière forme de langage qui eut chez eux comme une force de loi, ils appelèrent souvent la Mère de DIEU, Immaculée et absolument immaculée ; innocente et très innocente ; exempte de tache et de toute tache ; sainte et sans souillure du péché ; toute pure ; complètement intacte ; le type et le modèle même de la pureté et de l'innocence ; plus belle que la beauté ; plus gracieuse que la grâce ; plus sainte que la sainteté ; seule sainte ; très pure d'âme et de corps ; surpassant de beaucoup toute intégrité et toute virginité ; seule devenue toute entière le domicile de toutes les grâces du Saint-Esprit et qui, à l'exception de DIEU seul, est supérieure à toute créature, l'emporte en beauté, en grâce et en sainteté sur les Chérubins et les Séraphins eux-mêmes et sur toute l'armée des Anges ; celle enfin dont toutes les voix du ciel et de la terre ne sauraient proclamer dignement les louanges."



LE TRÈS SAINT NOM DE MARIE

Chers petits enfants, vous avez vu un peu plus haut, les merveilles du très saint Nom de JÉSUS, nom au-dessus de tout nom, et devant lequel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et jusque dans les enfers, nous allons vous parler maintenant des merveilles du très saint et très doux Nom de MARIE, nom qui, comme celui de JÉSUS était inscrit au ciel, avant qu'il fût révélé à la terre.

Une sainte religieuse à qui la Sainte Vierge elle-même a fait de grandes révélations, parle ainsi de la Reine du ciel, et du nom qu'à sa naissance le bon DIEU lui donna dans les cieux, avant que ses pieux parents le lui donnassent sur la terre : " La Sainte Vierge vint au monde pure, belle, sans souillure et toute pleine de grâces, nous montrant par là qu'elle naissait exempte de la loi et du tribut du péché. Et quoique sa naissance n'ait pas différé matériellement de celle des autres filles d'Adam, elle présenta de tels caractères et des grâces si particulières, qu'elle fut toute miraculeuse et exceptionnelle, à l'éternel honneur de celui qui en était l'auteur. Cette divine étoile avant-courrière vint donc au monde vers minuit (le 8 septembre), pour commencer à diviser la nuit de l'ancienne loi et des premières ténèbres, du nouveau jour de la grâce qui allait bientôt paraître. On enveloppa

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

la Bienheureuse MARIE de ses langes, et cette petite créature, qui avait toutes ses pensées et tous ses désirs dans la divinité, fut emmaillottée et traitée comme les autres enfants, quoiqu'elle surpassât en sagesse et les hommes et les anges. Sainte Anne, son heureuse mère, ne voulut point permettre que d'autres mains que les siennes s'employassent à son ajustement : elle en prit elle-même tout le soin possible.

Le puissant bras du Très-Haut opéra dans l'auguste MARIE, dès son premier pas dans le monde, de nouvelles merveilles qui surpassent toutes les conceptions humaines. La première fut d'envoyer sur la terre une multitude innombrable d'anges, afin qu'ils enlevassent dans le ciel empyrée, en corps et en âme, celle qui était élue pour être la Mère du Verbe éternel, en vue des desseins que le Seigneur avait formés.

Qui pourra dignement célébrer cet étonnant prodige de la droite du Tout-Puissant ? Qui dépeindra la joie et l'admiration des esprits angéliques, à la vue de cette merveille si nouvelle entre les œuvres du Très-Haut, qu'ils célébraient aussi par des cantiques nouveaux ? Ils reconnurent dans cette occasion leur Reine, et rendirent hommage à leur Maîtresse, Mère future de Celui qui devait être leur Chef, comme il était la cause de la grâce

LE TRÈS SAINT NOM DE MARIE

et de la gloire qu'ils possédaient, puisqu'ils les leur avait acquises par ses mérites prévus en la divine acceptation. Mais qui pourrait pénétrer le secret du cœur de cette tendre et aimable enfant pendant la durée et les effets de cette faveur inouïe ? Je le laisse à deviner à la piété catholique, en attendant que quelques âmes justes le découvrent dans le Seigneur, et que nous-mêmes le découvrons, quand, par sa miséricorde infinie, nous pourrons jouir de lui face à face.

Dans un divin consistoire, l'auguste Trinité détermina de donner à l'auguste Enfant ce *nom* propre et légitime qui ne peut être imposé à aucune créature quelconque que dans l'être immuable de DIEU, où toutes choses se distribuent et s'ordonnent avec équité, poids et mesure, et avec une sagesse infinie. Le Très-Haut, voulant l'imposer et le donner par lui-même dans le ciel, manifesta aux esprits angéliques que les trois personnes divines, dès le commencement et avant tous les siècles, avaient décrété et formé le très doux nom de JÉSUS pour le Fils, et celui de MARIE pour la Mère, et que, dans toute l'éternité, elles s'étaient complu en ces noms, et les avaient gravés en leur mémoire éternelle, où elles les avaient eu présents lors de la création de toutes les choses qu'elles avaient faites pour le service du Fils et de la Mère. Les saints anges connurent ces mystères

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

et beaucoup d'autres ; puis, ils ouïrent une voix sortant du trône, qui disait en la personne du Père éternel : " Notre Éluë doit s'appeler MARIE ; et ce nom doit être merveilleux et magnifique ; ceux qui l'invoqueront avec les sentiments d'une dévotion sincère, recevront des grâces très abondantes ; ceux qui l'auront en vénération et le prononceront avec respect seront consolés et réconfortés ; tous trouveront en lui le remède à leurs maux, des trésors pour s'enrichir, et la lumière pour arriver à la vie éternelle. Ce nom sera terrible à l'enfer : il suffira pour écraser la tête du serpent, et remporter d'insignes victoires sur les princes des ténèbres."

Le Seigneur ordonna aux esprits angéliques d'annoncer cet heureux Nom à sainte Anne, afin que ce qui avait été confirmé dans le ciel fût exécuté sur la terre. La divine Enfant, prosternée avec amour devant le trône, rendit de très humbles actions de grâces à l'Être éternel, et reçut le Nom au milieu d'admirables et harmonieux cantiques. S'il fallait écrire toutes les prérogatives et toutes les grâces qui lui furent accordées, il en faudrait faire des volumes. Les saints anges adorèrent le Très-Haut et reconnurent encore sur son trône la très Sainte MARIE, pour celle qui devait être la Mère du Verbe, leur Reine et leur Maîtresse ; et ils honorèrent son Nom, en se prosternant au moment où la voix du Père éternel

LE TRÈS SAINT NOM DE MARIE

le prononça ; et cette voix sortait du trône, et ceux qui avaient ce Nom sur leur poitrine pour devise, se distinguèrent par l'ardeur avec laquelle ils chantaient des hymnes de louanges pour des mystères si profonds et si augustes. Mais la jeune Reine ignorait toujours la cause de tout ce qui se passait ; car la dignité de Mère du Verbe incarné ne lui fut manifestée qu'au temps de l'Incarnation.

Les mêmes anges qui l'avaient portée dans le ciel empyrée, la remirent avec la même joie et le même honneur entre les bras de sainte Anne, à laquelle ce prodige et l'absence de sa fille furent également cachés ; parce qu'un ange de sa garde occupa sa place, ayant pris un corps aérien pour cet effet. D'ailleurs pendant le temps assez long que la divine enfant resta dans le ciel empyrée, sa mère Anne fut ravie en extase dans une haute contemplation, où elle apprit de très grands mystères touchant la dignité de Mère de DIEU pour laquelle sa fille était choisie, bien qu'elle ne sût pas ce qui se passait en elle. Et ces mystères, la prudente épouse de Joachim les conserva toujours dans son cœur, pour régler sur leur importance sa conduite à l'égard de sa très sainte Fille.

Huit jours après la naissance de l'auguste Reine, plusieurs légions de très beaux anges descendirent du

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ciel dans un brillant apparat. Chacun avait un bouclier resplendissant, où le nom de MARIE était gravé en caractères du plus vif éclat : ils se montrèrent tous à l'heureuse Mère, et lui dirent que le nom de sa fille était celui de MARIE, qu'elle y voyait tracé ; que la divine Providence le lui avait imposé, et voulait qu'elle et Joachim le lui donnassent sans différer. La Sainte appela son époux pour conférer avec lui sur la volonté de DIEU en ce qui concernait le nom de leur fille, et le bienheureux père accepta ce Nom avec une joie particulière et de pieux sentiments. Ils déterminèrent de convoquer leurs parents et un prêtre, pour imposer le Nom de MARIE à celle qui venait de naître, avec une grande solennité, et dans un banquet somptueux. Les anges le célébrèrent avec une douce et merveilleuse musique, qui ne fut entendue que de la Mère et de sa très Sainte Fille. Ainsi, le même Nom qui avait été donné à notre divine Reine par la Très Sainte Trinité dans le ciel, lui fut pareillement donné sur la terre, huit jours après sa naissance. Il fut inscrit au registre commun, lorsque sa Mère monta au Temple pour y accomplir la loi, selon les prescriptions de Moïse."



SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

(3 janvier)

Il y a quatorze siècles, quand Paris n'était encore qu'une petite ville, un grand conquérant menaça de fondre sur elle. C'était Attila roi des Huns, peuple terrible et redouté. Partout où ils se montraient, les Huns ravageaient les champs, brûlaient les villes et les bourgades, tuaient ou emprisonnaient les hommes.

La nouvelle de leur approche jeta Paris dans la consternation ; les habitants voulaient fuir pour échapper à leur fureur. Au milieu de la consternation générale, une seule personne conservait son courage : c'était une vierge consacrée au Seigneur. Elle rassembla les femmes, les exhorta à jeûner, à prier et à s'imposer des pénitences, et leur promit en retour l'assistance de Dieu. Quelques-unes suivirent son conseil ; d'autres, au contraire, l'accusaient d'être une fausse prophétesse, et voulaient même la faire mourir. Cependant, la prière du petit nombre fut efficace ; et les incrédules, voyant se réaliser la prophétie de la vierge, ne purent se défendre d'un sentiment de profond respect. Attila, qui était entré dans les Gaules, à la tête de cinq à six cent mille combattants, passa et repassa devant Paris, sans l'assiéger. Les prières de cette jeune fille, jointes à

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

celles qu'on avait faites à ses instances, avaient sauvé Paris d'une ruine certaine.

Cette vierge était sainte Geneviève. Elle vint au monde à Nanterre, petit bourg qui n'est éloigné de Paris que de trois lieues, du côté du couchant. Son père s'appelait Sévère et sa mère Géronce : ils comptaient parmi les personnes riches et considérables de Nanterre, et vivaient tous deux dans la crainte de Dieu. Les Esprits bienheureux firent fête à la naissance de la petite Geneviève et tout le ciel en fut dans l'allégresse, comme l'assura depuis le saint évêque d'Auxerre. Ses premières années s'écoulèrent dans une innocence et une dévotion qui surpassait beaucoup la portée de son âge ; ce qui faisait déjà voir à quel degré de grâce et de sainteté elle était appelée. Elle était encore toute petite, et déjà on lui confiait la garde des troupeaux ; c'est pourquoi on la représente ordinairement une houlette à la main et un agneau étendu à ses pieds.

Elle avait atteint l'âge de sept ans, quand l'évêque saint Germain d'Auxerre traversa la France, se rendant dans la Grande-Bretagne, pour y combattre une hérésie nouvelle qui menaçait d'envahir cette contrée.

Quand on apprit qu'il arrivait à Nanterre, tout le

SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

monde se pressa sur son passage pour recevoir sa bénédiction : la petite Geneviève et ses parents étaient dans la foule. En apercevant la petite fille, le saint évêque, évêque inspiré de DIEU, reconnut en elle une grande sainte ; il la regarda avec étonnement, et demanda qui elle était. Les parents s'étant avancés, répondirent : " C'est à nous que DIEU a donné cette enfant. " — Alors saint Germain les félicita d'avoir une telle fille : il leur dit qu'elle serait grande aux yeux de DIEU et que beaucoup de pécheurs renonceraient à leurs dérèglements par le secours de ses prières et par la méditation de sa vie. Posant ensuite la main sur la tête de Geneviève, il lui recommanda de mener une vie sainte, et de se donner entièrement à DIEU ; ce que l'enfant promit de grand cœur.

L'évêque ramassa alors une pièce de monnaie qui se trouvait à ses pieds, et sur laquelle était tracée une croix ; il la donna à l'enfant, en lui disant : " Attachez cette médaille à votre cou et portez-la en souvenir de moi ; mais, en retour, ne permettez jamais qu'on orne votre cou ni vos doigts de bijoux d'or, d'argent ou de pierres précieuses ; car si vous ne méprisez pas les parures mondaines, vous n'acquerrez pas la beauté céleste. " — Ensuite, il dit adieu à l'enfant, et recommanda à son père d'en avoir grand soin.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Un jour que sa mère se rendait à l'église, la petite fille voulut l'accompagner ; mais ayant été repoussée, elle se mit à pleurer, disant à sa mère : " J'ai promis à Monseigneur l'évêque de vivre saintement : il faut, pour cela, que j'aïlle souvent à l'église." Au lieu d'être touchée de cette pieuse instance, Géronce donna à sa petite fille un soufflet. Cependant, nous l'avons dit, elle aimait la religion et pratiquait la piété : mais elle était ce jour-là de mauvaise humeur, et elle infligea à son enfant un châtiment qu'elle ne méritait d'aucune façon. DIEU l'en punit ; car aussitôt la pauvre femme devint aveugle, et dut se faire conduire à l'église par son humble enfant. O merveilleux et secrets jugements de DIEU ! Géronce demeura aveugle l'espace de vingt et un mois : au bout de ce temps, se souvenant des paroles du saint évêque à sa petite fille, elle appela Geneviève et lui dit : " Va me chercher de l'eau au puits." La petite fille obéit ; et, s'appuyant sur le bord du puits, elle se mit à pleurer, en pensant que sa mère était aveugle à cause d'elle ; et ses larmes tombèrent dans l'eau qu'elle venait de puiser. Geneviève en donna à sa mère qui, levant vers le ciel ses yeux éteints, lui dit de faire le signe de la croix sur cette eau. Géronce se lava les yeux à trois reprises : à la troisième fois, elle voyait parfaitement !

SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

Geneviève ayant atteint sa quinzième année, se rendit à Paris et pria l'évêque de cette ville de la recevoir au nombre des vierges consacrées au Seigneur. Il y en avait un grand nombre à cette époque ; elles vivaient dans le monde, mais elles y menaient une vie très retirée et très austère. L'évêque qui connaissait sa piété, lui permit de faire le vœu de chasteté perpétuelle et de se consacrer à DIEU.

Geneviève n'ignorait pas que le précieux trésor de l'innocence doit être conservé avec un grand soin : c'est pourquoi, à partir de ses quinze ans, elle jeûna jusqu'à l'âge de cinquante ans, et si sévèrement, qu'elle ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain d'orge et des fèves. Elle veillait la nuit entière du samedi au dimanche, pour se préparer à bien passer le jour du Seigneur. Depuis la fête des Rois jusqu'au Jeudi-Saint, elle s'enfermait dans sa cellule, pour éviter tous rapports avec les hommes et ne converser qu'avec DIEU seul. Elle atteignit ainsi l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et mourut le 3 janvier de l'an 512. Sa longue vie est semée de nombreux et éclatants miracles : nous ne citerons, pour terminer que les deux suivants :

Un jour, on lui présenta un enfant *sourd, muet, aveugle et boiteux*. Il est difficile de rencontrer plus d'infirmités

LE PANTERRE ANGÉLIQUE

et d'infirmités graves réunies sur un même être. La bonne Sainte le guérit de tous ces maux, en lui rendant tout ensemble, l'ouïe, la parole, la vue et la souplesse de ses membres, avec la simple onction d'une huile bénite.

Un autre enfant s'était noyé dans un puits : elle le rappela à la vie, après avoir couvert son corps de son manteau et versé beaucoup de larmes.



SAINT FROBERT

(8 janvier)

Ce Saint, modèle des jeunes écoliers, naquit à Troyes vers le commencement du septième siècle, de parents d'humble condition mais vertueux. Dès l'âge le plus tendre, il parut destiné à être un vase d'élection. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, on le mit aux écoles que Ragnégisile, alors évêque de Troyes, entretenait à ses frais. Il y fit de grands progrès dans les sciences, et surtout dans la foi, la sainteté de la vie, l'amour de DIEU. Tout ce qu'il apprenait dans les Saintes Écritures, il le mettait aussitôt en pratique, consultant sans cesse ce miroir pour parer son âme, à cause de cette parole céleste : "Ce ne sont pas ceux qui entendent, mais ceux qui pratiquent la loi de DIEU qui seront justifiés devant lui." On voyait bien aussi qu'il se proposait d'imiter les vertus des saints Pères, et il se rendait si parfait en toutes, qu'on ne pouvait dire en laquelle il était le plus admirable. Il s'offrait à DIEU en perpétuel holocauste, s'appliquant à une oraison continuelle, cherchant le repos de l'âme, sans se soucier de celui du corps ; le jeûne et l'abstinence étaient ses mets favoris. Ainsi exercé et armé, il combattait déjà les ennemis du salut, comme un vieux soldat. Le démon, voyant croître une si redoutable sainteté, ne manqua pas de lui déclarer

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

une guerre acharnée. Plusieurs fois, pendant que le jeune Frobert se rendait à l'école, pour apprendre les psaumes, il se présenta à ses regards sous des formes horribles pour l'épouvanter. Mais l'enfant, éclairé de la grâce céleste, connaissait bien ces tromperies diaboliques : il s'en moquait ; et, s'armant du signe de la croix, il chassait son ennemi.

DIEU voulut faire voir dès lors, par un beau miracle, le mérite de ce saint enfant et le plaisir qu'il prenait en sa pureté innocente. Sa mère perdit la vue ; depuis ce jour, vivant dans les ténèbres, elle ne faisait que se lamenter : son cher enfant la réconfortait. Mais, un jour, étant toute éplorée, pauvre mère ! elle le pria, en l'accablant de ses caresses maternelles, de faire sur ses yeux, une fois seulement, le signe de la croix, disant qu'elle espérait s'en bien trouver. Dans son humilité, l'enfant refusait, mais enfin sa mère le gagna, tant par ses importunités que par la compassion qu'elle lui inspirait. Il invoqua donc le nom de Jésus, et imprima le signe salutaire de la croix sur les yeux de sa mère : ô prodige, elle s'écria : " Je vois." Elle voyait, en effet, et ses yeux se trouvèrent plus clairs et plus limpides qu'auparavant.

Combien de jeunes enfants obtiendraient aussi des faveurs signalées à leurs bons parents, si, à l'exemple

SAINT FROBERT

du petit Frobert, se conservant purs au milieu de leurs condisciples, ils élevaient, matin et soir, leur âme innocente vers le bon DIEU, priant avec confiance pour les auteurs de leur jours !

Le jeune Frobert, grandit en sainteté, à mesure qu'il avançait en âge ; il se fit religieux et mourut, vers l'âge de soixante-dix ans, plein de mérites pour la vie éternelle.



SAINT JULIEN ET SAINTE BASILISSE, martyrs

(9 janvier)

Plusieurs choses contenues dans la vie que nous allons décrire se trouvent certainement au-dessus de la portée de l'intelligence de nos jeunes et candides lecteurs, mais elles seront profitables pour leurs aînés, qui, arrivés à l'âge adulte, jeunes garçons et jeunes filles, ont à s'occuper du choix d'un état.

Nous donnons sans difficulté à saint Julien et à sainte Basilisse ces quatre titres de *mariés*, de *vierges*, de *religieux* et de *martyrs*, quoique sainte Basilisse ait fini ses jours en paix et dans la ferveur de la prière : mais elle a beaucoup souffert pour JÉSUS-CHRIST et disposé une infinité de personnes à mourir pour la foi ; elle a donc justement mérité la qualité de martyr. Voici leur histoire.

Saint Julien naquit à Antioche, capitale de la Syrie, de parents illustres et craignant DIEU. Ils prirent un très grand soin de l'élever en la crainte et en l'amour de son très saint nom. A l'âge de 18 ans, le voyant en état de s'établir dans le monde, pour être un jour le bâton de leur vieillesse, ils le sollicitèrent fortement de s'engager dans le mariage. Cela mit d'abord l'esprit de

SAINT JULIEN ET SAINTE BASILISSE, MARTYRS

Julien fort en peine · d'un côté, ayant déjà fait vœu de perpétuelle continence, il ne voulait rien entreprendre au préjudice de sa promesse ; de l'autre, il craignait de désobéir à ses parents dans une chose qu'ils désiraient de lui. Il demanda huit jours de délai, afin d'y penser à loisir et de recommander l'affaire au Tout-Puissant ; cependant il se livra, durant tout ce temps, à l'oraison, implorant de tout son cœur l'assistance de la divine bonté. La nuit du septième jour, Notre Seigneur lui apparut et lui commanda d'obéir à ses parents, parce qu'il l'assisterait, en sorte que la personne qu'il lui préparait pour épouse, conserverait elle-même sa virginité avec lui, et que l'un et l'autre seraient une occasion de salut pour plusieurs. Après cela, le Sauveur toucha de sa divine main le visage de Julien, qui demeura extrêmement consolé de cette vision. S'appuyant fortement sur la promesse de DIEU, il ne fit plus difficulté d'épouser une jeune fille nommée Basilisse, que ses parents lui présentèrent. Le divin Maître ne manqua pas à la parole qu'il avait donné à son serviteur ; car la nuit même des noces, les époux s'étant retirés en leur chambre où ils commencèrent leur entretien par la prière, Basilisse sentit une très agréable odeur, comme de roses, d'œillets et de lis, quoique ce n'en fût pas la saison, puisqu'on était en hiver. Ravie d'une chose si surprenante elle demanda à son époux ce que cela voulait dire ; et Julien

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

lui ayant répondu que c'était l'agréable odeur de la chasteté, que DIEU donnait comme un avant-goût des plaisirs du paradis, et qu'il préparait à ceux qui, pour son amour, conservaient leurs corps purs et immaculés devant sa Majesté, Basilisse fut aussitôt persuadée de faire avec lui le vœu de garder la virginité dans les liens du mariage.

Après ce vœu ils se prosternèrent l'un et l'autre pour prier, et à la même heure, tout le lieu trembla et la chambre fut éclairée d'une admirable lumière, au milieu de laquelle parurent deux chœurs de musiciens célestes, l'un des Saints, qui était conduit par Notre Seigneur, et l'autre des Saintes, où présidait la Très Sainte Vierge. Celui des Saints chantait : " Tu as vaincu, ô Julien, tu as vaincu." Et celui des Saintes répondait : " Sois bénie, ô Basilisse, qui as suivi les saints conseils de ton mari, et qui, méprisant les vains plaisirs du monde, t'es rendue digne de la vie éternelle." Après cela, deux hommes vêtus de blanc, qui tenaient des couronnes entre leurs mains, s'approchèrent de Julien et de Basilisse et leur dirent : " Levez-vous, vous avez remporté la victoire, et vous serez enrôlés parmi nous." Puis un autre vieillard, qui tenait un livre écrit en lettres d'or, commanda à Julien d'y lire ces paroles : " Julien, qui a méprisé le monde pour l'amour de JÉSUS-CHRIST,

sera écrit au nombre de ceux qui ne se sont pas unis avec les femmes ; et pour Basilisse, elle sera mise au livre des vierges où MARIE tient le premier rang." Aussitôt, tous les chœurs des Saints dirent : *Amen*, et s'en retournèrent au ciel, laissant les jeunes époux admirablement consolés de cette vision.

A quelque temps de là, les parents de l'un et de l'autre décédèrent et les laissèrent héritiers de leurs grands biens ; mais ils les vendirent tous et en distribuèrent le prix aux pauvres, afin de suivre plus librement JÉSUS-CHRIST ; et, pour mieux vaquer aux œuvres de piété, ils jugèrent à propos de vivre séparément et de demeurer dans des maisons différentes. Alors plusieurs jeunes hommes, de toutes sortes d'états, s'adressèrent à Julien, pour être formés par lui à la pratique des conseils évangéliques, et conduits par le chemin étroit de la vie religieuse, de sorte qu'il devint père de plus de *dix mille* religieux ; tandis que Basilisse, de son côté, se faisait aussi la mère d'un très grand nombre de filles en JÉSUS-CHRIST.

En ce même temps, l'empereur Maximin II renouvela en Orient la persécution commencée par ses prédécesseurs Dioclétien et Maximien ; et pour lors, saint Julien et sainte Basilisse redoublèrent leurs prières avec plus

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

de ferveur, afin qu'il plût à Notre Seigneur d'apaiser sa colère contre son peuple, ou du moins de conserver en sa sainte grâce toutes les âmes qu'ils avaient sous leur conduite. Comme Basilisse faisait cette oraison, DIEU l'avertit que son mari Julien finirait sa vie dans la rigueur des tourments qu'il endurerait pour son nom ; mais que, pour elle et ses filles, elles termineraient la leur en paix. La Sainte en donna d'abord avis à son mari ; puis, rassemblant toutes ses filles, elles les exhorta à purifier parfaitement leurs consciences, afin de les tenir préparées quand leur céleste Époux viendrait. Comme elle disait cela, le lieu trembla, et il parut une colonne de feu sur laquelle on lisait ces paroles : " Toutes les Vierges dont tu es la maîtresse me sont agréables ; venez donc, Vierges, et jouissez du bien que je vous ai préparé." Cette vision ne fut pas vaine, car toutes ces saintes filles qui étaient au nombre d'environ *mille*, moururent en moins de six mois, et Basilisse elle-même, étant en prière, rendit sa belle âme à DIEU, pour jouir à jamais de sa gloire en la compagnie des Vierges. De la sorte, suivant la promesse de Notre Seigneur, Basilisse et toutes ses disciples évitèrent la furieuse tempête qui s'éleva depuis à Antioche contre les chrétiens, et dans laquelle Julien et la plupart de ses compagnons, moururent au milieu des tourments, pour la vérité de l'Évangile.

LA BIENHEUREUSE ORINGA

(19 janvier)

Ce fut à Sainte-Croix, petite ville de Toscane, près de Florence, que naquit Oringa, connue plus tard sous le nom de Chrétienne de Sainte-Croix. Ses parents étaient pauvres ; et, dès son enfance, elle gardait les troupeaux. Mais tout en gardant les bœufs et les vaches, elle savait fort bien élever son âme et converser avec le Roi des cieux. Ses moyens pour atteindre ce noble but, étaient la prière et la méditation. Pendant que les bestiaux confiés à sa garde broûtaient l'herbe des champs, son âme s'entretenait avec Dieu et trouvait en lui une nourriture céleste. Or, quand un enfant, ou un adolescent, ou une jeune personne fréquente des personnes d'un rang élevé, ayant des manières distinguées, il devient bientôt comme elles poli et distingué ; car l'âme, le caractère et le cœur se façonnent aisément sur l'âme et le caractère de ceux qui nous entourent et dont nous fréquentons habituellement la société. Donc, nécessairement, quand une personne simple et ingénue, vivant loin du monde et des corruptions du siècle, converse uniquement avec Dieu, elle doit recueillir de cette divine conversation quelque chose de saint et d'évangélique. C'est ce qui eut lieu pour Oringa. Elle était si chaste et si pure, que quand elle entendait une parole indécente, elle en éprou-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

vait un tel dégoût que cela la portait jusqu'au vomissement et qu'elle en devenait malade. Elle aimait à être seule, pour éviter d'entendre des paroles ou de voir des actions qui eussent pu troubler la pureté de son âme. Elle était très belle, et elle fit juste le contraire de ce que font la plupart des jeunes filles en pareil cas : au lieu de se parer, elle employait des moyens artificiels pour ternir la peau de son visage et pour en masquer la beauté. D'ailleurs ses paroles et tout son être étaient si graves et si réservés que personne n'eût osé, en sa présence, se permettre un acte licencieux, comme cela n'arrive que trop souvent quand de jeunes libertins se trouvent avec de jeunes personnes belles et légères.

Devenue orpheline de bonne heure, elle tomba sous la tutelle de ses frères. Quand elle fut en âge, ils voulurent la forcer à se marier ; mais les mauvais traitements qu'ils lui firent subir ne purent changer ses résolutions. Cette conduite était cruelle et déraisonnable : car on ne doit obliger personne à embrasser un genre de vie pour lequel il n'a point d'inclination. Oringa demeura donc fidèle à l'engagement qu'elle avait pris de n'avoir d'autre époux que JÉSUS-CHRIST. Pour accomplir plus sûrement ce dessein, elle s'enfuit. Mais voilà que devant elle se présente une rivière. Pleine de confiance en DIEU, la jeune fille avance quand même et la traverse à pied sec.

Encouragée par ce prodige, Oringa continua sa route, mais sans trop savoir où elle allait. Égarée au milieu d'une vaste prairie, les ténèbres de la nuit vinrent l'y surprendre. Elle s'endormit en pensant à la bonté de DIEU, au milieu des parfums des fleurs dont la plaine était émaillée ; — fleur elle-même plus suave et plus pure que toutes les autres. — Un lièvre vint à elle sans crainte, la caressa, lui toucha les mains et la réveilla doucement. Le lièvre jouait avec elle comme un petit chien aime à jouer avec les enfants. Oringa fut étonnée de cette confiance dans un animal si craintif et se mit à lui parler. "Pauvre petit lièvre, lui dit-elle, pourquoi ne te sauves-tu pas ? Ne sais-tu pas que je pourrais te prendre ? Te crois-tu en sûreté dans ma main ? Va, ne crains rien, petit animal timide, je suis moi-même une pauvre créature, timide et fugitive." Oringa dormit d'un sommeil tranquille et quand elle s'éveilla, les premiers rayons du soleil doraient déjà les sommets des collines. Elle se leva de son lit de gazon et de fleurs, remercia DIEU du doux sommeil qu'il lui avait envoyé et se remit en marche. Mais elle ne savait de quel côté tourner ses pas. Alors le lièvre qu'elle avait déjà vu, vint se placer au-devant d'elle et se mit à marcher comme pour lui indiquer le chemin : ce chemin conduisait à la ville de Lucques. Arrivée là, elle se mit au service d'un homme vertueux à qui elle ne demanda qu'une

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

nourriture commune et un habit grossier, puis un peu de liberté ; cette liberté, elle l'employa à commencer cette vie de pénitence qu'elle mena jusqu'à sa mort. Elle marchait toujours pieds nus et ne prenait de nourriture que la grosseur d'une noix, juste assez pour ne pas se laisser mourir de faim. Quoique ne sachant ni lire ni écrire, elle étonnait les plus savants par la sagesse de ses réponses sur les questions les plus élevées de la religion ; car l'Esprit-Saint éclairait son esprit des plus vives lumières.

Notre Bienheureuse fonda plus tard, dans son propre pays, un monastère de pieuses filles à qui elle donna la Règle de saint Augustin, et elle s'endormit doucement dans le sein du Seigneur, à l'âge de 70 ans. DIEU lui avait accordé durant sa vie le don de prophétie et le don des miracles.



SAINTE VÉRONIQUE DE MILAN

(13 janvier)

La vie de cette sainte nous montre comment une enfant pauvre peut arriver à s'instruire et à devenir une sainte.

Elle naquit dans un village près de Milan en 1445. Ses parents étaient très pauvres et n'avaient pour vivre que ce qu'ils gagnaient au jour le jour par le travail de leurs mains. Mais l'amour de DIEU leur tenait lieu de tous les trésors du monde, et les rendait contents et heureux. Quand ils se voyaient privés de tout, ils ne s'en affligeaient pas et ne s'en plaignaient pas : ils disaient en souriant : " Le bon DIEU nous a envoyé un jour de jeûne de plus." Plutôt que de prendre au prochain le quart d'un centin, ils seraient restés dans le plus grand besoin. Fidèles à la maxime qui dit : le bien mal acquis ne profite pas, ils recommandaient à leur enfant de ne pas prendre un épi de blé, de ne pas arracher même un brin d'herbe sans la permission du propriétaire. Avaient-ils par hasard quelque chose à vendre, ils prévénnaient le marchand de ce qu'il pouvait y avoir de défectueux ou de désavantageux dans l'objet qu'ils lui offraient, afin d'avoir la conscience libre de toute supercherie. Leur unique soin était que Véronique fût bien élevée

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

et instruite ; car ils regardaient l'ignorance et la mauvaise éducation comme la source de toutes les erreurs de la vie. Mais comme ils étaient pauvres, ils ne pouvaient envoyer leur fille à l'école. Elle n'allait qu'au catéchisme où les pauvres sont aussi bien reçus que les riches. Ils se consolait en pensant que l'étude de la Religion est celle qui convient le plus à l'esprit du chrétien. Aussi attachaient-ils la plus grande importance à ce que Véronique fût instruite de sa religion. Ils fortifiaient eux-mêmes à la maison les leçons du catéchisme par leurs questions, par leurs exercices de piété et par leur bon exemple.

DIEU bénit leur bonne volonté. Si Véronique ne put s'instruire dans les livres, elle se forma d'une manière plus rapide et plus agréable à DIEU, sur le modèle de ses parents. Elle apprit très vite à connaître DIEU et à le servir. Elle avait autant d'empressement pour la prière et l'étude de la religion, que les enfants en montrent quelquefois lorsqu'il s'agit de se mettre à table. Pour une enfant de huit ans, elle parlait des mystères de la foi, par exemple du mystère du très Saint Sacrement de l'autel, avec une sagesse que ne montrent pas toujours les personnes plus âgées. Le Saint-Esprit semblait la diriger et la former, tant elle avait de zèle et d'ardeur pour la prière et le travail.

SAINTE VÉRONIQUE DE MILAN

Véronique travaillait avec le même goût qu'elle priait et qu'elle s'instruisait. On était souvent obligé de lui dire de se reposer. Elle était surtout remarquable par l'obéissance. Pour les choses faciles, comme pour les plus difficiles, elle montrait la même bonne volonté et le même empressement : la véritable obéissance n'examine pas et ne fait pas de distinction ni d'exemption. Pendant que ses mains étaient occupées au travail, elle élevait son âme à DIEU ; elle savait que le travail et la prière peuvent s'allier parfaitement. De la sorte, il s'alluma dans son cœur un si grand amour de DIEU, que souvent ses yeux se remplissaient de larmes, quand elle priait. Voyez comme on peut aimer DIEU dès l'âge le plus tendre, et goûter de bonne heure la douceur de son amour.

La petite Véronique n'avait pas encore onze ans, quand elle se sentit pressée du désir d'aller vivre dans un cloître. Mais comme elle ne savait ni lire ni écrire, c'était une chose assez difficile. Cependant tout est possible à la volonté ferme et énergique soutenue par la grâce de DIEU. Elle prit la résolution d'apprendre à lire et à écrire seule et sans le secours d'aucun maître. Pour ne pas priver ses pauvres parents du fruit de son travail, elle continua à travailler tout le jour, et prit sur ses nuits le temps qu'elle employa à lire et à écrire. Quel sujet de honte pour ces enfants qui montrent si peu

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

d'empressement à s'instruire, bien qu'entourés de toutes sortes de secours, qui leur rendent l'instruction si facile et si agréable.

Vous pouvez bien penser, mes jeunes lecteurs, combien il était dur pour la pauvre petite Véronique de travailler tout le jour et de passer une partie de la nuit à apprendre. Elle fut souvent triste et découragée en voyant qu'elle faisait si peu de progrès. Alors elle recourait au Saint-Esprit et à MARIE, la Mère du Bon-Conseil, et puisait à cette source de la lumière et de la force. Un jour que Véronique se demandait avec inquiétude si elle pourrait atteindre son but, la Sainte Vierge lui parla en ces termes : " Mon enfant, quittez ce souci ; il vous suffit de savoir trois lettres : la *première*, c'est la pureté du cœur qui consiste à aimer DIEU plus que toute chose, et à n'aimer les créatures qu'en lui et pour lui ; la *seconde*, c'est de ne jamais murmurer et de ne pas s'élever contre les défauts du prochain, mais de les supporter avec patience et de prier pour lui ; la *troisième*, c'est de consacrer chaque jour un certain temps à méditer la Passion de JÉSUS-CHRIST, mon divin Fils."

Véronique travailla de la sorte pendant trois ans en vue d'être admise dans un couvent. A la fin, son désir fut exaucé. Les Augustines de sainte Marthe la reçurent parmi elles, et sa persévérance fut ainsi couronnée.

SAINTE VÉRONIQUE DE MILAN

Dans le couvent, eile ne voulut d'autre nourriture que du pain et de l'eau. Elle prenait plaisir à servir ses sœurs et à faire pour elles les ouvrages les plus humbles, en même temps qu'elle les édifiait par ses vertus. DIEU lui fit connaître l'heure de sa mort ; elle fut au comble de la joie de savoir qu'elle allait bientôt rejoindre Jésus. Elle mourut en 1497, à l'âge de cinquante-deux ans.

Mes chers enfants, aimez l'étude comme Véronique, priez comme elle, en travaillant, et n'oubliez pas d'apprendre les trois lettres que la Mère de DIEU lui a enseignées !



SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

(21 janvier)

Cette admirable Sainte naquit à Rome de parents riches et craignant DIEU, qui prirent grand soin de l'élever selon sa qualité et sa naissance, mais principalement de la former aux lois du christianisme dont ils faisaient profession. Dès ses plus tendres années, elle conçut un très grand amour pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et elle s'y avança tellement, que la méditation des souffrances et de la mort de son divin Époux était son aliment ordinaire. Dès lors DIEU l'avait comblée d'une telle grâce qu'elle attirait par son exemple beaucoup de personnes à la vertu. En effet, elle en convertit plusieurs de son sexe à la vraie foi et à la religion chrétienne, si bien qu'on lui peut légitimement donner cet éloge que le Saint-Esprit donne à la Reine, Épouse du grand Roi : "Plusieurs vierges sont conduites au Roi après elle, et ses compagnes lui seront présentées avec joie et allégresse." Cependant les démons tâchèrent, par toutes sortes de moyens, d'arrêter le cours de ces heureux progrès ; car Agnès approchant de la treizième année de son âge et étant déjà, malgré cet âge si tendre, une jeune personne accomplie, cet ennemi de tout bien, voulut se servir de la beauté de son corps pour lui faire perdre celle de son âme. Dans ce dessein, il excita un

SAINTE AGNES, VIERGE ET MARTYRE

violent amour dans le cœur de Procope, fils du gouverneur de Rome. Ce jeune chevalier s'étant informé de toutes les qualités d'Agnès, et voyant qu'il ne se mésallierait point en l'épousant, se servit de tous les artifices possibles pour l'obtenir. Et comme il avait du crédit, et dès lors, de grandes relations dans la ville, il trouva bientôt le moyen de faire connaître son impure et violente passion à la douce Agnès, cet ange de virginale pureté. Mais DIEU, qui avait en sa divine protection cette âme d'élite, l'avait aussi remplie d'une vertu si relevée, qu'elle pouvait aisément confondre toute la fausse sagesse du paganisme. Cette première démarche n'ayant donc pas réussi au gré du jeune païen Procope, il résolut d'être lui-même le médiateur dans cette affaire et fit en sorte de rencontrer Agnès pour lui découvrir sa pensée. Il la vit donc, et après lui avoir dit tout ce que sa passion lui mit à la bouche et l'avoir conjuré de ne pas refuser son alliance, si elle ne voulait être ennemie de son propre bien, il lui offrit les présents qu'il avait apportés pour cet effet, afin que leur grand prix achevât de la persuader. Que va lui répondre la jeune et timide enfant de treize ans ? Écoutez, mes chers enfants, sa réponse admirable dictée tout entière par le Très-Haut qui sonde les cœurs et les reins, qui connaît le cœur et les désirs impurs du jeune païen ; Agnès donc, rejetant toutes ses propositions, lui dit d'une façon résolue, mais pleine de modestie

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

chrétienne : " Retire-toi, tison d'enfer, aiguillon de péché, pierre de scandale et appât de mort ! Ne pense pas que je sois jamais infidèle à mon Époux à qui je me suis tellement unie, que mon âme ne vit que de son amour. Ne flatte pas non plus ta pensée qu'il y ait quelque mérite en toi qui te puisse justement faire prétendre à être son rival ; car il possède six qualités qui le rendent incomparable et uniquement digne d'amour : *il est noble ; — il est beau ; — il est sage ; — il est riche ; — il est bon ; — il est puissant.*

Si tu veux savoir sa noble origine, il reconnaît DIEU pour son Père qui l'a engendré sans mère, sa Mère qui l'a mis au monde, est néanmoins restée vierge, après lui avoir donné le jour. — Il est si beau, que sa splendeur surpasse la clarté du soleil et de tous les astres, et que les cieux mêmes sont ravis dans l'admiration de sa beauté, et disent dans leur langage qu'ils ne sont que des ténèbres à son égard. — Il est si sage et m'a tellement captivée de son amour, que je ne puis penser à d'autres qu'à lui ; et maintenant que je parle de son excellence, je sens un si grand désir que, quoique je t'aie en horreur, je suis bien aise de te voir pour te le pouvoir dire. — Il est si riche, qu'il m'a donné un trésor qui vaut mieux que tout l'empire romain, et que personne ne le sert qui ne soit comblé de richesses. — Que te

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

dirai-je de sa bonté, qui n'a point de mesure ? Pour la faire paraître avec plus d'éclat, il m'a marquée de son sang. Il m'a donné sa foi et sa parole qu'il ne m'abandonnera jamais ; il m'a prise pour son épouse, il m'a donné de belles robes et de beaux bijoux d'un prix inestimable. — Il est si puissant qu'il ne peut être vaincu par toutes les forces du ciel et de la terre. Les malades sont guéris par le parfum céleste qui s'échappe de sa personne, et les morts reviennent en vie par l'éclat de sa voix. C'est pourquoi je suis toute à lui : je l'aime mieux que mon âme et que ma vie même et je serai très aise de pouvoir mourir pour lui. Quand je l'aime, je suis chaste ; quand je m'approche de lui, je suis pure, et quand je l'embrasse, je suis vierge. Cela étant ainsi, vois si je dois l'abandonner dans l'espoir de quelque récompense ou par la crainte de quelque peine."

Le fils du Préfet, entendant ces discours d'Agnès, crut qu'elle était éprise d'amour pour quelque autre grand seigneur, et, qu'étant enivrée de cette passion, elle parlait en frénétique, appelant celui qu'elle aimait son Dieu, son idole, sa vie et son âme ; mais il en ressentit une telle jalousie qu'il en demeura au lit, malade. Son père Symphronius, en sachant la cause, fit venir la jeune Agnès, et chercha par tous les moyens à la persuader ; il la trouva inébranlable. Il apprit alors qu'elle était

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

chrétienne ; il la cita comme tello à son tribunal. Notre jeune héroïne fut soumise aux plus horribles tortures ; mais elle en sortit toujours victorieuse, par la toute puissance divine. Enfin elle fut immolée, innocente et pure, par le glaive du bourreau, et son âme brillante s'élança libre à travers les espaces ; un groupe d'anges l'accompagna dans un sentier lumineux, jusqu'au trône du Très-Haut, où elle jouit de la gloire immortelle, accordée au double mérite de la virginité et du martyre. C'était en l'année 304 de l'ère chrétienne.

Une belle basilique a été élevée à l'honneur de cette jeune et illustre martyre : c'est *sainte Agnès hors des murs*. Chaque année, il s'y fait une des cérémonies les plus gracieuses qu'on puisse imaginer. Au jour de la Fête de sainte Agnès, l'abbé de Saint-Pierre-aux-Licis y bénit deux agneaux à la grand'messe . Après cette cérémonie, on les porte au Pape, qui leur donne aussi sa bénédiction. Ils sont conduits ensuite dans un monastère de vierges consacrées au Seigneur, (au couvent de Saint-Laurent de Panisperne, quelque fois aussi chez les Capucines) qui les élèvent avec soin.

Leur laine sert à tisser les *palliums* que le Souverain Pontife doit envoyer, comme signe essentiel de leur juridiction, à tous les Patriarches et Métropolitains

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

du monde catholique. "Ainsi le simple ornement de laine que ces prélats doivent porter sur leurs épaules, comme symbole de la brebis du bon pasteur et que le Pontife Romain prend sur l'autel même de saint Pierre pour le leur adresser, va porter jusqu'aux extrémités de l'Eglise, dans une union sublime, le sentiment de la force du Prince des Apôtres et de la douceur virginale d'Agnès."

Mes chers enfants, ayez une grande affection pour l'aimable et douce sainte Agnès : invoquez-la souvent dans vos innocentes prières : elle sera pour vous une puissante protectrice au ciel !



SAINTE MARGUERITE DE HONGRIE

(26 janvier)

Béla IV, roi de Hongrie, frère de sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, se voyant presque chassé de ses états par les irruptions des Tartares qui avaient envahi tout son pays, fit un vœu à DIEU avec la princesse Marie, son épouse, fille de Beaudoin II, empereur d'Orient, que s'il lui plaisait de les délivrer de ces barbares, ils consacraient à son service l'enfant qui naîtrait de leur mariage. Leurs prières furent exaucées ; car ces infidèles se retirèrent de la Hongrie et quelque temps après, la reine mit au monde une fille qui fut nommée *Marguerite*. Lorsqu'elle eut l'âge de trois ans, ses vertueux parents, pour ne pas différer davantage l'exécution de leur vœu, la mirent au monastère de Veszprim, de l'Ordre de saint Dominique et lui donnèrent pour gouvernante la comtesse Olympiade qui prit elle-même l'habit religieux, afin que, en veillant sur les actions de la petite princesse, elle pût en même temps servir DIEU dans une plus grande perfection. On vit assez, dès ce bas âge, que, comme elle était un fruit de la prière, elle serait aussi un sujet de merveilles, où la grâce de DIEU triompherait d'une manière extraordinaire.

Elle n'avait encore que quatre ans, qu'elle récitait par cœur les *Heures de Notre-Dame*, qu'elle avait apprises

SAINTE MARGUERITE DE HONGRIE

seulement à les entendre chanter dans le chœur des religieuses, et elle conçut une telle dévotion envers cette auguste Vierge, Mère du Fils de DIEU, que partout où elle rencontrait son image, elle se mettait à genoux et récitait la Salutation Angélique. Cette ferveur s'accrut avec l'âge ; car dès qu'elle fût entrée dans le chapitre des religieuses elle ne manqua jamais, la veille des quatre plus grandes fêtes de Notre-Dame, de demander avec larmes la permission de faire quelque pénitence en son honneur, comme de jeûner ce jour-là au pain et à l'eau ; et, chaque fois qu'elle en faisait l'office, elle récitait en son particulier mille fois l'*Ave Maria*, et se prosternait chaque fois jusqu'en terre. Elle fuyait tous les jeux auxquels les enfants prennent plaisir, aimant mieux prier DIEU que de se divertir avec les autres. Quand sa maîtresse la voulait retirer de l'oraison, de crainte qu'une si grande application ne fit tort à sa santé, elle ne cessait point de pleurer jusqu'à ce qu'on lui eût permis de continuer. Elle ne voulait pas qu'on l'appelât fille de roi, et lorsqu'on le faisait, elle s'en plaignait comme d'une injure ; c'est pourquoi elle ne voulait pas voir ses parents de peur que leur entretien ne la fit considérer davantage.

A l'âge de cinq ans, elle quitta tout à fait l'usage du linge et commença même, peu de temps après, à

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

se servir du cilico que sa gouvernante était contrainte de lui permettre pour satisfaire à sa ferveur ; mais quand elle eut plus de forces, elle acerut ses austérités par de nouvelles mortifications.

Cependant le roi, son père, voyant que toutes les inclinations de la jeune princesse ne tendaient qu'à la vie religieuse, fit bâtir exprès un nouveau monastère, en l'honneur de la Sainte Vierge, dans une île du Danube, à une demi-lieue de la ville de Bude ; elle fut nommée *l'île de Sainte-Marie*, mais on l'appello communément aujourd'hui *l'île de Sainte-Marguerite*. Notre Sainte y fut transférée et y fit profession à l'âge de douzo ans, ainsi qu'il était permis aux jeunes filles avant le saint Coneile de Trente ; et alors elle commença une vie toute de vertus, n'ayant plus d'autre désir que d'avancer toujours en la charité et en la perfection religieuse.

Elle pratiqua excellement ces trois règles : 1o D'aimer DIEU sur toutes choses, et son prochain pour DIEU ; 2o De se mépriser soi-même ; 3o Et de ne mépriser ni juger personno. — Notre jeune Sainte remit son âme bienheureuse entre les mains du Seigneur, l'an 1271, le samedi 18 janvier : elle entra à peine dans la vingthuitième année de son âge.



SAINT ANSGAR

(3 février)

Ansgar naquit de parents distingués, dans le nord de la France, sous le règne de Charlemagne, le 8 septembre 801. Son père était le plus souvent à la cour de ce monarque ; il laissa donc presque entièrement à sa mère le soin de son éducation. L'enfant était faible de corps, mais son esprit était vif et éveillé. La mère d'Ansgar avait toutes les qualités d'une mère chrétienne, qualités que fortifiaient en elle ses pratiques de piété. Elle éveilla dans le cœur de son enfant l'amour de Dieu et de la vertu. Souvent elle lui parlait de l'Enfant Jésus et du bonheur d'appartenir à la religion catholique. Pendant des heures entières, elle l'avait auprès d'elle ou sur ses genoux, et elle lui montrait par des exemples tirés de la Vie des Saints, combien Dieu est bon et puissant, et comment il récompense les bons et punit les méchants. Elle s'attachait à lui faire comprendre le sens des cérémonies de la sainte Messe.

Ah ! combien étaient précieux pour lui ces premiers soins de sa mère ; car il ne devait pas les recevoir longtemps. Il n'avait que cinq ans lorsqu'elle mourut. Le pauvre enfant était encore trop jeune pour comprendre tout ce qu'il perdait. Que va-t-il devenir ? Son père ne

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

pouvait le prendre sous sa garde, parce que, comme nous l'avons dit, il était le plus souvent bien loin de sa maison ; il ne voulait pas non plus l'abandonner aux soins de ses domestiques. Il l'envoya à Corbie, où se trouvait une école religieuse tenue par des maîtres savants et pieux. Ansgar y trouva beaucoup d'enfants de bonne famille, ce qui était nouveau pour lui, car dans la maison paternelle, il n'avait eu aucun compagnon.

D'abord tout alla bien. Il était plein d'application et de dispositions pour l'étude. Mais les jeux et la dissipation de ses camarades commencèrent à lui plaire : il devint espiègle, et cessa d'aimer le travail. Bientôt il fut surpassé par ses concurrents et cessa d'occuper la première place. Ses maîtres se montrèrent plus froids à son égard, et lui-même cessa de goûter ce contentement intérieur qui le rendait autrefois si heureux. Tout cela le rendit triste et chagrin. Il pensait aux jours heureux qu'il avait passés avec sa tendre mère. Il comprit alors seulement ce que c'est qu'une bonne mère. Il lui semblait qu'il était abandonné de tout le monde, il se croyait seul sur la terre, et il n'avait d'autre plaisir que de penser à sa mère. Son image se présentait partout à ses yeux. Souvent il cherchait les endroits solitaires pour s'abandonner librement à ses pensées et à ses souvenirs. Là, il se représentait sa mère aux derniers moments de sa

vie ; il pleurait à chaudes larmes, et s'écriait : " O bonne mère, ô chère mère, ne m'abandonnez pas ! "

Dans cette triste situation d'esprit, il eut un songe, une vision, qui le soulagea. Je vais essayer de vous la raconter, d'après un pieux archevêque, mort, il y a peu d'années.

La légèreté fait commettre aux hommes beaucoup d'erreurs, d'où ils ne sortent que par une faveur de Dieu, et ils ne retrouvent la paix et la joie que lorsqu'ils ont reconnu leurs fautes, et qu'ils en ont fait pénitence. Aussi nous ne devons jamais cesser de travailler patiemment à notre salut, et de suivre le fil de la grâce dans les sentiers du labyrinthe de cette vie.

Ansgar, privé de bonne heure de ses parents, s'abandonna à toute l'exubérance de sa vive nature. Semblable au lionceau que l'amour du combat tourmente et inquiète, il court sans relâche après le plaisir. Rien ne peut le contenter : il poursuit son but jusqu'à la satiété, sans se laisser arrêter ni ralentir par les sages conseils de ses maîtres.

Pendant une nuit calme et silencieuse, il eut un songe : il traversait en chantant une riante prairie. Tout à

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

coup la route disparaissait à ses yeux. Il n'apercevait plus qu'un désert aride. Les ronces ensanglantaient ses pieds. Bientôt après, ô tristesse amère ! il s'enfonçait dans un marais fangeux où les roseaux l'empêchaient d'avancer.

A la fin, il voit à peu de distance, une terre riante, un paradis terrestre, habité par des femmes vêtues de blanc. Combien il désirait aller vers elles ! Comme leur appel lui plaisait ! L'une d'elles était environnée d'étoiles brillantes ; elle avait un air plus céleste encore que toutes les autres. Sa mère y était aussi : elle l'appelait à elle ; mais plus il s'efforçait de marcher, plus il s'enfonçait dans le marais. Alors celle qui lui paraissait être la Reine lui dit : " Veux-tu venir partager notre bonheur avec ta mère ? Oh ! celui qui veut habiter avec les saints et les bienheureux doit consacrer sa vie à Celui qui règne au ciel, se confier en lui seul, et fuir les vanités qui attristent le cœur sans pouvoir jamais le contenter. Sors de la voie où tu es entré, tu resteras alors dans le droit chemin, où tu seras accompagné des bénédictions célestes."

Ce songe fit réfléchir sérieusement le jeune Ansgar. Il craignit dès lors la légèreté, et cessa de fréquenter ses camarades trop dissipés, ce qui les étonna beaucoup.

Ils eurent beau chercher à l'entraîner de nouveau, il leur résista avec fermeté. Il se remit à l'étude avec tant d'ardeur qu'il regagna en peu de temps ce qu'il avait perdu. Pour les exercices de piété, il était tout feu : son amour pour la sainteté devint si grand, qu'il demanda à embrasser la vie religieuse et à prononcer ses vœux avant l'âge de douze ans. Les religieux de l'Ordre de Saint-Benoît le reçurent parmi eux, car ils trouvaient en lui une raison solide et un caractère ferme et résolu.

Peu de temps après, le 28 janvier 814, l'empereur Charlemagne mourut. Cette mort fit sur Ansgar une profonde impression. Il fut frappé de voir un prince si puissant subitement éteint, et tant de grandeur en un instant évanouie. Dès lors il trouva que tout était vain et incertain sur la terre, et ne pensa plus qu'à sauver son âme et celles des autres hommes. Bien qu'il n'eût que treize ans, il passait des journées et des nuits entières dans la prière et le jeûne. A cette époque de sa vie, il rapporte une seconde vision — qu'il eut en songe.

Dans la nuit avant la Pentecôte, il lui sembla qu'il venait de recevoir un coup dangereux et qu'il allait mourir immédiatement. Pendant qu'il luttait avec angoisse contre la mort, il priait l'apôtre saint Pierre et saint Jean-Baptiste de venir à son secours. Mais, malgré

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ses prières, la vie lui échappait. Alors son âme entra dans un nouveau corps avec lequel il ne souffrit plus aucune douleur, ni aucune tristesse. En ce moment les deux saints qu'il avait invoqués, lui apparurent environnés d'une clarté extraordinaire, et le conduisirent à travers les flammes du purgatoire dans le ciel. Là, il vit les bienheureux dans une lumière merveilleuse qui réunissait en elle toutes les couleurs et remplissait tout l'espace. Il voyagea à travers les magnifiques demeures du ciel jusqu'aux hiérarchies les plus sublimes et au trône du Tout-Puissant. Il regarda avec admiration la source de lumière à laquelle tous les saints puisaient. Voici en quels termes il disait lui-même ce qu'il a vu : " Tous les chœurs des anges et des saints entouraient joyeusement cette source divine et y puisaient la joie. La lumière était si immense que je n'en pus voir le commencement ni la fin. Je ne vis que la superficie de la lumière et non ce qui était dedans : cependant je sentais que DIEU était là et animait tout. Le soleil et la lune ne brillaient pas en ce lieu ; le ciel et la terre étaient invisibles. L'éclat de la clarté était au-dessus de toute expression, et pourtant il ne faisait pas mal aux yeux, au contraire, il les reposait, et les âmes y goûtaient une félicité immense. Du milieu de cette lumière si grande, sortit une voix pleine d'amour qui me dit : " Poursuis, et tu reviendras avec la couronne du martyre."

C'est toujours un bon signe quand un enfant rêve des choses célestes, parce que cela fait supposer que son esprit est habituellement occupé du ciel. Mais pour Ansgar, ce ne fut pas seulement un rêve qui montrait en lui un bon cœur, ce fut une vision que DIEU lui envoya en songe pour lui faire une révélation. La suite montre qu'Ansgar fut fidèle à l'appel de la grâce.

Dès ce moment il s'appliqua plus que jamais à vivre dans la crainte et l'amour de DIEU. Quelque chose de la lumière céleste qu'il avait vue, avait pénétré en lui, et il crut fermement que la volonté de DIEU sur lui était qu'il allât annoncer l'Évangile aux païens du Nord de l'Allemagne, au péril de sa vie. C'est ce qu'il fit. Ansgar devint l'apôtre du Nord, prêcha l'Évangile en Danemark et en Suède, gouverna en qualité d'archevêque les églises de Hambourg et de Brême, et mourut, accablé de fatigues et de glorieux travaux, le 3 février 865, dans la soixante quatrième année de son âge.

Jeunes lecteurs, prenez la résolution de ne pas vous laisser entraîner au mal par des compagnons trop légers, et si cela vous était malheureusement arrivé, imitez l'exemple de saint Ansgar.



SAINT RAMBERT

(4 février)

Saint Rambert dut à saint Ansgar, dont on vient de lire la vie, sa vocation à l'état ecclésiastique.

Rambert naquit dans les environs de Bruges, en Flandre, sous le règne de l'empereur Louis le Débonnaire. Les bonnes dispositions que DIEU avait mises dans son âme furent cultivées avec soin par ses parents vertueux.

Le saint évêque Ansgar était venu visiter le monastère de Turholt. Un jour, il vit passer devant lui les enfants de l'endroit qui se rendaient à l'église au sortir de l'école. Il les suivit attentivement du regard. Ils étaient tous très gais, ils sautaient, gambadaient, oriaient à tue-tête et faisaient mille espiègeries. Il y avait cependant parmi eux un enfant, le plus jeune et le plus petit de tous, qui se tenait plus tranquille que tous les autres, ne criait pas comme ses camarades, et suivait posément son chemin : Il parut plus réservé encore lorsqu'il approcha de l'église. A la porte, il prit modestement de l'eau bénite et fit le signe de la croix, en récitant une petite prière : " Seigneur, arrosez-moi de votre grâce ; lavez-moi de toute souillure, et par le sang précieux de JÉSUS-CHRIST, préservez-moi du feu de l'enfer."

Il entra sans précipitation dans l'église, fit une génuflexion devant l'autel, où l'on allait célébrer la sainte messe en disant dans son cœur : " Je vous adore, ô Jésus, dans le Très Saint Sacrement de l'autel." Ensuite il alla silencieusement à sa place accoutumée, et récita dévotement ses prières, sans détourner ses yeux du prêtre qui disait la messe ; car il savait déjà prier sans livre. D'ailleurs les livres de prières étaient très rares et très chers à cette époque : ils étaient écrits à la main sur parchemin. L'art de l'imprimerie n'était pas encore. Ansgar suivit le petit Rambert à l'église et remarqua sa tenue modeste et son maintien pieux. Il appela ses parents et leur dit : " Il semble que Dieu a des vues particulières sur votre enfant, et qu'il l'a choisi pour devenir un de ses ministres. Je crois qu'il est appelé à l'état ecclésiastique. Si vous le voulez, je le mettrai avec des maîtres pieux et savants qui lui enseigneront la science du salut."

Les parents de Rambert acceptèrent cette proposition avec reconnaissance et confièrent leur enfant à saint Ansgar.

Rambert se montra digne de cette confiance. Chaque jour, il faisait des progrès dans la science et la vertu. Plus tard, il devint le collaborateur et ensuite le succes-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

seur de saint Ansgar au siège archiépiscopal de Hambourg et termina sa sainte vie le 11 juillet 888.

L'Église qui l'a mis au nombre des Saints, célèbre sa fête, le 4 février, jour où il fut promu à la dignité d'archevêque.

Il est facile de voir à sa manière de se comporter en public et à l'église, si un enfant a des dispositions au bien, avec des sentiments pieux, ou s'il est volage et dissipé. Beaucoup d'enfants qui étaient sages et modestes comme Rambert, ont dû leur bonheur à leur bonne conduite.

Quand vous allez à l'église, mes enfants, faites comme le petit Rambert, et soyez pieux comme lui.



LES MARTYRS DU JAPON

(5 février)

Saint François-Xavier, le glorieux apôtre des Indes orientales, aborda au Japon en 1549 et, au bout de deux années, il avait baptisé des milliers d'infidèles, converti plusieurs rois et fondé des chrétientés florissantes. Son œuvre fut continuée avec succès par les missionnaires de la Compagnie de Jésus, et l'on entrevoyait déjà le moment où la lumière de l'Évangile allait chasser de ces contrées les dernières ténèbres du paganisme.

Mais en 1582, un homme qui, sorti du rang le plus obscur, s'était avancé rapidement dans le chemin de l'ambition et de la fortune, se fit proclamer empereur sous le nom de Tacosama, et arriva à un tel degré de puissance qu'il réduisit les autres rois à n'être que des gouverneurs qu'il changeait selon son caprice.

Le nouvel empereur parut d'abord favorable au christianisme, mais sa bienveillance se changea bientôt en haine : on lui persuada que les progrès de l'Évangile étaient un danger pour son trône, que les missionnaires soulevaient contre lui les chrétiens, qu'une puissante flotte du roi d'Espagne viendrait seconder la révolte et s'emparer de ses états. De là son édit de bannissement

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

contre les missionnaires, publié en 1587, avec la défense expresse de prêcher désormais, la nouvelle religion. Les Jésuites qui alors étaient seuls au Japon, obtinrent un délai de six mois pour quitter le pays et se diriger vers les Indes. Dès lors, tout exercice public de la religion chrétienne dut cesser, un grand nombre d'églises furent détruites, et l'action des missionnaires qui purent rester ne s'exerça plus que dans l'ombre et avec les plus grandes précautions.

Telle était la situation de l'Eglise du Japon, lorsqu'en 1593, DIEU vint la consoler par l'arrivée de nouveaux missionnaires, qui devaient ouvrir, pour elle, l'ère des martyrs. C'étaient saint Pierre-Baptiste et ses compagnons, venus de la Province franciscaine des Philippines. Cet éminent et saint Religieux était envoyé, comme ambassadeur, par le Vice-Roi de cette grande colonie Espagnole, pour négocier la paix entre le Japon et les Philippines.

Le superbe Taicosama conclut en effet un traité de paix, dont les conditions furent très avantageuses à la colonie espagnole des Philippines. L'empereur fut très satisfait des missionnaires, s'offrit à pourvoir à leurs besoins, leur permit d'établir des couvents dans toute l'étendue de l'empire, et leur donna un terrain à Méako,

pour y construire un couvent, et une église qui fut dédiée à *Notre-Dame des Anges* ; il voulut même contribuer, pour une forte somme, aux frais de cette première fondation franciscaine.

Nous ne pouvons rapporter ici en détail les faits vraiment merveilleux qui signalèrent l'apostolat des Fils de saint François au Japon et les fruits abondants de salut qui en furent le résultat. Qu'il nous suffise de dire que saint Pierre-Baptiste et ses bienheureux compagnons firent revivre l'apostolat de saint-François-Xavier ; depuis le passage de ce grand apôtre, l'Église du Japon n'avait pas vu d'époque aussi belle, aussi glorieuse et aussi féconde en conversions. Un Père de la Compagnie de Jésus, témoin de tant de travaux (et dans un si court espace de temps) s'en réjouissait dans le Seigneur : " En vérité, disait-il, DIEU réservait cette Église si affligée aux pauvres disciples du grand Patriarche des pauvres, saint François d'Assise, afin que, par leurs labeurs apostoliques, ils nous vinssent en aide pour rendre un magnifique témoignage à la foi de JÉSUS-CHRIST, au sein de ce grand peuple idolâtre."

Mais cet admirable état de choses ne devait pas durer longtemps. L'enfer frémissait de rage : les *Bonzes*, prêtres des idoles, employèrent tous les moyens et pro-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

fitèrent de toutes les circonstances pour indisposer l'empereur contre les missionnaires et obtenir un nouvel édit de proscription.

La persécution s'annonça sanglante, terrible, et voici quel en fut le motif :

Le 20 octobre 1596, un navire de guerre, le *Saint-Philippe*, venant des Philippines et ayant à bord deux religieux Franciscains, deux Augustins et un Dominicain, aborda au Japon et vint mouiller au port de Firando. Le gouverneur de cette province, au mépris du droit des gens et du traité conclu naguère avec les Philippines, fit jeter en prison le capitaine et les gens de l'équipage, et s'empara du navire. Il avisa en même temps l'empereur que le vaisseau capturé renfermait d'immenses richesses et qu'il était pourvu d'artillerie, d'armes et de munitions, ce qui faisait présumer qu'il arrivait avec des intentions hostiles ; cette persuasion était d'autant mieux fondée que le *Saint-Philippe* avait à bord des soldats et des religieux espagnols ; or, ajoutait le gouverneur, on sait que le roi d'Espagne, pour s'emparer d'une terre ennemie, envoie d'abord des religieux et ceux-ci, sous prétexte de prêcher leur religion, lui préparent la conquête du pays : ainsi ont été conquis le Pérou, la Nouvelle-Espagne et les Philippines ; tout fait donc présumer qu'il médite un semblable projet par rapport

au Japon. Ces calomnies habillement présentées impressionnèrent le monarque, et lui firent regretter la protection qu'il avait accordée jusque-là aux Franciscains. Il expédia aussitôt un de ses officiers avec ordre de s'emparer de tout le butin et de le lui apporter ; on interrogea ensuite les gens de l'équipage pour savoir s'il était vrai que le roi d'Espagne, pour s'emparer d'un pays, envoie tout d'abord des missionnaires et spécialement des Franciscains : un matelot espagnol, n'apercevant pas le piège, répondit qu'en effet son souverain étendait ainsi ses conquêtes. Les ennemis des missionnaires, toujours acharnés à leur perte saisirent cette occasion avec empressement, ils remontrèrent à Taïcosama que s'il tolérait plus longtemps dans l'empire la prédication de la religion chrétienne, il compromettrait sa couronne et l'indépendance du pays, l'aveu du matelot espagnol ne permettant plus d'ailleurs aucun doute sur les projets du roi d'Espagne, par l'envoi des religieux au Japon. L'empereur transporté de colère, ordonna aussitôt que les missionnaires Franciscains de Méako et d'Osaka fussent retenus prisonniers dans leurs couvents, et gardés à vue jusqu'à ce qu'il eût pris une décision à leur égard.

On était alors au mois de décembre 1596. Le jour de l'Immaculée-Conception, le couvent de Méako fut

LE PANTHERRE ANGÉLIQUE

cerné, gardé par les soldats, avec défense aux religieux de sortir, sous peine de mort. Les mêmes mesures furent prises au couvent d'Osaka. Les confesseurs de la foi furent ainsi retenus prisonniers dans leurs couvents depuis le 8 jusqu'au 30 décembre.

Les ordres de Taikosama furent exécutés le 30 décembre. Ce jour-là, pendant que les religieux de Méako chantaient les vêpres, un peloton de sbires pénétra dans le couvent en poussant de sauvages hurlements : les saints confesseurs comprirent que l'heure du sacrifice était arrivée et en rendirent grâces à DIEU. Les prisonniers d'Osaka venaient, peu de jours après, rejoindre les saints captifs dans leur prison de Méako. Ils étaient en tout : six religieux de saint François, le père Paul Miki, Jésuite, avec deux domestiques ; plus quinze Tertiaires, auxquels deux autres furent adjoints dans le cours du trajet.

Parmi ces glorieux confesseurs de la foi, se trouvaient trois jeunes enfants, eux aussi membres du Tiers-Ordre. *Thomas*, âgé de quinze ans, dont le père fut aussi martyrisé ; *Antoine*, âgé de treize ans ; *Louis*, âgé de onze ans. Ces trois enfants s'étaient consacrés à DIEU dans

les couvents des Pères où ils menaient une vie pure, sainte et toute angélique. On les employait au service de l'autel, à l'enseignement de la doctrine chrétienne auprès des petits enfants, et aux autres offices en rapport avec leur âge. Les deux premiers se trouvaient au couvent d'Oraka, lorsqu'ils furent arrêtés. Le petit Louis, baptisé depuis quelques mois seulement, fut arrêté avec les pères de Méako. L'officier, le voyant si jeune, refusait de l'inscrire sur la liste des martyrs, mais le généreux enfant fit tant, par ses supplications et ses larmes, qu'il obtint de n'être point séparé des religieux. Ces jeunes et admirables athlètes montrèrent jusqu'au bout une intrépidité, une constance dont les bourreaux eux-mêmes furent attendris.

Le 2 janvier 1597, les prisonniers étaient avertis qu'ils seraient conduits à Nagasaki pour y être crucifiés. A cette nouvelle, ils lèvent les yeux au ciel et rendent à DIEU mille actions de grâces.

A peine avait-on mis la main sur les serviteurs de DIEU, que la colère divine se manifestait par des signes extraordinaires : on vit apparaître dans le ciel une immense comète en forme de croix, qui venait des Philippines et s'étendait jusqu'à Nagasaki, lieu du crucifiement : ce phénomène fut d'autant plus surprenant

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

qu'on put le voir toutes les nuits, jusqu'à l'époque du martyre, c'est-à-dire pendant près de deux mois. La ville de Méako éprouva un épouvantable tremblement de terre qui dura trois heures, ruinant plusieurs édifices et spécialement les temples des faux dieux ; à cela vint s'ajouter une terrible inondation qui fit périr un grand nombre de personnes. On vit même la statue de saint François, que les fidèles vénéraient dans l'église des Franciscains, répandre une sueur de sang en présence d'une foule immense de peuple frappée de stupéfaction. Mais les persécuteurs, comme autrefois les empereurs romains, au lieu de rentrer au-dedans d'eux-mêmes, à la vue de ces prodiges et de se frapper la poitrine, s'en devinrent que plus acharnés contre leurs victimes.

Le 3 janvier, les prisonniers furent conduits sur la place de Méako, où, par un premier acte de cruelle dérision, on leur coupa une partie de l'oreille gauche ; puis on les promena sur des chars à travers les rues de la ville. Partout les chrétiens et les infidèles se pressaient en foule sur leur passage, et partout éclataient des témoignages de sympathie et d'admiration. Profitant de ce concours, plusieurs de nos saints Martyrs prêchent au peuple, tandis que les autres sont absorbés dans la prière. Dans leur soif du martyre, beaucoup de chrétiens demandent instamment à monter sur les chars pour se joindre à la

troupe sainte, mais les soldats les écartent impitoyablement. La multitude, témoin de cet héroïsme qui éclate de toute parts, est surtout émue au spectacle des trois jeunes enfants qui, les mains liées derrière le dos et le visage resplendissant d'une joie céleste, alternent, entre la récitation de l'Oraison dominicale et le chant de la salutation angélique.

Le 4 janvier, les intrépides confesseurs de la foi étaient retirés de la prison de Méako et prenaient la route d'Osaka, enchaînés et sous une nombreuse escorte. A la nouvelle de ce départ, les chrétiens accourent en foule ; un grand nombre accompagne les saints Martyrs jusqu'à Osaka, et plusieurs jusqu'au lieu du supplice.

La sainte phalange des martyrs était donc en marche vers Osaka, suivie d'une multitude de chrétiens.

Notons ici un fait si émouvant et si héroïque qu'il paraîtrait incroyable, s'il n'était appuyé sur le témoignage des historiens les plus respectables.

Le jeune Maxime. — Parmi les martyrs se trouvait un certain Cosme Takia, qui, non content d'avoir embrassé le christianisme et le Tiers-Ordre de saint François, avait consacré à Dieu son fils, du nom de Maxime,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Âgé seulement de dix ans ; il l'avait même placé sous la conduite des Franciscains de Méako. Cet enfant vécut dans la communauté comme un ange du paradis ; il y fut le compagnon inséparable du petit Louis, qui était à peu près de son âge. Or, au moment où les Pères furent faits prisonniers dans le couvent, le fils de Cosme Takia se trouvait très gravement malade. Le père Pierre-Baptiste, craignant de ne pouvoir lui donner tous les soins nécessaires dans une maison qui était déjà à la merci des soldats, en avertit le père, alors prisonnier avec les religieux ; celui-ci remit l'enfant à sa mère. Cependant la santé du petit Maxime s'améliora peu à peu, sans qu'il fût pourtant en état de quitter le lit pour retourner au couvent, comme il l'eût si ardemment désiré. Pendant sa maladie, il appelait souvent son père et ses jeunes compagnons ; il avait même essayé de se lever pour aller les rejoindre au couvent et y attendre avec eux le martyre. Lorsque les saints confesseurs furent transférés à la prison de Méako, sa mère le lui laissa ignorer pour ne pas aggraver son état.

Mais le jour où la troupe sainte partait de Méako pour Osaka, Maxime voit sa sœur entrer dans sa chambre, les larmes aux yeux ; à cette vue, l'enfant soupçonne ce qui se passe, l'interroge et apprend que les Pères viennent de partir. Aussitôt il saute du lit, s'habille

à la hâte, prend en main un petit crucifix, et court rejoindre les Martyrs sur la route d'Osaka. A peine les a-t-il entrevus de loin, qu'il se met à crier : " Mes Pères, mes Pères, pourquoi me laissez-vous ? Thomas, Antoine, je suis Maxime, je suis votre ancien compagnon, vous ne m'avez pas averti. Moi, je veux mourir aussi avec vous ; " et apercevant sur le dernier chariot le petit Louis qui récitait l'Oraison dominicale avec ses deux jeunes compagnons, il continue à crier : " Louis, mon cher Louis, comment es-tu parti sans m'avertir ? Ah ! tu as oublié la promesse que nous avons faite de mourir ensemble pour JÉSUS-CHRIST." Inutile de dire ici la profonde impression de la multitude à la vue d'un si sublime spectacle, surtout lorsque l'admirable enfant, ayant aperçu son père parmi les martyrs, se mit à crier : " Mon père, mon père, prenez-moi avec vous dans le chariot, je suis chrétien, moi aussi, je suis votre fils." Tous les martyrs étaient émus jusqu'au fond de l'âme, tous répandirent d'abondantes larmes ; mais ils étaient garrottés, ils ne pouvaient ni lui tendre la main, ni l'embrasser, selon leur vif désir. L'héroïque enfant supplie avec larmes les sbires de le mettre sur le chariot auprès de son père, donnant pour raison qu'il est chrétien lui aussi et disciple des Franciscains ; il s'approche enfin de saint Pierre-Baptiste : " Eh quoi, lui dit-il, ne vous ai-je pas servi, moi aussi, avec

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

les autres enfants ? N'est-ce pas vous-même qui m'avez donné pour compagnon à Louis ? Pourquoi donc maintenant me rejeter, lorsque vous lui accordez, à lui, aussi petit que moi, de pouvoir donner sa vie pour JÉSUS-CHRIST ? " Pauvre enfant ! Personne ne peut lui répondre, ni prononcer une parole, tant est vive l'émotion qui a gagné tous les cœurs.

Cependant, pour ne pas prolonger davantage cette scène de désolation, les sbires saisissent Maxime, l'enlèvent et le portent au loin ; mais c'est en vain, l'héroïque enfant traverse de nouveau la foule, se rapproche de son père et le supplie d'intercéder lui-même en sa faveur auprès du juge. Irrité d'une telle constance, un soldat barbare saisit le manche de son épée en assène un coup violent sur la tête du petit enfant qu'il renverse évanoui et baigné dans son sang... Un cri de malédiction s'élève du milieu de la multitude et les Martyrs font entendre de douloureux gémissements ; contraints à poursuivre le chemin qui les mène à leur Calvaire, ils ne peuvent que jeter un dernier regard, à travers leurs larmes, sur le fils agonisant de saint Cosme Takia. Mais voilà que soudain Maxime revient à lui un instant, il recueille ce qui lui reste de forces, se relève pour contempler une dernière fois la sainte phalange des Martyrs, quand ses yeux rencontrent les

yeux de son père. Tendant alors vers lui ses petites mains suppliantes, il lui dit d'une voix mourante : " Mon père, mon père !..." Puis il retombe comme une fleur déracinée par la tempête... On vit alors une femme relever l'enfant avec une émotion indicible, l'embrasser tendrement, le presser sur son sein, et l'emporter vers Méako ; c'était sa mère, c'était la digne épouse du saint martyr Cosme Takia. Semblable à la femme forte dont parle la sainte Ecriture, elle était accourue, en compagnie d'autres ferventes chrétiennes, parentes des condamnés, pour suivre son époux jusqu'au lieu du martyre. Rentrée dans sa demeure, elle se prosterna devant le lit de son fils mourant et, levant les yeux et les mains vers le ciel, elle s'écria : " Je vous bénis, ô mon Dieu, je vous rends grâces de m'avoir choisie pour être tout à la fois la mère et l'épouse de vos martyrs !"

Peu après, l'état du jeune martyr semblait s'améliorer ; mais Jésus allait se rendre aux vœux embrasés de son cœur. Se voyant près de mourir, il prie ce divin Sauveur, puisqu'il ne l'avait pas jugé digne de verser son sang avec l'auteur de ses jours, de daigner au moins lui faire la grâce d'expirer au moment même où son père lui offrirait sa vie sur la croix. Pour compléter ce drame déjà si sublime, ajoutons que la prière de l'enfant fut

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

exaucée. Au moment où les saints Martyrs étaient immolés par la main du bourreau sur le Golgotha de Nagasaki, Maxime exhalait son âme entre les mains de Jésus. Il allait rejoindre au ciel son père et ses jeunes compagnons, et avec eux, devant le trône de l'Agneau, il allait, suivant une belle parole de la sainte Liturgie, jouer à tout jamais avec la palme et les couronnes du martyre.

On ne saurait dire tout ce qu'eurent à souffrir nos saints Martyrs pendant un mois de voyage, dans une saison des plus rigoureuses, à travers les neiges, les montagnes et les forêts, endurant la faim, la soif et des privations de toutes sortes ; mais, loin de s'attrister de tant de souffrances, ils bénissaient le Seigneur qui les avait jugés dignes de souffrir pour son saint Nom !

Le 1er février, les Martyrs arrivaient à Carazou, ville distante de trente lieues de Nagasaki. Ils y trouvèrent Fazamburo, gouverneur de Nagasaki, chargé par l'empereur de les accompagner jusqu'au lieu du supplice. Ce personnage salua Paul Miki qu'il connaissait particulièrement et lui exprima tout le regret qu'il éprouvait d'être obligé d'exécuter les ordres du Souverain. Le digne fils de saint Ignace le remercia de ses

condoléances et lui dit que la mort, loin d'être un sujet de tristesse, est pour lui, au contraire, le sujet d'une très grande joie, qu'il en rend mille actions de grâces au Seigneur, estimant que mourir pour avoir prêché sa sainte Loi est la plus grande faveur qui pût lui être accordée ici-bas. Saint Pierre-Baptiste lui parle avec la même énergie, et le gouverneur païen paraît un instant tout ému des paroles des saints Religieux.

Son attention se porta ensuite sur les trois enfants, Antoine, Thomas et Louis qui, semblables à des anges, les mains liées, les yeux levés vers le ciel, et rayonnants de joie, louaient JÉSUS et MARIE, continuant toujours à réciter l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. A ce spectacle, le prince païen fut d'abord muet d'étonnement comme à l'apparition d'une vision du ciel ; puis il s'écria : " Comment se peut-il trouver tant d'ardeur pour le sacrifice dans des enfants si jeunes, beaux comme ces fleurs parfumées qui s'épanouissent en une matinée du printemps ? Quelle est donc cette religion qui change les petits enfants en héros ? La mort n'est donc plus l'épouvante de l'homme sur cette terre ? " Malheureusement il était incapable de comprendre cet amour héroïque pour DIEU, qui est la plus belle preuve de la divinité de notre sainte Religion. Aussi, loin d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

tenta-t-il, par les promesses et les flatteries, d'ébranler ces jeunes champions de la foi, et de leur ravir la couronne du martyre. Mais, promesses et tentatives furent inutiles.

En désespoir de cause, il concentre tous ses efforts de séduction sur le petit Louis, dont l'âge si tendre semblait exciter davantage sa compassion : " Mon petit enfant, lui dit-il, votre vie est entre mes mains, vous n'avez qu'à parler et si vous le voulez je vous renverrai libre dans votre famille. — Je ne désire rien de vous, répond Louis, je suis content de mon sort. Disciple de mon bon Père Pierre-Baptiste, je dépends de lui seul, et je suis résolu à ne rien faire que ce qui lui plaira." Fazamburo se tourne alors vers le chef de l'héroïque phalange pour obtenir son consentement à la délivrance de l'enfant. " Lui permettrez-vous, dit le Saint, de vivre selon la loi de Jésus-Christ ? — Je ne puis promettre cela, répond le gouverneur." L'enfant de répliquer aussitôt : " A une semblable condition, je ne veux de la vie à aucun prix. Qu'on ne me parle plus de vivre, car, grâce à DIEU, je ne suis pas insensé au point d'échanger le ciel contre une misérable existence qui s'éconlerait dans les angoisses et la douleur."

Confus d'une réponse si énergique, Fazamburo ne réplique pas un mot. Un officier païen pense venir à

son aide en faisant à l'angélique enfant mille offres d'honneurs et de richesses s'il consent à renier Jésus-Christ. Mais, fortifié par la victoire qu'il vient de remporter, Louis repousse avec mépris ces propositions perfides et finit par lui reprocher hautement son audace : " Va, dit-il, va te prosterner devant l'autel de tes dieux ; mais sache que ces vaines idoles ne pourront point te délivrer de l'enfer, où ton âme tombera pour sûr après ta mort, si tu n'abandonnes l'erreur pour embrasser la religion de Jésus-Christ, en qui seul est le salut." Le païen se retira tout honteux, et les assistants, Fazamburo lui-même, furent stupéfaits de trouver tant d'intrépidité dans un enfant.

Avant de partir pour Osaka, le jeune Thomas, fils du saint Martyr Michel Cosaki écrivit à sa mère cette touchante lettre : " Avec la grâce du Seigneur, j'ai voulu, ma chère mère, vous adresser cette lettre. Dans la sentence prononcée contre nous, il est dit que nous devons être tous crucifiés à Nagasaki. Pour vous, ma très chère mère, loin d'en être affligée, vous devez au contraire vous en réjouir. Non, ne vous attristez pas si mon père et moi nous avons le bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Soyez assurée qu'une fois au ciel nous ne vous oublierons pas ; oui, au ciel, nous prions le Seigneur de vous assister dans vos besoins, et de

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

remplir votre cœur de ses grâces. Consoles-vous donc dans la pensée qu'au moment de votre trépas vous n'invoquerez pas en vain votre fils et votre époux : du haut du ciel, ils entendront votre prière et recommanderont votre âme à JÉSUS-CHRIST, afin qu'en vue de leur sang versé en témoignage de sa foi, il daigne vous associer à leur éternelle félicité. Pour mériter cette faveur, vous devez pleurer amèrement vos péchés et remercier le Seigneur de tant de grâces reçues durant le cours de votre pèlerinage : remerciez-le surtout de vous avoir arrachée des filets de Satan pour vous éclairer des lumières de la foi. Oui, soyez-lui reconnaissante d'un si grand bienfait en vous montrant toujours fidèle aux promesses de votre baptême. Que s'il vous arrive de devenir pauvre et méprisée des hommes pour son amour, estimez-vous heureuse, car au-dessus des richesses de la terre se trouvent celles du ciel que les hommes ne sauraient nous ravir. Supportez donc en paix toute tribulation ; et pour obtenir la patience, pleurez encore une fois tous les jours vos péchés et demandez-en humblement pardon au Seigneur... En finissant, ma chère mère, je vous recommande avec instance mes deux bien-aimés frères, Mancio et Philippe. Veillez à ce qu'ils n'aient pas de relations avec les païens pour qu'ils ne perdent pas l'héritage du ciel. J'ai beaucoup prié et je prierai encore à cette intention : veuillez,

LES MARTYRS DU JAPON

dans l'intérêt de leur salut, unir vos efforts aux miens. Adieu, ma mère; que le Seigneur soit toujours votre consolation pendant la vie et qu'un jour nous soyons tous réunis dans le paradis.

Votre fils, prisonnier pour JÉSUS-CHRIST.

Thomas Cosaki.

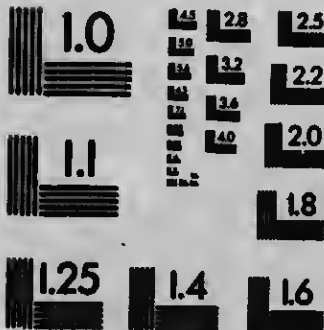
Les saints Martyrs arrivèrent à Nagasaki dans la matinée du 5 février 1597. Sur l'ordre de Fazamburo, le cortège s'achemine vers le lieu du supplice, et l'on voit ces invincibles champions de la foi gravir la voie douloureuse de leur Calvaire, doux comme des agneaux que l'on conduit à la boucherie, le regard serein et l'âme élevée vers DIEU. Fazamburo se sent ému, en voyant les trois enfants marcher pleins de joie à la tête du cortège, en chantant ensemble les louanges du Seigneur; il veut faire une dernière tentative pour ébranler leur constance; mais ses efforts ne réussissent pas mieux que la première fois.

Le jeune Thomas se pressant près de son père, le saint martyr Michel Cosaki, répondit au gouverneur : " Mon sort est lié à celui de mon père, c'est lui qui m'a engendré à cette vie de larmes, il est juste qu'avec lui j'aie prendre possession de la vie bienheureuse et éternelle.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street 14609 USA
Rochester, New York
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5888 - Fax

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Le petit Louis ne fut pas moins courageux que son compagnon ; en vain Fazamburo lui fait mille offres d'honneurs et de richesses ; l'enfant de lui répondre avec une admirable énergie : " Moi, abandonner Jésus-CHRIST qui m'ouvre les portes du ciel, et envoie ses anges déposer sur ma tête une brillante couronne de gloire ? Moi, abandonner mon bon père Pierre-Baptiste qui m'a élevé dans la religion de mon DIEU, et m'a fait participer à la gloire des saints ? Je laisserais mes compagnons, je sacrifierais les délices du ciel pour vous suivre en perdant mon âme ? Non, jamais ! quelle honte en rejaillirait sur moi en ce monde et dans l'autre ! Gardez pour vous vos richesses, je les méprise, je n'en veux pas d'autres que celles du ciel." Puis, tournant le dos à Fazamburo, il court embrasser saint Pierre-Baptiste, en présence d'une foule immense de peuple fondant en larmes et saisi d'admiration.

Bien plus terrible fut l'assaut qu'eût à soutenir le jeune Antoine qui appartenait à des parents chrétiens de Nagazaki. Dès que ceux-ci apprennent l'arrivée de leur fils dans sa ville natale pour y être crucifié, ils vont au-devant de lui, l'âme navrée de douleur, et le voyant lié comme un innocent agneau au milieu de tant de satellites, leur cœur se brise et ils le supplient en ces termes : " Pauvre fils, tendre gage de notre amour,

laisse-toi toucher par les larmes et les soupirs de tes malheureux parents. Pense à la douleur que nous causera ta mort. Si tu n'as pitié de nous, aie du moins pitié de toi-même, de ton âge encore si tendre. C'est bien que tu désires mourir pour JÉSUS-CHRIST notre Rédempteur ; mais tu es bien jeune, plus tard l'occasion de mourir martyr ne te manquera pas, si tu le désires. Aie pitié de nos cheveux blancs, certainement nous ne pourrions survivre à ta mort." A ces lamentations, Antoine répondit : " Mes chers parents, ce que vous dites là n'est pas raisonnable. Quelle perte faites-vous, en envoyant votre fils au ciel, jouir de DIEU pendant l'éternité ? Ne devriez-vous pas vous en réjouir, au lieu de vous attrister comme les païens ? A dire vrai, j'avais cru que vous auriez donné à ces aveugles un tout autre exemple de force et de résignation chrétiennes. Si vous m'aimez véritablement, laissez-moi mourir avec mes compagnons pour l'amour de JÉSUS qui déjà me tient préparée la couronne de gloire. Je suis jeune, il est vrai, mais je n'en suis que plus cher à mon Seigneur et aux anges du paradis, je les vois qui viennent à ma rencontre portant en leur main la palme de la victoire. Consolez-vous donc, car ma mort n'est pas une mort, mais le commencement d'une vie qui n'aura point de fin. DIEU m'appelle à lui, et vous, chrétiens, vous voudriez vous opposer à sa volonté ! Ne voyez-vous donc

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

point que si je perds maintenant la palme du martyr, il n'est pas sûr, que plus tard il me soit donné de la conquérir ? ”

Les parents ne pouvaient répondre à ces paroles pleines d'une sagesse toute céleste, mais Fazamburo, prenant occasion de leur douleur, fit à l'enfant mille offres d'honneurs et de richesses, à la seule condition d'adhérer aux prières de ses parents. Antoine, l'interrompant tout à coup, lui répondit d'un ton ferme : “ Vous me promettez les choses de la terre, et mon DIEU me promet les choses du ciel ; ici-bas il n'y a que peines et tribulations, là-haut se trouvent les véritables joies de la vie bienheureuse ; les quelques joies d'ici-bas sont troublées et s'évanouissent comme de la fumée, celles du ciel sont infinies et éternelles. Voyez donc combien je serais insensé si je voulais échanger le bonheur qui m'attend contre vos vaines promesses. Cependant, dites-moi, si vous me faites grâce de la vie, êtes-vous disposé à accorder la même grâce à mon maître, le père Pierre-Baptiste et à tous mes autres compagnons ? Non, répondit Fazamburo. — Eh bien, répliqua l'héroïque enfant, avant peu vous allez voir quel cas je fais de la vie, et combien peu je crains la mort.”

Laissant là le gouverneur, Antoine se tourne de nouveau vers ses parents et, se dépouillant de son pardessus

d'azur, il le jette à leurs pieds en disant : " Ceci est à vous, je vous le rends de bon cœur." Il ne garda que la pauvre tunique franciscaine que lui avait faite le saint frère Gonzalve ; il leur dit ensuite : " Courage donc, parents bien-aimés ; trop heureux, si vous savez le comprendre, d'avoir la certitude que bientôt votre fils sera martyr. Oh ! consolez-vous, du haut du ciel, je prierai pour vous. Ne pleurez pas sur moi, mais sur ces païens aveugles, privés de la connaissance du vrai DIEU. Adieu mon père, adieu ma mère ; conservez toujours intact le trésor de la foi ; montrez-vous, au milieu des ennemis du nom chrétien, confesseurs intrépides de cette foi catholique, montrez-vous dignes de votre fils martyr. Adieu, déjà le ciel s'ouvre, déjà DIEU me convie au bienheureux banquet du repos éternel, déjà les anges et les saints du paradis se réjouissent de notre triomphe. Embrassez pour la dernière fois votre fils et bénissez-le."

A ces dernières paroles d'Antoine, il s'éleva, du sein de la multitude des chrétiens, des cris de joie et d'allégresse ; et les parents, honteux de leur faiblesse en présence de l'admirable courage de leur fils, l'embrassent tendrement, le bénissent au nom du DIEU qui transforme les enfants en héros, et l'offrent à son amour comme un holocauste parfumé d'innocence, qui doit procurer une nouvelle gloire à la terre et une nouvelle

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

joie au ciel. Après lui avoir dit le dernier adieu, ils ajoutèrent : " O fils, rage chéri de notre plus tendre amour, va vers ton I.EU ; mais, du haut du ciel, souviens-toi souvent de ceux que tu laisses exilés et pèlerins sur cette malheureuse terre." Ainsi finit cette scène si émouvante, digne sous tous les rapports de l'âge d'or du christianisme naissant.

Les cimes du nouveau calvaire sont environnées d'une haie de soldats ; les glorieux champions de la foi en gravissent la pente, suivis d'une foule immense de chrétiens, qui font entendre des sanglots et des gémissements. Tous les Martyrs, mais plus particulièrement les saints Pierre-Baptiste, Martin, Paul Miki et Gonzalve, encouragent et prêchent la foi aux païens. A peine ont-ils aperçu le bois sacré sur lequel ils doivent consommer leur sacrifice, qu'ils se prosternent et chantent tous en chœur, le cantique *Benedictus*.

Ils arrivent ainsi au sommet de leur Calvaire, et chacun des martyrs se rend auprès de sa croix, de l'embrasser, de la presser sur son cœur avec amour ; le petit Louis s'approche du gouverneur Fazamburo et lui dit avec un gracieux et céleste sourire : " Seigneur, je viens vous demander où est ma croix ; moi, je veux la voir afin de la placer sur mon cœur." Dès qu'on la

LES MARTYRS DU JAPON

lui a indiquée, il y court, l'embrasse cent et mille fois, puis, comme s'il eut craint qu'on ne la lui dérobât, il ne veut plus s'en détacher jusqu'au moment où arrive le bourreau pour l'y étendre. Déjà l'heure du sacrifice approche et saint Martin de l'Ascension fait signe à la multitude d'écouter ; aussitôt un profond silence succède aux sanglots, aux gémissements et au bruit de la multitude, et le saint apôtre adresse à ses compagnons une chaleureuse exhortation au martyre. Il leur montre l'excellence de la grâce, dont la miséricorde divine daigne en ce jour les favoriser, puis il s'écrie : " Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à notre béni Sauveur ? O croix sainte, sur laquelle est mort le Fils de MARIE, JÉSUS-CHRIST notre Rédempteur, nous vous adorons ! O jour heureux pour nous ! O moment fortuné où nous expirerons pour JÉSUS-CHRIST sur ce glorieux trophée de la Rédemption ? Qu'avons-nous fait, mes Frères, pour mériter du ciel une grâce aussi précieuse ? O glorieux Pauvre d'Assise, ô notre père saint François, c'est votre esprit, répandu dans tous vos enfants, qui nous a conduits dans ces lointaines contrées pour y prêcher la foi de JÉSUS-CHRIST. C'est donc à vous, ô Père, que nous sommes redevables de sceller de notre sang la foi de ce divin Sauveur, pour l'amour duquel vous avez porté sur votre corps les marques de sa douloureuse Passion... Mes Frères,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

préparons-nous à boire jusqu'au fond le calice de nos douleurs, en mourant pour JÉSUS-CHRIST, et ne doutons point que DIEU ne nous vienne en aide... Recommandons-nous à lui, invoquons MARIE, la Vierge Immaculée, notre bienheureux père saint François, les Anges que DIEU a préposés à notre garde, et nos vœux seront accomplis, nos espérances comblées. Mourons avec joie, en invoquant les Noms si chers à nos cœurs, et ne cessons de soupirer après le ciel."

Profonde fut l'émotion produite par ce discours, dont nous n'avons pu citer ici qu'un fragment. Des témoins oculaires ont attesté que le Saint paraissait alors comme transfiguré. Saint Pierre-Baptiste, avant de quitter Méako, l'avait chargé de préparer cette exhortation afin de reconforter les Martyrs au moment du sacrifice.

Après ce discours, les saints martyrs se livrèrent aux bourreaux qui les lièrent à leurs croix : saint Pierre-Baptiste demanda que ses pieds et ses mains soient cloués à la croix, mais les bourreaux s'y refusèrent, alléguant qu'ils n'en avaient point reçu l'ordre. Cependant la multitude qui environnait les martyrs faisait entendre des gémissements et des sanglots, et les païens eux-mêmes attendris s'écriaient : " Quel crime ont-ils

commis ? Tel était donc le sort réservé aux ambassadeurs de Manille ? " Pendant ce temps les chrétiens disaient : " Seigneur DIEU, Rédempteur du monde, que le sang de vos fidèles serviteurs ne retombe pas sur la tête de ceux qui l'ont versé, mais plutôt qu'il les éclaire et les convertisse. " D'autres disaient : " Mon DIEU, ayez pitié de nous, en vue des mérites de vos martyrs ! " D'autres : " Jésus Fils de MARIE, faites que le sang de ces héros soit comme un sceau éternel de votre sainte foi dans ces malheureuses contrées ! " Quelques autres enfin s'écriaient : " Malheur à toi, terre ingrate du Japon, qui envoies à la mort les serviteurs du Seigneur, notre doux Père ! et toi, Talcosama, principal instrument de leur mort, tremble et sois dans l'épouvante ; car, malgré la splendeur actuelle de ton trône, la main de Dieu est prête à te frapper. " Tous les chrétiens se tournent vers les martyrs, les yeux baignés de larmes et leur adressent l'expression de leurs regrets et de leurs prières : " Salut, invincibles champions de la Foi ! Priez ! DIEU pour nous quand vous arriverez glorieux devant son trône. Pères bien-aimés, vous ne cesserez point, du haut du ciel, de protéger ceux que vous mîtes ici-bas dans le droit sentier du salut. C'est là notre plus chère espérance et la seule consolation qui puisse reconforter ceux que votre départ laisse orphelins. "

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Les martyrs, le front empreint d'une sérénité merveilleuse, ne cessaient, du haut de leur gibet, de prêcher à tous la foi de Jésus-Christ. Il était dix heures du matin ; les sbires brandissaient leurs lances et n'attendaient plus que le signal du gouverneur pour transpercer les saintes victimes. Saint Philippe de Jésus, le dernier arrivé au Japon, est le premier à consommer son sacrifice ; il lève les yeux au ciel, prononce les doux noms de Jésus et de MARIE et son âme s'envole vers les demeures éternelles pour annoncer aux anges la grande victoire que, sur la terre, la Foi venait de remporter contre l'enfer. Après Philippe de Jésus, furent successivement immolés : saint François Blanco, qui expira en disant : " Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; " saint Martin de l'Ascension, qui chantait le *Laudate* ; saint Gonzalve, qui demandait à Dieu pardon de ses péchés ; saint François de saint Michel, qui avait sur les lèvres la Salutation angélique. Les bourreaux frappèrent ensuite les Japonais. Saint Pierre-Baptiste, le chef de cette glorieuse phalange, fut réservé pour la dernière exécution ; il devait, avant de consommer son propre martyre, contempler tous ses enfants montant au ciel.

Pendant le long trajet de Méako à Nagasaki, saint Pierre-Baptiste avait promis au jeune Antoine qu'une fois sur la croix il lui ferait chanter, ainsi qu'à ses deux

petits compagnons, le psaume *Laudate pueri Dominum*. Antoine, voyant l'exécution commencée, ne manqua pas de se tourner vers le Père et de lui dire en souriant : " Père, vous ne vous souvenez donc pas de la promesse que vous nous avez faite de nous faire chanter le *Laudate* ? " Mais le Saint était absorbé en Dieu et ne répondit pas ; alors, les yeux élevés au ciel, Antoine entonna le psaume que les trois enfants chantèrent avec une admirable ferveur. Voyant briller le fer de la lance qui s'appêtait à les frapper, ils s'écrièrent : " Paradis ! paradis ! " et leurs âmes innocentes s'envolèrent vers les chœurs des anges pour chanter devant l'Agneau l'hosanna éternel.

Il ne restait plus à immoler que le chef de cette invincible légion, l'Ange des Philippines, le saint et glorieux Pierre-Baptiste, qui, comme la mère des Machabées, avait vu tous ses enfants immolés sous ses yeux. Après avoir encouragé les chrétiens et exhorté une dernière fois les païens à embrasser la religion chrétienne, après avoir enfin, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, pardonné à ses bourreaux, il expira le sourire sur les lèvres.

Cette grande et solennelle immolation s'accomplit un mercredi, le 5 février de l'année 1597, sous le pontificat de Clément VIII.

LE PANTHERRE ANGÉLIQUE

A peine les martyrs ont-ils expiré que la foule des chrétiens se précipite pour recueillir le sang qui coule à flots ; on y trempe des linges, on coupe les vêtements des héros de Jésus-CHRIST que l'on se dispute comme d'inappréciables reliques. DIEU glorifie en même temps ses serviteurs par des prodiges nombreux et inouïs. Les corps des martyrs répandent, après leur mort, un parfum céleste ; ils demeurent pendant deux mois suspendus à leurs croix, en état de parfaite conservation, le visage resplendissant comme s'ils eussent été encore vivants. Les oiseaux de proie qui, en ces contrées, se repaissaient des corps des condamnés, voltigèrent longtemps autour des dépouilles des martyrs et les respectèrent. On vit des globes de feu venir se reposer sur la tête de chacun des martyrs ; il apparut aussi d'autres météores lumineux qui rendaient la nuit aussi claire que le jour. Du haut de son gibet, saint Pierre-Baptiste guérit une palenne et la baptisa. Au pied de cette croix, une mère désolée dépose son enfant qui vient d'expirer ; elle lui frotte le visage avec la terre imprégnée de sang, et l'enfant revient à la vie.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux et de plus surprenant, c'est que plusieurs fois saint Pierre-Baptiste disparut de sa croix et fut vu d'un grand nombre de personnes, célébrant la Messe dans l'église de son couvent

LES MARTYRS DU JAPON

de Nagasaki, assisté par le jeune Antoine vêtu de blanc, au milieu de chants tout célestes. Jean Rodriguez Curiel, l'un des témoins de ce prodige inouï, courut alors à la sainte montagne et constata que le corps du Saint n'était plus sur la croix. Il demanda aux gardes ce qu'il était devenu, et ceux-ci lui répondirent qu'il leur était arrivé plusieurs fois de ne point le voir sur sa croix et de l'y revoir quelque temps après : fait vraiment merveilleux, dit le procès apostolique, miracle des plus grands !



SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE

6 février.)

Nous lisons, mes chers enfants, dans la vie et le martyre de sainte Dorothée, vierge de Césarée en Cappadoce, le passage suivant, embaumé d'un parfum tout céleste. Le gouverneur, nommé Saprice, homme très cruel, fit arrêter la servante de DIEU, très connue parmi les chrétiens. Après avoir enduré un très grand nombre de tourments, la généreuse vierge du CHRIST fut condamnée à avoir la tête tranchée. Ayant entendu proclamer cette dernière sentence, Dorothée s'écria : " Je vous rends grâces, céleste amant des âmes, de ce que vous m'appellez à votre paradis, et m'invitez à votre lit nuptial."

Comme elle sortait du prétoire du gouverneur, un homme de loi, nommé Théophile, lui dit par raillerie : " Allons, épouse du CHRIST, tu m'enverras du jardin de ton époux des fruits ou des roses." Dorothée lui répondit : " Très volontiers, je le ferai ainsi." Au moment où elle allait recevoir le coup de la mort, elle demanda au bourreau de lui laisser quelques instants pour prier. Quand elle eut achevé sa prière, un enfant parut tout à coup, portant dans un linge trois fruits de la plus grande beauté et trois roses. Elle dit à cet

SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE

enfant : Portez, je vous en prie, ceci à Théophile et dites-lui de ma part : "Voici ce que tu m'as demandé de t'envoyer du jardin de mon Epoux." Aussitôt elle fut frappée du glaive, et avec la palme du martyre elle alla rejoindre le CHRIST.

En ce moment, Théophile, procureur du juge, racontait en riant à ses compagnons la promesse de Dorothée. Il parlait encore, tournant en plaisanterie la promesse de la vierge, lorsque tout à coup l'enfant se présente devant lui, portant dans un linge les trois beaux fruits et les roses épanouies. Il dit à Théophile : "Voici ce que, sur ta demande, Dorothée, vierge très sainte, t'avait promis ; elle te l'envoie du jardin de son Epoux."

Théophile, en recevant ce présent, s'écria : "Le CHRIST est le DIEU véritable, et le mensonge n'est pas en lui." Les autres avocats lui dirent : "Es-tu fou, Théophile, ou plaisantes-tu ? — "Je ne suis point fou et je ne plaisante pas ; mais c'est d'une manière raisonnable que je erois JÉSUS-CHRIST vrai DIEU." — "Quel motif t'a donc engagé à l'exelamation que tu viens de faire ?" — "Dites-moi, en quel mois sommes-nous ?" — "En février." — "Un froid glacial règne dans toute la Cappadoce et tous les arbres sont dépourvus même de feuilles ; d'où pensez-vous donc que viennent

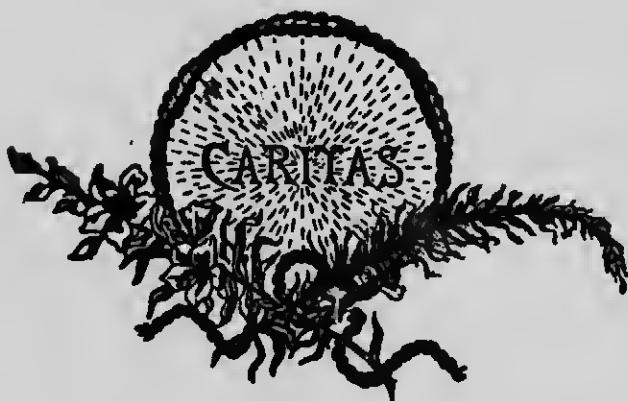
LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ces roses et ces beaux fruits avec le feuillage qui les accompagne ? ” — “ Pas même dans la saison des fleurs, nous n'en avons vu de semblables. ” Théophile leur répondit : “ Moi-même, que vous voyez, j'adressai par dérision la parole à Dorothée, au moment où elle marchait au supplice. Comme elle me semblait folle de parler de son Époux le CHRIST, et du paradis où elle se rendait, j'ai insulté à ce qui me paraissait sa folie, et je lui ai dit : Lorsque tu seras arrivée au jardin de ton Époux, envoie-moi des roses et des fruits. Elle m'a répondu : Je le ferai certainement. A peine a-t-elle souffert la mort pour le nom du CHRIST, que tout à coup voici venir à moi un enfant d'une beauté merveilleuse, mais petit de taille ; il me semblait, en effet, n'avoir pas plus de quatre ans ; à peine si je l'aurais cru capable de parler. Cet enfant m'a touché le côté, je me suis détourné pour le voir ; alors il m'a tiré à part, et m'a parlé dans un si gracieux langage, qu'en sa présence je semblais n'être plus qu'un paysan. Il m'a présenté ce linge avec ces fruits et ces roses, et il m'a dit : Dorothée, vierge très sainte, t'envoie ces présents du jardin de son Époux, comme elle te l'avait promis sur ta demande. En recevant ce présent j'ai poussé un cri d'émotion et l'enfant a disparu : je ne doute pas qu'il ne soit un ange de DIEU. ” Après avoir dit ces paroles, Théophile s'écria : “ Heureux ceux qui croient au

SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE

CHRIST et qui souffrent pour son nom ! Il est le vrai
DIEU : et quiconque met sa confiance en lui, possède
la vraie sagesse."

Théophile confessa généreusement le CHRIST JÉSUS,
et mérita à son tour la palme du martyre !



SAINT JEAN DE MATHA

(8 février.)

Ce Saint, par inspiration divine, fonda, avec un autre grand serviteur de DIEU, saint Félix de Valois, l'Ordre de la Très Sainte Trinité, pour la rédemption des captifs.

Nous allons vous donner ici quelques détails sur cette œuvre admirable, mes chers enfants, afin de faire grandir toujours davantage dans vos jeunes cœurs, des sentiments de commisération pour votre prochain, lorsque vous le verrez, dans les épreuves de la vie, aux prises avec les tribulations et les souffrances.

On connaît les succès et les revers qu'éprouvèrent tour à tour, en Orient, les guerriers chrétiens, désignés sous le nom de *Croisés*. Un grand nombre d'entre eux, par les chances de la guerre, tombaient entre les mains des infidèles et devenaient esclaves. En même temps, des corsaires Maures infestaient les mers, et s'emparaient des équipages et des passagers, qu'ils entassaient ensuite dans les cachots infects du Maroc, d'Alger ou de Tunis. Ces infortunés ne sortaient de là que pour aller faire dans la ville ou dans les campagnes le service des bêtes de somme. A ces maux physiques venaient se joindre les violences morales, par lesquelles on cher-

chait à arracher de leur âme la foi chrétienne et à faire d'eux des apostats. La religion et l'humanité demandaient donc, à grands cris, une force assez puissante pour briser les fers de ces captifs, arracher ces victimes au danger de se perdre éternellement, et vaincre la barbarie musulmane, sur cette terre d'Afrique jadis si catholique. Cette force, Jean de Matha la trouvera dans l'organisation d'une association de libérateurs qui, fidèles dépositaires des ressources de la charité publique, iront à travers mille périls, rendre aux esclaves le bonheur de vivre chrétiens et libres.

Saint Jean de Matha fut ordonné prêtre, par l'évêque de Paris, dans cette capitale de la France. A sa première messe, il eut une vision par laquelle le bon Dieu lui fit connaître sa sublime mission. Au moment où ce séraphin terrestre élevait l'Hostie sainte pour l'offrir à l'adoration des assistants, on vit son visage s'enflammer, ses regards se fixer, étonnés et attendris, et sa tête, entourée d'une auréole lumineuse, briller d'un éclat surnaturel. L'évêque de Paris et les deux vénérables abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor, là présents, ne doutèrent pas que Jean n'eût été favorisé de quelque vision. Le saint Sacrifice terminé, ils le prirent donc à part et lui demandèrent ce qu'il en était. Le Saint se voyant pressé si fort par son Evêque consécrateur,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

qui avait sur lui l'autorité que donnent l'âge, la vertu, et une position élevée dans l'Eglise, lui dit : " Eh bien, mon Père, puisque vous me l'ordonnez, je vais vous le dire : je ne crois pas me tromper ; c'était l'Ange du Seigneur, il était porté sur un nuage resplendissant ; sa face rayonnait d'une vive et douce lumière ; ses vêtements étaient blancs comme la neige ; il portait sur sa poitrine une croix aux deux couleurs rouge et azur ; à ses pieds et dans la posture de suppliants, étaient deux esclaves chargés de chaînes, l'un maure et l'autre chrétien ; ses mains croisées reposaient, la droite sur le chrétien, la gauche sur le maure ; voilà, mon Père, ce que j'ai vu."

Jean l'Anglais et Guillaume d'Ecosse, qui étaient entrés dans le nouvel Ordre, avaient été envoyés à Maroc, munis d'une lettre du Pape Innocent III. Ils ne tardèrent pas d'en revenir, entrant dans le port de Marseille avec cent quatre-vingt-si: esclaves libérés. " La procession de ces captifs, dit un savant écrivain de l'époque, avait pour les Marseillais un intérêt vraiment dramatique. Ces rachetés marchant deux à deux, en casaque rouge ou brune, les mains encore chargées de fers, montrant les marques des coups qu'ils avaient reçus, des mutilations qu'ils avaient souffertes, et suivant leurs chers rédempteurs pour aller rendre grâces à DIEU,

offraient un spectacle d'autant plus touchant, que les communications fréquentes et directes des Marseillais avec le Levant pouvaient faire craindre aux spectateurs eux-mêmes un pareil sort."

Les détails attendrissants que les deux disciples de saint Jean de Matha lui donnèrent sur leur mission à Maroc, si heureusement accomplie, le portèrent à suspendre toutes ses fondations et ses œuvres de zèle en Italie et en France, et à partir lui-même, après avoir recommandé à saint Félix de Valois, supérieur de la maison de Cerfroy, en France, de veiller à la délivrance des chrétiens esclaves dans les contrées occidentales du Maroc, et de réaliser au plus tôt les espérances que les premiers envoyés avaient laissées dans les cachots qu'ils avaient déjà visités. Il voulait, quant à lui, briser les fers des Italiens qui gémissaient en grand nombre à Tunis et à Tripoli. Ainsi sur tout le littoral d'Afrique, on vit briller en même temps l'étendard de la rédemption ; car, peu de jours après, Jean et quelques-uns des siens parurent sur ces plages inhospitalières et si justement redoutées.

La ville de Tunis, quoique plus antique que le Maroc, n'en avait pas la magnificence. Celle-ci comptait à peine un siècle d'existence, que déjà elle était la capitale

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

d'un des plus puissants empires du monde. Tunis, au contraire, était pauvre, et ses féroces habitants avaient encore moins d'égards pour les droits de l'humanité que ceux de la capitale des États barbaresques ; éloignés des regards du Souverain, ils pouvaient se livrer, sans contrôle, à leur fanatisme cruel sur leurs esclaves chrétiens.

L'homme de DIEU n'ignorait point cela : inaccessible néanmoins à tout autre sentiment qu'à celui de la charité, il demanda audience au gouverneur qui ne put résister à son éloquente parole. Toutefois, la rançon des captifs fut taxée à un prix énorme, ce qui fit que notre Saint, malgré d'abondantes aumônes, ne put obtenir que cent dix esclaves. Il fournit à d'autres des vêtements et quelques objets de première nécessité, en même temps qu'il ranimait leur foi et leur laissait l'espoir de voir arriver bientôt de nouveaux libérateurs.

Les Mahométans, irrités du zèle avec lequel le saint missionnaire exhortait les captifs à mourir plutôt que d'abandonner leur religion, épiaient le moment d'assouvir leur rage. Quelques-uns de ces furieux l'ayant trouvé seul, se précipitèrent sur lui, le dépouillèrent de ses habits, lui firent subir mille outrages, l'accablèrent de coups, et le croyant mort, ils le laissèrent, nageant dans son

sang. Mais DIEU le conserva par miracle et, ses forces à peine revenues, il recommença, plein d'ardeur, son œuvre de miséricorde.

Nul ne peut peindre la scène qui s'offrit au moment où notre Saint, muni du sauf-conduit du gouverneur, descendit dans les antres hideux de l'esclavage. Les infortunés qui y gisaient, couchés sur leurs chaînes, s'étonnèrent d'abord de voir des figures qui n'étaient point celles de leurs impitoyables geôliers ; puis, revenus de leur surprise et instruits de la mission de ces charitables étrangers, ils se jettent spontanément à leurs pieds, implorent leur tendre commisération, baisent leurs mains libératrices et les arrosent de larmes amères ; ils montrent leurs fers, disent leurs souffrances, exposent leur malheur. Ah ! il n'en fallait pas tant pour toucher le cœur aimant de notre Saint. Le tableau de tant de misères lui déchirait l'âme, et l'impuissance de les soulager toutes grandissait sa douleur. Il fallut choisir . Ce choix difficile désigna, pour la liberté, les malheureux esclaves dont l'état excitait le plus de pitié, puis les portes de fer se refermèrent sur leurs compagnons d'infortune.

A la suite de saint Jean de Matha, les captifs rachetés, quittèrent l'affreux séjour si longtemps témoin de leurs maux. Puis ils montèrent dans le navire qui devait leur rendre une patrie, une famille et le repos, après les longues

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

fatigues de l'esclavage le vaisseau ne voguait pas assez vite à leur gré. Enfin on découvrit le rivage, on salua avec transport les côtes de l'Italie, et on jeta l'ancre dans le port d'Ostie ; alors on put les voir dans le délire de la joie, baiser avec reconnaissance, cette terre hospitalière, d'où était venu leur libérateur.

Jean de Matha, dont le contentement avait quelque chose de céleste, dirigea vers Rome ses chers esclaves. Une multitude empressée accourut ; Rome païenne avait insulté des guerriers et des rois vaincus ; Rome chrétienne, au contraire, vint s'associer au bonheur de ces pauvres affranchis. Jadis les vainqueurs traînaient au Capitole leurs malheureux captifs ; en ce jour, Jean de Matha, plus grand que les Scipion et les César, conduisait au temple saint ceux dont il avait brisé les fers et les renvoyait libres dans leurs familles reconnaissantes.

Le Saint Siègre accorda de grands privilèges à l'Ordre nouveau et le recommanda à l'univers catholique tout entier.

A tant de faveurs, les Pères de la Trinité répondirent par de nouveaux services. Jean de Matha venait de terminer la visite des prisons et des hôpitaux de Rome, lorsqu'il apprit que la trêve, conclue par l'Espagne

avec les musulmans, était sur le point d'expirer, et que déjà on préludait, par des engagements partiels, à une reprise d'armes générale. C'est pourquoi il part une seconde fois pour Tunis, en emmenant avec lui Guillaume l'Écossais.

Sortis du port d'Ostie vers la fin de mai, ils abordèrent quelques jours après à Tunis. Ils se rendirent directement chez le gouverneur. Celui-ci, soit prévoyance, soit cupidité, consentit encore à échanger les fers de ses esclaves contre l'or des rédempteurs. Mais les sujets ne se montrèrent pas si traitables que le maître. Les Tunisiens ameutés se jettent sur notre Saint, l'accablant de coups et lui enlèvent ses captifs. Jean les revendique avec énergie ; enfin, un nouvel arrangement est conclu, une double rançon est exigée : c'est le droit et la justice du plus fort. Le Saint avait épuisé ses ressources, il ne pouvait donc satisfaire à cette insatiable cupidité. Dans cette extrémité, le Saint tire de dessous son scapulaire l'image de la VIERGE, se prosterne avec Guillaume, ils prient, ils conjurent la bonne Mère du ciel de manifester sa clémence en faveur de ses enfants malheureux ; des vœux si purs, si ardents, furent exaucés : une main invisible déposa aux pieds des deux libérateurs la somme réclamée par les barbares, et les captifs chrétiens furent mis en liberté.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Alors la populace, furieuse de ce dénouement imprévu, se précipite sur le vaisseau qui les porte, enlève le gouvernail, coupe les mâts, déchire les voiles, brise les rames pour rendre le départ impossible. L'homme de DIEU ne se laisse point abattre. Il ordonne à ses gens de mettre en mouvement le navire. Les passagers, aimant mieux périr dans les flots que sous le fer des assassins ou dans les cachots, saisissent des tronçons de rames et de planches pour aider à cette difficile manœuvre. Les Tunisiens se rient de ces efforts et poussent des huées ; mais le vaisseau n'en voguera pas moins. Plein de confiance en DIEU seul, Jean, le cœur en feu, se dépouille de son manteau, l'étend en forme de voile ; et, à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, il implore, avec effusion d'âme, MARIE, l'étoile de la mer. Les nautoniers et les passagers répètent les mêmes prières, et les flots paisibles respectent la frêle embarcation : les vents se taisent, une brise favorable s'élève, et en moins de deux jours, on entre dans le port d'Ostie, aux acclamations d'une foule émerveillée du prodige. Le Souverain Pontife, reconnaissant en ceci l'intervention de Celui qui commande aux vagues et aux tempêtes, pleura d'attendrissement et d'admiration. Il voulait voir tous les captifs et les bénir de sa main, avant qu'ils fussent renvoyés dans leur pays !

L'homme de DIEU continua encore quelque temps,

SAINT JEAN DE MATHA

avec le même zèle, ses grandes œuvres de miséricorde. Son illustre collaborateur, saint Félix de Valois, venait de mourir. Saint Jean de Matha, ravi en esprit dans le ciel, l'y vit tout brillant de lumière et eut révélation que dans un an, il irait à son tour, rejoindre son ami, au séjour de la gloire. La fin de sa sainte vie étant proche, le fidèle ministre du Seigneur réunit autour de son lit de mort ses enfants en pleurs, leur fit ses derniers adieux, les exhorta à la grande œuvre de la rédemption des captifs et les bénit une dernière fois. Peu après, son âme montait au ciel. C'était le 17 décembre 1213.



SAINTE VIRIDIANE

(13 février)

Cette admirable vierge naquit à Castelfiorentino, petite ville du diocèse de Florence, de l'ancienne et noble famille des Attavanti, déchue à cette époque de son ancienne splendeur. Dès son enfance, elle fit pressentir les grands desseins de la miséricorde de Dieu sur elle. Désireuse du recueillement et de la solitude, elle fuyait ses jeunes compagnes pour se livrer en secret à la pénitence et à l'oraison. Elle portait continuellement une chaîne de fer et un cilice, pratiquant un jeûne rigoureux, employait à la prière de longues veilles, et exerçait sur elle-même une telle vigilance que ses moindres actions et ses rares paroles révélaient aux yeux de tous la beauté et la possession de son âme. Les bons habitants de Castelfiorentino, admirant une vertu aussi précoce, entouraient de leur respect et de leur bienveillance cette enfant prédestinée.

Quand Viridiane eut atteint sa douzième année, un de ses parents, homme riche et craignant Dieu, charmé de ses rares qualités, la reçut chez lui et la donna pour compagne à son épouse. Celle-ci lui abandonna la direction de sa maison où elle l'établit maîtresse absolue. Le seigneur Attavanti et son épouse n'eurent qu'à se

louer de plus en plus de la sage administration et de la douce société de leur jeune parente.

Avez-vous remarqué, mes chers enfants, que la petite Viridiane, qui faisait déjà des choses si admirables, n'avait encore qu'à peine douze ans.

Bientôt DIEU se plut à manifester par des miracles sa prédilection pour la vertueuse enfant. Dans une année de disette, le protecteur de Viridiane avait mis en réserve chez lui une grande quantité de fèves : la Bienheureuse, touchée des souffrances des pauvres, distribua en un seul jour aux nécessiteux, qui se pressaient à la porte du seigneur Attavanti, la provision tout entière. Elle ignorait qu'il venait de la vendre, et en avait touché le prix ; quand donc le seigneur voulut livrer ses légumes et qu'il trouva les caisses vides, il entra brusquement dans une violente colère, et dans son emportement irréfléchi, il fit un tel bruit qu'il attira chez lui les personnes du voisinage. La douce et timide enfant, effrayée et surtout affligée d'un pareil scandale, passa toute la nuit en prière et confia sa peine à son bon Maître du ciel. Le matin venu, elle appela son oncle : "Venez, lui dit-elle, et voyez comment le Seigneur vous a rendu les fèves qu'il avait reçues dans la personne des pauvres." Et le seigneur Attavanti vit avec stupeur

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ses caisses miraculeusement remplies. Pénétré d'admiration et du regret de sa faute, il raconta partout le prodige, et la réputation de Viridiane devint encore plus éclatante. Quant à la jeune enfant, affligée de ces témoignages de respect, elle résolut de vivre en recluse tout le reste de sa vie. Avec le consentement de l'Évêque, on lui construisit une cellule, contigue à un petit oratoire dédié à saint Antoine, premier père des solitaires d'Égypte. On n'y laissa d'autre ouverture qu'une petite fenêtre donnant sur l'oratoire. C'est par ce guichet que l'angélique jeune fille entendait la sainte Messe et qu'elle recevait les Sacrements, ainsi que la pauvre nourriture que lui fournissait la respectueuse charité des habitants. Là, elle mena une vie toute céleste, mortifiant son corps innocent, prenant son unique repas vers le coucher du soleil, et se contentant d'un peu de pain et d'eau, y ajoutant parfois quelques légumes, cuits à l'eau, sans aucun assaisonnement. La terre nue lui servait de lit, excepté en hiver où elle couchait sur une planche, et elle n'avait jamais pour oreiller qu'un morceau de bois.

Un jour, ayant entendu dans l'oratoire de saint Antoine un prédicateur parler aux fidèles des vertus de cet illustre solitaire, et leur raconter comment il avait eu à souffrir des démons qui lui apparaissaient sous la forme d'animaux cruels, la Bienheureuse se sentit inspirée de demander

à DIEU une semblable épreuve. Elle fut bientôt exaucée : deux énormes *serpents* entrèrent par la petite fenêtre dans sa cellule, et ne la quittèrent plus, mangeant en même temps d'elle et dans le même plat, partageant tous ses aliments. Parfois aussi, ils la frappaient de leurs queues avec tant de force qu'ils la laissaient privée de ses sens. Ces animaux sortaient d'ordinaire au moment de ses oraisons, pour un peu de temps, et rentraient ensuite sans jamais se séparer l'un de l'autre. En une circonstance, des étrangers les ayant poursuivis et gravement blessés, la Sainte les guérit en faisant sur eux le signe de la croix ; loin d'être reconnaissants de ce bienfait, les serpents ne s'en montrèrent que plus acharnés à la martyriser.

Ces reptiles vécurent avec elle pendant plus de *trente ans*, quel martyre ! Les habitants de Castelfiorentino les avaient quelquefois aperçus, il est vrai, mais ne se doutant pas qu'ils fussent les hôtes de la Sainte, ils ne s'en mettaient point en peine, et le secret n'avait été connu jusque-là que de l'Évêque, du confesseur de la Sainte et de son curé.

DIEU permit qu'un peu avant sa mort, ce secret fût découvert par quelques personnes, et divulgué dans le pays, au grand déplaisir de Viridiane. Les bons habitants

LE PANTERRE ANGÉLIQUE

de Castelfiorentino, craignant que ces affreux reptiles ne fissent quelque mal à leur chère recluse, surveillèrent leur passage et, malgré ses instantes prières, ils tuèrent l'un des serpents et l'autre disparut. Viridiane, ne les voyant pas revenir, comprit ce qui était arrivé et en fut très affligée. Elle se mit en prière, et DIEU lui révéla que l'heure de sa mort était venue. A l'annonce de sa prochaine délivrance, son âme surabonda de joie ; elle appela son directeur, lui fit sa confession avec une grande abondance de larmes et reçut la Sainte Communion. Cependant elle ne lui révéla pas ce qu'elle avait appris du Seigneur sur le moment de sa mort. La Sainte ferma ensuite sa petite fenêtre et on l'entendit chanter les psaumes de la pénitence ; peu après, elle rendait sa très sainte âme à son Créateur. C'était le 1er février 1242.

Durant sa réclusion, le séraphique François d'Assise, lui avait fait, un jour, visite à sa pauvre cellule et l'avait admise dans l'Ordre de la pénitence.

Sa mort, qu'aucune maladie n'avait fait prévoir serait restée quelques temps ignorée, si DIEU lui-même ne se fût chargé de la manifester par un prodige. Au moment où la belle âme de Viridiane quittait la terre pour aller rejoindre au ciel les chœurs des vierges, les cloches des églises voisines se mirent en branle comme

au jour des plus grandes solennités, au grand émoi de tous le pays. Aussitôt les habitants de courir aux églises ; ils s'aperçoivent, à la stupéfaction générale, que les cloches sonnent d'elles-mêmes. En vain quelques jeunes gens se saisirent de la corde des cloches pour essayer de les arrêter ; peine inutile ! ils furent soulevés en l'air et les cloches, agitées par une force invisible, n'en continuèrent pas moins à sonner. Mais voilà qu'au moment où chacun se demandait la cause d'un tel prodige, DIEU délia la langue d'un petit enfant de trois mois, qui dit très distinctement ces paroles : " Viridiane, la servante de DIEU, est morte ! "

On courut à la cellule, on fit une brèche dans le mur, et la Sainte fut trouvée à genoux, les yeux et les bras élevés vers le ciel. Son corps exhalait une odeur suave : le psautier était ouvert devant elle, à l'endroit du *Miserere*.



LE Bx J-BTE DE LA CONCEPTION, TRINITAIRE

(14 février)

Cet enfant de bénédiction naquit le 10 juillet de l'année 1561, à Almodavar, village au diocèse de Tolède, en Espagne. Son père se nommait Marc Garcias et sa mère Isabelle Lopez. Ils eurent huit enfants, quatre garçons et quatre filles, tous recommandables par leur vertu et leur piété. Cette famille vivait dans une si grande réputation de vie chrétienne que sainte Thérèse, passant par Almodavar, ne voulut point prendre d'autre logis. Fixant les yeux sur notre bienheureux, elle lui dit : " Étudie, Jean, tu m'imiteras un jour." Dans un second voyage, avant de quitter Marc Garcias, elle demanda encore à voir ses enfants ; et, posant les mains sur la tête de Jean, elle dit à sa mère : " Vous avez là un fils qui deviendra un grand saint ; il sera le Père et le directeur de beaucoup d'âmes et le réformateur d'une grande œuvre que l'on connaîtra en son temps." Le petit Jean donna lui-même des marques de ce qu'il serait un jour, selon les prédictions de la Sainte. A peine eut-il atteint l'âge de raison, qu'il imitait les anciens Pères du désert, par sa vie de retraite, son silence, ses jeûnes et ses mortifications. A l'âge de dix ans, il redoubla ses austérités. Il portait continuellement le cilice, prenait presque tous les jours la discipline et dormait dans une auge de bois, n'ayant qu'une pierre pour chevet. Il jeûnait

presque toute l'année au pain et à l'eau ; quelquefois il mangeait un peu de raisiné. Sa mère lui ayant voulu persuader de manger du miel au lieu de raisiné, il ne put s'y résoudre, croyant que c'était un trop grand régal pour lui.

Je ne dois pas oublier la dévotion qu'il apporta, pour ainsi dire, en naissant, envers la Sainte Vierge. Lorsqu'il était encore au berceau, on était sûr d'apaiser ses pleurs et ses petits cris en lui présentant une image de cette bonne Mère, qu'il ne pouvait regarder sans qu'aussitôt le sourire ne vînt sur ses lèvres. Dès que l'âge le lui permit, il récita tous les jours en son honneur le saint Rosaire. A l'âge de huit ans, ayant lu qu'une sainte enfant avait, à cet âge, consacré à DIEU sa virginité, il courut aussitôt se jeter au pied d'un autel de la Reine des Vierges et la pria avec tant d'amour de le garder toute sa vie sans tache, que cette demande lui fut accordée. Après avoir fait avec succès ses humanités, il fut trouvé capable à l'âge de *douze* ans, de commencer sa philosophie au couvent des Carmes déchaussés. Il était le modèle de ses condisciples par sa vertueuse conduite : attentif à tous ses devoirs, exact à les remplir, modeste dans ses manières, réservé dans ses paroles, ami de la retraite, habituellement recueilli, il montrait déjà la gravité de l'âge mûr. Il ne connut d'autres lieux que les

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

églises, l'école, l'hôpital et les monastères. Il ne sortait guère que pour accompagner le saint Viatique lorsqu'on le portait aux malades. Les instants que les jeunes gens donnent à leurs divertissements, il les consacrait à la prière : l'oraison et la lecture de la Vie des Saints étaient sa plus agréable occupation.

Mes chers enfants, pour devenir saints, il faut imiter les Saints ; mais pour les imiter, il faut les connaître : or, on apprend à les connaître en lisant leur vie. Si vous voulez un jour aller sûrement en Paradis, il faut continuer, mes jeunes amis, à lire assidûment la vie des saints, comme le faisait le jeune Jean-Baptiste, votre si pieux modèle ; et comme lui, il faut beaucoup aimer la prière !

Devenu grand, Jean entra dans l'Ordre des Trinitaires dont il devint le Réformateur puissant. Dieu lui avait accordé aussi le don des miracles. En voici deux, mes chers enfants, que je trouve bien gracieux :

Pendant qu'il était Provincial, notre Saint se promenait un jour avec ses novices dans le jardin du couvent. Il leur demanda ce que c'était l'obéissance ; on lui répondit que c'était une vertu d'un prix inestimable et d'une merveilleuse efficacité. Ayant alors levé les yeux, il

LE BX J-BTE DE LA CONCEPTION, TRINITAIRE

vit un petit oiseau qui vint se poser, en chantant doucement, sur une branche voisine : " Eh bien ! dit-il au novice qui lui avait répondu, si vous croyez à l'efficacité de l'obéissance, montez sur cet arbre, prenez l'oiseau et apportez-le-moi." Le jeune novice s'élança sur l'arbre sans la moindre hésitation, et prenant l'oiseau qui se laissa faire, il l'apporta tout joyeux à son Supérieur.

Pendant la fondation du couvent de Cordoue, un maçon qui montait une pierre, perdant l'équilibre, tomba avec elle. Le Saint qui se trouvait sur la place, s'écria en étendant la main : " Au nom de la Très Sainte Trinité, arrête-toi ! " La pierre s'arrête aussitôt, le maçon reste suspendu en l'air : tous deux descendent ensuite doucement, et le maçon, avec sa pierre, arrive à terre sans se faire aucun mal !



LE Bx SÉBASTIEN DE L'APPARITION

(25 février)

Voici, mes chers enfants, d'autres merveilles, où DIEU, se montre, comme toujours, admirable dans ses Saints !

Sébastien vint au monde en 1502, au bourg de Gudena, diocèse d'Orense, en Espagne. Ses parents étaient dépourvus des biens de la fortune, mais distingués par des mœurs très pures et très saintes : ils élevèrent leurs enfants dans la crainte filiale du bon DIEU, qui est le commencement de la sagesse. Le jeune Sébastien fut employé à la garde des troupeaux : il était pieux, obéissant, aimant la prière, et fuyant avec soin les occasions dangereuses.

A quinze ans, il quitta la maison paternelle, pour gagner ailleurs, honnêtement sa vie ; mais craignant pour son salut, à l'âge de 31 ans, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde, et arriva au Mexique. Là, il continua à travailler à la culture des champs, sous l'œil de DIEU ; puis il se livra à d'autres entreprises, et DIEU le bénit : il finit par acquérir de grandes richesses, qu'il distribua ensuite aux pauvres, et aux communautés religieuses.

Sébastien était âgé de soixante-et-onze ans, lorsqu'il

LE BX SÉBASTIEN DE L'APPARITION

lui vint le désir d'entrer dans la vie religieuse. Il fut reçu comme novice, malgré son grand âge, au Couvent des Franciscains, à Mexico. Il égala bientôt les plus fervents par sa grande humilité, sa parfaite obéissance, ses rigoureuses austérités, son ardeur pour la prière. Après sa profession, on lui confia l'humble, mais pénible emploi de frère quêteur.

Le Seigneur qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, récompensa celle du saint vieillard par des grâces insignes. Il lui dévoila les secrets de l'avenir et les pensées les plus secrètes des cœurs : il le favorisa de quelques-unes de ces visions mystérieuses dont il a enivré si souvent l'âme de ses Saints. Il commanda à ses Anges de prendre de lui un soin spécial et de l'assister dans ses besoins. Les historiens de sa vie racontent que ces esprits bienheureux l'accompagnaient dans ses voyages, le transportaient d'un lieu à un autre, le ramenaient dans son chemin quand il s'égarait, le garantissaient de la pluie et de la neige, lui procuraient la nourriture dans les lieux déserts et abandonnés, l'éclairaient d'une splendeur céleste dans les ténèbres de la nuit, et parfois récréaient sa marche par de mélodieux concerts.

DIEU avait accordé encore à notre Bienheureux, comme au séraphique Patriarche d'Assise, l'empire sur

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

la nature créée. Le procès de sa béatification rapporte des faits remarquables : des mulets indomptés, des animaux féroces, étaient apprivoisés par lui subitement et miraculeusement. Obligés de quêter pour la subsistance d'une nombreuse communauté, et traversant dans ce but les vastes contrées de l'Amérique, il amenait avec lui des chariots attelés de bœufs, pour porter le blé et autres provisions qu'il recevait de la charité des fidèles ; il était chargé en outre du soin de ce bétail ; or, les historiens de sa vie nous disent qu'on vit toujours ces animaux prévenir les désirs de leur maître, se lever, se baisser, s'agenouiller même et accourir au simple mouvement de ses lèvres. Le soir, il leur donnait la liberté, et pendant des nuits entières, ses bœufs allaient paître dans les champs de maïs sans manger une feuille ni fouler une tige, et revenaient exactement à l'heure du travail. N'est-ce pas là, mes chers enfants, une grande merveille !

Le procès apostolique, entr'autres faits merveilleux rapporte le trait suivant, qui a été déposé sur la foi, du serment : En 1596, le Bienheureux était arrivé avec ses chariots et six paires de bœufs au domicile d'un nommé Jean Garsia. Après les avoir dételés, il leur commande de n'aller paître que sur la limite des champs cultivés, ajoutant que s'il leur fallait y entrer, ils eussent

À respecter les semences. Craignant quelque dommage pour ses terres, le propriétaire prie le saint vieillard d'éloigner son bétail ; celui-ci lui promet que ses bœufs ne toucheront pas une seule tige de maïs. Peu rassuré néanmoins, le propriétaire demeure en surveillance : bientôt il voit les bœufs s'avancer au milieu de ses champs, et se plaint au serviteur de DIEU des dégâts qu'il suppose avoir été causés. " Non, cela n'est pas, répond le bienheureux, et vous allez voir." Il appelle aussitôt ses bœufs, sans élever la voix ; les bœufs ne pouvaient naturellement entendre, en raison de la distance ; ils accourent néanmoins, et le Saint, s'adressant alors à celui qui était comme le chef du troupeau, il dit : " Capitaine, avez-vous fait du tort à notre bienfaiteur ? Avez-vous endommagé le maïs ? " Le bœuf répondit sur le champ par un branlement de tête négatif, comme aurait pu le faire un être doué de raison, mais sans parler. Sébastien commande ensuite à ses bœufs de venir, l'un après l'autre, baiser la manche de son habit, comme le font les Religieux au Couvent : tous obéissent, avec le plus bel ordre et se retirent gravement.

Est-ce beau cela, mes chers enfants ? Voilà ce que faisaient les amis du bon DIEU, nos aimables Saints.

Dans une autre circonstance, le Saint dut s'arrêter

LE PAYSAN ANGÉLIQUE

une nuit sur la route de la Puebla ; pendant qu'il faisait oraison, les fourmis enlevèrent une partie du blé qu'il portait sur les chariots, l'homme de DIEU s'en étant aperçu, ordonne aux fourmis d'avoir à le lui rapporter jusqu'au dernier grain ; à l'instant toutes se mettent à l'œuvre et le rapportent à l'endroit même où elles l'avaient volé !

Cet admirable vieillard passa ainsi les vingt-six dernières années de sa vie, dans ces voyages longs et pénibles, et il remit doucement son âme à DIEU, dans le couvent de la Puebla, le 25 février 1600, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans !



SAINTE COLETTE DE CORBIE

(6 mars.)

La vie de sainte Colette, illustre vierge du deuxième Ordre de saint François d'Assise, n'a été qu'une suite de miracles, de visions, de ravissements.

Un jour, DIEU lui montra l'état misérable du monde avec les crimes innombrables qui s'y commettaient ; il lui fit voir les âmes qui se précipitaient dans le gouffre éternel, en foule plus pressée que les flocons de neige qui tombent sur la terre durant une tempête d'hiver. L'humble vierge plongea son regard épouvanté dans ces incommensurables abîmes, et revint à elle-même terrifiée par cette vision : elle redoubla depuis, en faveur des pauvres pécheurs, ses austérités, ses prières et ses gémissements.

Je vais vous raconter maintenant, mes chers enfants, un événement presque incroyable, et vous y verrez, d'un côté, la puissance irrésistible qu'exerce la Sainte Vierge sur le cœur de son divin Fils Jésus, et de l'autre, le grand crédit dont jouissent les Saints, et auprès de Jésus et auprès de MARIE.

Une fois, pendant que sainte Colette se trouvait au

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

monastère de Besançon, une personne mourut à Poligny, et lui apparut au même instant pour lui dire qu'elle avait eu le malheur de paraître au tribunal de DIEU, l'âme souillée d'un péché mortel qu'elle n'avait pas eu le courage de déclarer à son confesseur. Elle supplie la Sainte d'intercéder pour elle et de lui obtenir le moyen de se réconcilier, car Notre-Seigneur, à la prière de la très Sainte Vierge, avait consenti à suspendre la sentence de réprobation éternelle. A cette nouvelle, la Sainte, le cœur navré, crie miséricorde vers le Seigneur ; elle dépêche en toute hâte un exprès à Poligny pour faire surseoir à la sépulture, part elle-même aussi promptement que possible, et n'arrive que le soir du quatrième jour écoulé depuis la mort de cette infortunée. Tout était préparé pour les obsèques et le cercueil exposé dans la chapelle. La cérémonie ne put avoir lieu que le lendemain matin ; la foule avait envahi la chapelle et les abords ; sainte Colette fait réciter les heures canoniales, se rend ensuite dans le sanctuaire, accompagnée d'un Père Franciscain, son confesseur, se prosterne devant le tabernacle et adresse au Seigneur une fervente prière, puis elle approche du cercueil, et, au nom de JÉSUS-CHRIST, elle commande à la défunte de se lever. Celle-ci, au milieu de la stupeur générale, se met sur son séant, sort de son cercueil et se rend dans la sacristie où se trouvait un prêtre pour entendre sa confession. Sa

SAINTE COLETTE DE CORBIE

confession terminée, elle vint s'agenouiller devant l'autel et accomplit sa pénitence avec des larmes et des sanglots. Elle se tourne ensuite vers les assistants de plus en plus atterrés, sollicite le secours de leurs suffrages pour satisfaire à la justice divine, leur dit qu'elle doit son salut aux prières de la Sainte, et elle ajoute : " Oh ! qu'il est horrible de mourir en état de péché mortel et de se voir entraîner par les démons dans l'éternel abîme." Après avoir prononcé ces paroles, elle retourna vers son cercueil ; elle s'y étendit de nouveau, et elle s'endormit, cette fois, du sommeil des justes.



SAINT THOMAS D'AQUIN

(7 mars.)

Diru qui se plaît à mettre des fleurs près des ruisseaux et qui prédestine le berceau des saints, fit naître saint Thomas d'Aquin dans un coin de terre admirable, protégé par les dernières cimes des Apennins, nommé de nos jours encore dans le doux langage de ces lieux : la campagne heureuse ; *la campagna felice* : heureuse campagne, en effet, étendue comme un riche tapis au pied du plus célèbre monastère du monde : le Mont-Cassin.

La ville d'Aquin qu'a immortalisée ce grand Saint et ce grand génie, est située au milieu de la campagne heureuse, dans l'ancienne terre de Labour, à égale distance à peu près de Naples et de Rome.

Sur la pointe d'un roc qui s'avance dans la plaine et nommé Rose-Sèche, s'élevait jadis un château du même nom : c'est là qu'habitait la puissante famille des d'Aquins, seigneurs de Loreto, de Belcastro, de Sommaco et autres lieux.

Saint Thomas vint au monde en 1226, l'année qui vit saint François d'Assise descendre au tombeau et saint Louis monter sur le trône. Ses plus anciens histo-

riens nous ont conservé de nombreux détails sur sa première enfance et même sur les circonstances qui précédèrent sa naissance. Ne pouvant tout dire, nous nous bornerons aux deux traits suivants.

Un jour, la foudre frappe une des tours du c^hâteau dans laquelle l'enfant se trouvait, tue sa sœur et ôte de lui et le respecte : le regard du ciel veille sur ses jours.

Il arriva un autre jour que la comtesse, sa mère, se rendant aux bains avec d'autres dames, donna ordre à la nourrice de l'accompagner avec l'enfant. Celle-ci l'ayant assis à la place accoutumée, pour attendre l'heure du bain, s'aperçut bientôt après qu'il tenait serré dans sa main un toute petite feuille de papier, sans qu'elle pût comprendre comment il l'avait trouvée en cet endroit. Elle essaya d'abord d'ouvrir la main de l'enfant ; mais celui-ci se défendit avec ses larmes. Il fallut le laisser en possession de ce singulier trésor et le rapporter à sa demeure, sans qu'il ouvrît un seul instant la main. Cette résistance inaccoutumée ayant cependant piqué la curiosité de la comtesse, elle desserre la main de son enfant, malgré ses cris et ses pleurs. Le petit papier ne contenait autre chose que ces mots : *Ave Maria !*

Autre trait non moins charmant : lorsqu'il pleurait,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

le plus sûr moyen de l'apaiser était de lui donner un livre qu'il pût feuilleter.

La célèbre abbaye du Mont-Cassin s'élève à six milles de Roche-Sèche. Un membre de la famille d'Aquin, Landolphe Sinibaldo, en était abbé : c'est entre ses mains que Thomas fut mis à l'âge de cinq ans. On remarqua dès lors que dans un âge où les enfants ne savent d'ordinaire que babiller, Thomas savait se taire et réfléchir. Son vieux biographe nous le montre interrompant ses jeux enfantins, pour traiter gravement de la question : *qu'est-ce que Dieu*, environné de petites têtes blondes, attentives et silencieuses, derrière lesquelles se cachait plus d'une tête blanchie par la science, mais non moins immobile d'admiration et d'étonnement. Ces méditations de l'enfance préludaient dignement aux recherches qui devaient remplir toute sa vie ; nul docteur ne devait répondre d'une manière plus satisfaisante à cette question : *Qu'est-ce que Dieu ?*

Thomas avait dix ans : le développement de son intelligence détermina le comte d'Aquin à le retirer du Mont-Cassin pour l'envoyer dans quelque-une de ces Universités alors si florissantes en Europe : il choisit celle de Naples que Frédéric II venait de créer.

Entre ces deux époques de sa vie studieuse, un moment

fut laissé à notre Saint, qu'il passa avec les siens, dans le château de Loreto. La famine désolait alors la contrée : le généreux enfant demanda comme une grâce d'être le distributeur des aumônes de ses parents : mais ces aumônes étaient loin de suffire aux nombreuses misères qui chaque jour venaient s'étaler à la porte du château. Le jeune Thomas entra alors en lutte avec le maître d'hôtel et se mit à ravager le plus adroitement possible l'office au profit des pauvres ses amis. Le maître d'hôtel, pour sauver son honneur compromis, en donna avis au comte qui se mit à l'affût pour surprendre les pieux larcins de l'enfant.

Un jour donc que Thomas s'en allait furtivement à travers les corridors de l'antique château de Loreto, emportant dans un pli de son manteau le doux butin de la charité, il fut tout à coup arrêté par la rencontre inopinée de son très redouté seigneur et père. Celui-ci, lui fermant le passage, lui commanda de découvrir ce qu'il cachait avec tant de soin. Troublé par le regard et la voix du comte, Thomas laisse retomber le pan replié de son vêtement : il ne se trouva plein que de fleurs qui, au grand étonnement de l'un et de l'autre, couvrirent les pieds du fils et du père. A la vue d'une telle justification, Landolphe, ému jusqu'aux larmes, embrasse son fils avec transport et lui permet de suivre

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

désormais l'inspiration de sa charité, tant qu'il restera une obole ou un morceau de pain dans le vieux manoir du Sommaele.

Cependant notre jeune étudiant partit pour Naples. C'était alors la ville la plus voluptueuse de l'univers ; et, en quelques années son Université était parvenue au dernier terme de la dépravation.

Placé sous la conduite d'un gouverneur et formé par les leçons du ciel qui parlait à son cœur, Thomas se conserva pur au milieu des mauvais conseils de ses condisciples, de leurs exemples pervers, et des séductions de toute espèce qui l'entouraient. On ne saurait trop recommander à la jeunesse chrétienne les moyens qu'il employa pour se préserver de ces dangers. Il fit d'abord un pacte avec ses yeux, et leur défendit de rien voir qui aurait pu amollir son cœur. Son amour pour la prière ; sa dévotion envers la Sainte Vierge ; la pratique des œuvres de charité auxquelles il employait son superflu ; son application au travail ; une vie retirée : telles furent les autres armes avec lesquelles il combattit les influences de la corruption.

Les maîtres de notre jeune Saint ne tardèrent pas à découvrir les trésors de l'esprit de leur disciple malgré

la réserve dont celui-ci s'enveloppait ; bientôt ils le proposèrent pour modèle aux élèves réunis autour de leur chaire. On remarqua dès lors que les comptes rendus de Thomas étaient plus clairs et plus savants à la fois que les leçons des professeurs eux-mêmes.

Thomas avait dix-neuf ans : il fit connaissance à Naples avec les Fils de saint Dominique, et il entra dans leur Ordre. La prise d'habit du jeune seigneur eut lieu en présence des Religieux et de tout ce que la ville comptait de plus marquant. Cela déplut extrêmement à la comtesse, sa mère, qui avait fondé sur son jeune fils d'autres espérances. Le jeune novice quitta Naples pour aller continuer son épreuve de la vie religieuse, au célèbre couvent de Sainte-Sabine à Rome. De là ses Supérieurs le firent partir secrètement pour Paris. Dans sa fuite, il tomba entre les mains de ses deux frères qui servaient dans les armées impériales et qui l'enfermèrent captif dans une des tours du château paternel. Le jeune religieux y fut abreuvé d'injures et de mauvais traitements : c'était pour le faire renoncer à ses saintes résolutions ; mais le courageux jeune homme souffrit tout avec patience, et resta inébranlable dans la persécution. C'est alors que ses deux frères eurent recours à un expédient infâme et que l'enfer seul put leur inspirer. Ils introduisirent dans son cachot une

LE PATERRE ANGÉLIQUE

malheureuse créature, avec la mission d'attenter à son innocence. Dans l'impossibilité de fuir, l'intrépide jeune homme lève un regard au ciel, saisit un tison qui heureusement est à sa portée, et repousse l'infortunée qui s'est faite l'instrument inique de l'infernal dessein de ses frères. Puis, tombant à genoux devant une croix qu'il a tracée sur le mur avec le même tison, il fait monter vers DIEU son hymne d'action de grâces et renouvelle le vœu par lequel déjà il s'était consacré au Seigneur.

Pendant qu'il priait, un doux sommeil assoupit ses sens. Pendant ce sommeil, il fut visité par les anges : ces esprits bienheureux le félicitèrent de sa victoire et ceignirent ses reins de la ceinture de la chasteté en lui disant : " Nous venons à toi, de la part de DIEU, te conférer le don de la virginité perpétuelle dont sa divine Bonté te fait dès ce moment le don irrévocable." Il ne parla jamais de ce sommeil mystérieux, si ce n'est à l'approche de sa mort : son confesseur, le Père Renaud, seul en reçut la confidence. Confessant alors jusqu'au bout la miséricorde du Seigneur, il déclara que la ceinture céleste l'avait mis toute sa vie à l'abri de ces tentations humiliantes, de ces soufflets de Satan, dont fut affligé l'apôtre saint Paul lui-même.

Cette ceinture ou cordon qui devint, après la mort

SAINT THOMAS D'AQUIN

du Saint, la propriété des Dominicains de Vercell, a donné naissance à une pieuse Confrérie portant un cordon semblable à celui consacré par la mémoire de saint Thomas dans le but de conserver le trésor précieux de la pureté ou de le recouvrer après l'avoir perdu. Thomas demeura environ deux ans dans sa dure prison. Enfin, le Pape Innocent et l'empereur Frédéric parvinrent à ramener sa famille à de meilleurs sentiments ; et après de rudes combats, il put retourner chez les religieux de saint Dominique. C'est là qu'il deviendra comme on le sait, *l'Ange de l'Ecole*, et dans la sainte Eglise, l'un des Docteurs les plus célèbres.



SAINTE PERPÉTUE, MARTYRE

(7 mars.)

Le septième jour de mars de l'année 202 ou 203, on arrêta à Carthage, par l'ordre de l'empereur Sévère, quelques jeunes catéchumènes et, avec eux, Vivia Perpétue, d'une famille considérable dans la ville, mariée à un homme de grande condition. Perpétue avait son père, sa mère et deux frères. l'un desquels était catéchumène. Elle écrivit elle-même l'histoire de son martyre, jusqu'à la veille de son sanglant sacrifice. Nous allons en donner quelques extraits. Vous y remarquerez surtout, mes chers enfants, de ravissantes visions et des songes merveilleux.

“ Nous étions encore avec nos persécuteurs, dit la glorieuse martyre, lorsque mon père (qui était encore dans les ténèbres du paganisme) vint faire de nouveaux efforts pour m'ébranler et pour me faire changer de résolution. — Mon père, lui dis-je, voyez-vous ce vaisseau de terre que voilà ? — Oui, me dit-il, je le vois. — Peut-on, continuai-je, lui donner un autre nom que celui qu'il a ? — Non, me répondit-il. — De même lui répliquai-je, je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux, mais il se contenta

de me maltraiter, et il se retira, confus de n'avoir pu vaincre ma résolution, avec tous les artifices du démon dont il s'était servi pour me séduire. Je rendis grâces à Dieu de ce que je fus quelques jours sans revoir mon père, et son absence me laissa goûter un peu de repos. Ce fut durant ce petit intervalle que nous fûmes baptisées. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit, m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

Peu de temps après, on nous conduisit en prison. L'horreur et l'obscurité du lieu me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Oh ! que ce jour-là me dura ! Quelle horrible chaleur ! on y étouffait, tant on y était pressé, outre qu'il nous fallait à tous moments essuyer les insolences des soldats qui nous gardaient.

Un jour mon frère me dit : " Ma sœur, je suis persuadé que vous avez beaucoup de crédit auprès de Dieu ; demandez-lui donc, je vous en prie, qu'il vous fasse connaître dans une vision, ou de quelque autre manière si vous devez souffrir la mort ou si vous serez renvoyée." Moi, qui savais bien que j'avais quelquefois l'honneur de m'entretenir familièrement avec Dieu, et que je recevais de lui chaque jour mille marques de sa bonté, je répondis, pleine de confiance, à mon frère : " Demain,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

vous saurez ce qui en sera." Je demandai donc à mon Dieu qu'Il m'envoyât une vision, et voici celle que j'eus :

J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite qu'on n'y pouvait monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, d'épieux, de javelots, de faux, de poignards, de larges fers de lances ; en sorte que, qui y serait monté négligemment et sans avoir toujours la vue tournée vers le haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instruments, et d'y laisser une grande partie de sa chair. Au pied de l'échelle, il y avait un effroyable dragon, qui paraissait toujours prêt à se lancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Asture, toutefois, l'entreprit ; il monta le premier. (Il s'était venu rendre prisonnier de son bon gré, voulant courir notre même fortune, car il n'était pas avec nous quand nous fûmes arrêtés.) Étant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : " Perpétue, je vous attends ; mais prenez garde que le dragon ne vous morde." Je lui répondis : " Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ." Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête ; et quand je levai le pied pour monter, il me servit de premier échelon. Étant parvenue au

haut de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme de bonne mine, vêtu en berger, les cheveux blancs comme la neige. Il y avait là un troupeau de brebis, dont il tirait le lait, et il était environné d'une multitude innombrable de personnes habillées de blanc. Il m'aperçut, et, m'appelant par mon nom, il me dit : "Ma fille, soyez la bienvenue." Et il me donna du lait qu'il tirait ; ce lait était fort épais et comme une espèce de caillé. Je le reçus en joignant les mains et je le mangeai. Tous ceux qui étaient là présents répondirent : Amen. Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai, en effet, que j'avais dans la bouche je ne sais quoi de fort et doux que je mangeais. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous en conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre. Nous commençâmes donc à nous détacher entièrement des choses de la terre et à tourner toutes nos pensées vers l'éternité.

Comme nous étions tous, un certain jour, en oraison, je prononçai par hasard le nom de Dinocrate. J'admirai comme une chose extraordinaire que, n'ayant point pensé à lui depuis sa mort, je m'en souvinsse alors d'une manière si singulière. Je donnai quelques larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucée si je priais pour lui. Je commençai

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

donc à offrir des prières et à gémir beaucoup en la présence de Dieu. La nuit suivante, il me sembla voir Dinocrate dans un lieu obscur. Il était tout couvert de sueur ; ses lèvres sèches et brûlées et sa bouche entr'ouverte marquaient qu'il endurait une soif extrême. Son visage pâle, couvert de crasse, et on y voyait encore la plaie qu'il y avait lorsqu'il mourut : c'était un horrible cancer à la joue. Ce Dinocrate était mon frère, mort à l'âge de sept ans ; c'était donc pour ce pauvre enfant que j'avais prié avec tant d'ardeur. Au reste, il me semblait qu'il y avait un fort grand espace entre lui et moi ; en sorte qu'il m'était impossible d'aller à lui. Là était un réservoir plein d'eau, mais dont le bord, plus haut que Dinocrate, ne lui permettait pas de puiser de quoi étancher sa soif.

Il faisait divers efforts pour y atteindre, mais c'était toujours en vain. Je me réveillai dans l'agitation et l'inquiétude que me causait la peine où je voyais mon frère ; mais j'eus une ferme espérance que mes prières ne lui seraient pas inutiles pour la faire cesser. Je ne cessais donc point de prier jour et nuit pour ce cher frère, mêlant à mes prières mes soupirs et mes larmes. L'on nous transféra alors dans la prison du camp, car nous étions destinés pour servir aux spectacles qui

SAINTE PERPÉTUE, MARTYRE

devaient se donner dans le camp, le jour de la naissance de Géta.

Nous fûmes tous mis à la chaîne, jusqu'au jour que nous devions être exposés aux bêtes. Ce fut durant ce petit intervalle que le ciel me favorisa encore de cette vision : ce lieu obscur, d'où j'avais vu sortir Dinocrate, me parut fort éclairé, et Dinocrate lui-même propre, bien vêtu, le visage frais, où l'on n'apercevait plus qu'une légère cicatrice, à l'endroit où avait été cette plaie mortelle. Je vis aussi que les bords du réservoir étaient baissés et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant qui tirait de l'eau avec une extrême facilité. Il y en avait même là un flacon tout plein, dont il buvait sans que l'eau du flocon diminuât. Après qu'il eut bu, il courut jouer comme font les enfants, et je me réveillai dans le moment. Alors je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait.

Enfin la veille des spectacles, j'eus une dernière vision. Il me sembla que le diacre Pomponius était venu à la porte de notre prison, qu'il y frappait à grands coups, et que j'y étais accourue pour lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche d'une étoffe fort riche et qui était bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : " Perpétue, nous vous attendons, ne voulez-vous

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

pas venir ? ” En même temps il me présenta la main, et nous nous mîmes tous deux à marcher par un chemin raboteux et étroit. Enfin, après avoir fait plusieurs tours et détours, nous arrivâmes à l’amphithéâtre, presque hors d’haleine. Pomponius me conduisit jusqu’au milieu de la place, et me dit : “ Ne craignez rien, je suis à vous dans un moment, et je reviens combattre avec vous. ” Il part en disant cela et me laisse. Comme je savais que je devais être exposée aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors il parut un Egyptien extrêmement laid, qui s’avança vers moi avec plusieurs aussi difformes que lui, et il me présenta le combat ; mais en même temps, des jeunes hommes parfaitement faits se déclarèrent pour moi. On m’ôta mes habits, et je sentis que j’étais devenue un athlète fort et vigoureux. Ces jeunes gens, qui s’étaient rangés de mon côté, me frottèrent d’huile, comme on a coutume d’en frotter ceux qui entrent au combat de la lutte. Mais comme nous étions sur le point d’en venir aux mains, un homme d’une mine haute et d’un port majestueux s’approcha de nous. Il avait une robe traînante et formant plusieurs plis : elle était rattachée avec une agrafe de diamant. Il tenait une baguette semblable à celle que tiennent les intendants des jeux, et il portait un rameau vert d’où pendaient des pommes d’or. Ayant fait faire silence,

il dit : " Si l'Egyptien remporte la victoire sur la femme, il lui sera permis de la tuer ; mais si la femme demeure victorieuse de l'Egyptien, elle aura ce rameau et ces pommes d'or." Ayant ainsi parlé, il alla prendre sa place. Nous nous joignîmes, l'Egyptien et moi et nous commençâmes un rude combat. Il faisait tous ses efforts pour me saisir par le pied, afin de me renverser ; ce que j'évitais soigneusement, en lui en portant plusieurs coups dans le visage. Je me sentis même comme élevée en l'air, d'où je frappais mon ennemi avec avantage. Enfin, voyant que le combat tirait trop en longueur, je joignis mes deux mains ensemble, en sorte que les doigts étaient entrelacés les uns dans les autres ; et, les laissant tomber d'aplomb sur la tête de l'Egyptien, je le renversai sur le sable, lui mettant en même temps le pied sur sa tête comme pour la lui écraser. Le peuple se mit à battre des mains, et mes généreux concitoyens joignirent la douceur de leurs chants aux applaudissements du peuple. Pour moi, je m'avançai vers l'intendant des jeux, vers cet homme admirable qui avait été le témoin de ma victoire, pour lui en demander le prix, et je reçus le rameau aux pommes d'or. En me le donnant, il m'embrassa et me dit : " Ma fille, la paix soit toujours avec vous ! " Je sortis de l'amphithéâtre par la porte qui, regarde celle qu'on nomme Sanavivaria. Là, mon songe finit, et je me réveillai,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

pensant en moi-même que j'aurais à combattre, non les bêtes de l'amphitéâtre, mais les *démons*. Ce qui me consola, c'est que la vision qui me prédisait le combat, m'assurait en même temps la victoire.

J'ai écrit ce qui m'était arrivé jusqu'au jour des spectacles ; si quelqu'un veut continuer le récit de ce qui s'est passé depuis, qu'il le fasse pour la gloire de Jésus, notre divin Rédempteur !”

Satur (un des confesseurs de la foi) eut aussi une vision qu'il écrivit lui-même en ces termes : “ Il y avait déjà quelque temps que nous étions prisonniers, lorsque tout à coup quatre anges nous enlevèrent de la prison. Ils nous portaient sans nous toucher. Nous allions vers l'Orient. Au reste, nous ne montions pas tout droit et perpendiculairement, mais comme si nous eussions suivi la pente douce et presque insensible d'une agréable colline. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous nous trouvâmes environnés d'une grande lumière. Je dis alors à Perpétue qui était près de moi : “ Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis, nous commençons à voir cette promesse accomplie.” Après avoir fait encore quelque chemin, nous nous trouvâmes dans un jardin rempli de toutes sortes de fleurs : on y voyait des rosiers hauts comme des cyprès, dont

les roses blanches et rouges, agitées par un doux zéphir, tombaient incessamment par gros flocons, et formaient comme une neige odoriférante et de diverses couleurs. Quatre anges, plus brillants que ceux qui nous avaient apportés dans ce jardin, vinrent nous aborder et nous firent mille civilités. Ils disaient à nos conducteurs avec un certain geste d'admiration : "Les voilà donc arrivés !" Alors les quatre premiers anges prirent congé de nous, et nous commençâmes à nous promener à pied dans ces vastes et délicieux parterres. Nous y rencontrâmes Jocondus, Saturnin et Artaxe, qui, tous trois, avaient été brûlés vifs pour la foi, et Quintus, qui était mort en prison pour la même cause. Et comme nous nous informions où étaient les autres martyrs de notre connaissance, les anges prirent la parole et dirent : "Entrons, et venez saluer le maître de ce beau jardin." On nous fit donc entrer dans le plus superbe appartement qu'on pût voir : les tapisseries qui en couvraient les murailles semblaient être faites avec des rayons de lumière, et les murailles même brillaient comme si elles eussent été bâties de diamants. Nous trouvâmes dans le vestibule quatre anges qui nous firent prendre à chacun une robe blanche. La chambre où nous fûmes introduits était incomparablement plus riche et plus éclatante que toutes celles que nous avions traversées. Des voix, les plus charmantes

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

du monde, y faisaient entendre cette seule parole : Saint, Saint, Saint, qu'elles répétaient sans cesse, toujours avec de nouveaux agréments. Vers le milieu de la chambre, nous vîmes un homme d'une admirable beauté, si toutefois ce n'était qu'un homme ; il avait de longs cheveux de la couleur d'un cygne qui lui tombaient à grosses boucles sur les épaules. Nous ne pûmes voir ses pieds ; il avait à sa droite et à sa gauche vingt-quatre vieillards, assis sur des sièges d'or, et derrière lui plusieurs personnes debout. Les quatre anges nous firent approcher du trône ; et, nous soulevant doucement, ils nous facilitèrent l'accès auprès de la personne de cet admirable jeune homme qui nous fit l'honneur de nous embrasser. Les vieillards nous dirent d'abord de rester ; ce que nous fîmes. Ensuite ils nous dirent que nous pouvions aller où bon nous semblerait, et nous divertir à mille sortes de jeux qui se pratiquent dans cette agréable demeure. Alors, me tournant vers Perpétue, je lui dis : " Eb bien ! ma sœur, vous voilà contente." — Oui, me répondit-elle, grâce au Seigneur. Vous savez, continua-t-elle, que j'étais naturellement gaie et d'une humeur assez enjouée lorsque j'étais au monde ; mais c'est tout autre chose maintenant, et je me sens un fond de joie que je ne puis exprimer." Nous passions doucement le temps dans cet heureux séjour, ne vivant que de parfums : ce qui est une nourriture exquise.

SAINTE PERPÉTUE, MARTYRE

Voilà ce que fut mon songe."

Vous avez vu plus haut, mes jeunes amis, un tout jeune enfant de sept ans, le petit Dinocrate, en Purgatoire. Oui, dans les peines du Purgatoire. Il lui restait apparemment, le cher enfant, encore quelque petite faute à expier. Car, ne l'oubliez pas, il faut être tout à fait pur pour aller en Paradis. Et c'est mieux de les expier ici, ces petites fautes, que dans l'autre monde, dans les peines du Purgatoire. Elle sont longues, ces peines et très grandes, même pour des fautes en apparence, très légères. Une aimable petite sainte, sainte Vitaline fut condamnée à *trois* années de Purgatoire, pour s'être laissée aller à un léger sentiment de vanité. Elle avait une très belle chevelure, et elle s'était complue un instant dans cette beauté éphémère !

Vous avez vu aussi que sainte Perpétue était devenue un vigoureux athlète, un valeureux combattant, dans son songe. Elle terrassa le hideux Egyptien. A son réveil, elle comprit que c'était contre le *démon* qu'elle aurait à combattre et qu'elle remporterait la victoire par la *prière*.

Vous aussi, chers enfants, vous avez à combattre tous les jours contre le vilain *démon* qui vous poursuit

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

par toutes sortes de tentations. Mais, si vous voulez, de votre côté, remporter aussi et toujours la victoire, priez, mais priez comme les Saints, avec attention et avec confiance. Si vous récitez toujours comme il faut, posément, ces consolantes paroles du *Notre Père* : " Et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal." Oh ! mes chers enfants, combien vous remporteriez de brillantes victoires, et quelle récompense vous attendrait là-haut dans le délicieux jardin des élus !



SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE

(9 mars.)

Catherine naquit à Bologne, grande et belle ville d'Italie, le 8 septembre 1413. Dans la nuit qui précéda sa naissance, la Sainte Vierge apparut à son père, Jean de Vigri, qui se trouvait alors à Padoue, et lui montrant sa fille, elle lui fit connaître l'éclat que la sainte enfant devait jeter un jour dans l'Eglise. Ils se produisirent d'autres signes, présages d'une vocation sublime, que tout dans la suite justifia pleinement.

Notre intention, mes chers enfants, n'est pas de décrire ici la vie de cette grande Sainte, mais de vous raconter quelques-uns des prodiges étonnants qui suivirent sa mort.

La Sainte Religieuse de l'Ordre de Sainte-Claire, mourut au couvent de Bologne le 9 mars 1463, à l'âge de 49 ans et sept mois, elle fut ensevelie dans le cimetière de la Communauté.

De nombreux miracles s'étant opérés à son tombeau, la vénérable dépouille en fut retirée dix-huit jours après la sépulture, et trouvée exempte de corruption. Lorsque

LE PANTHER ANGLAIS

la défunte fut déposée dans le chœur, on la vit saluer trois fois la Communauté avec un doux sourire, et un céleste parfum se répandit dans l'église et dans le monastère. La Sainte resta sept jours exposée à la vénération des fidèles ; les habitants de Bologne vinrent en foule pour être témoins des miracles qui s'opéraient, pour contempler surtout le prodige de sa merveilleuse conservation.

Une jeune enfant, nommée Eléonore, de l'illustre famille des Poggi, brûlant du désir de vénérer sainte Catherine, se fit conduire auprès d'elle. Elle ne put qu'avec la plus grande difficulté percer la foule et s'approcher assez pour voir la Bienheureuse. Pendant qu'elle la contemplait et lui adressait une fervente prière, la Sainte fixa sur elle ses regards, et, comme si elle eût été vivante, elle lui fit signe d'approcher. Ce mouvement prodigieux fut aperçu de la foule, mais on ne savait à qui il s'adressait ; l'enfant le vit comme les autres, mais ne se douta pas que cet appel fut pour elle. Alors la Sainte lui dit d'une voix qui fut entendue des assistants : " Eléonore Poggi, venez donc." Le peuple stupéfait lui ouvre un passage, l'enfant approcha et la Sainte lui fit entendre distinctement ces paroles : " Eléonore, tenez-vous prête, je veux que vous deveniez religieuse dans cette communauté, que vous soyez ma

SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE

filles, et que l'on vous confie, en temps opportun, la garde de mon corps." C'est ce qui arriva, en effet, quelques années plus tard.

Le corps de la Sainte fut placé dans un monument préparé à l'intérieur de l'église : le bruit des merveilles qui s'y opéraient se répandit dans toute l'Italie, les peuples y accoururent et les Religieuses, pour faciliter la dévotion des pieux pèlerins, enfermèrent le corps de sainte Catherine dans une espèce de tabernacle vitré. Une nuit, tandis qu'Eléonore faisait oraison devant le précieux corps qu'elle était chargée de garder, la Sainte parla et lui ordonna d'avertir la Mère abbessse qu'elle eut à disposer la chambre contiguë à la sacristie, afin que son corps fût exposé à la vénération des pèlerins. Ce désir fut fidèlement rempli, et lorsque les Sœurs, la transportant dans ce lieu richement orné, passèrent devant le maître-autel, on vit la Sainte s'incliner profondément, comme pour adorer le très Saint Sacrement.

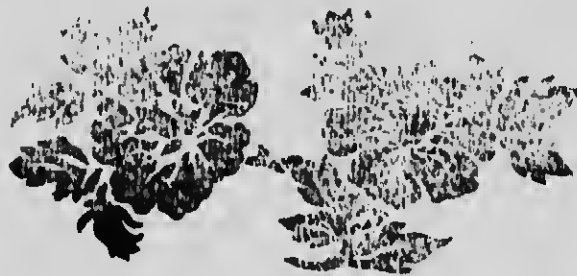
Depuis plus de *quatre siècles*, mes chers enfants, le corps de sainte Catherine repose dans cet oratoire, orné de riches draperies de velours cramoisi : au milieu est un trône surmonté d'un baldaquin dont la grâce égale la richesse ; la Sainte est assise sur ce trône, le corps flexible et intact, le visage découvert ; les mains égale-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ment découvertes reposent sur les genoux, et les pieds se voient au travers d'un cristal.

Les pèlerins et les visiteurs sont encore admis à contempler cette merveille. Nous aussi, nous avons eu ce bonheur, et l'émotion profonde que nous avons éprouvée dans cette visite ne tombera jamais de notre souvenir !

“ Bienheureuse Catherine, miroir de pauvreté, d'innocence et de pureté, qui avez été appelée aujourd'hui aux noces de l'Époux céleste, conduisez-nous par les sentiers de la justice au comble de la véritable paix, afin qu'avec vous nous possédions éternellement le souverain Roi de gloire.” (Antienne des secondes vêpres, dans l'office de la Sainte, le jour de sa Fête.)



SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

(6 mars.)

C'est dans la ville de Rome que naquit, l'an 1384, Sainte Françoise qui fut le modèle de son temps, l'ange de la douceur et de la paix. Ses parents comptaient parmi les plus nobles habitants de Rome. Son père s'appelait Paul Russa et sa mère Jacobella Roffredeski.

Françoise avait dès l'enfance le visage tout rayonnant de sainteté. Il semblait qu'une lumière céleste était répandue sur ses traits. Chaque fois que sa mère la prenait dans ses bras ou l'endormait sur ses genoux elle se sentait impressionnée, comme on l'est en présence d'un objet qui inspire la vénération. Les gens qui la regardaient croyaient voir, non pas une enfant, de la terre, mais un ange, un temple vivant de DIEU.

Tous les enfants, il est vrai, n'apportent pas en naissant, les mêmes marques de la faveur divine. Mais DIEU n'en est pas moins plein de bonté pour tous également, il rend possible à tous la perfection et la sainteté. Ceux qui ne deviennent pas saints ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes : c'est qu'ils ne répondent pas ou qu'ils correspondent imparfaitement à la grâce.

La petite Françoise ne laissa échapper aucune grâce,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

comme il arrive hélas ! à tant d'enfants. Quand on lui demandait : " Pourquoi apprends-tu, pourquoi pries-tu, pourquoi travailles-tu ? " Elle répondait toujours : " Parce que le bon DIEU le veut. " Avec ces dispositions, tout ce qu'elle faisait lui paraissait facile. La pensée de faire la volonté de DIEU lui rendait toute chose douce et agréable. Aussi DIEU bénit son travail et sa prière. Le petit office de la Sainte Vierge qu'elle apprit sur les genoux de sa mère, elle continua à le réciter toute sa vie. Peut-être un grand nombre d'enfants le feraient-ils, s'ils étaient élevés comme sainte Françoise. Jacobella se disait : " Si mon enfant ne sait pas prier, elle ne saura pas vivre chrétiennement ; l'important est donc que je lui apprenne à prier. " Avait-elle des visites, était-elle fatiguée, elle ne négligeait pas pour cela de prier avec Françoise. Aucune plante, disait-elle, ne porte de plus beaux fruits que la prière."

Jacobella suivait en tout la meilleure méthode d'éducation. Elle avait pour maxime qu'on ne saurait trop inculquer le bien dans le cœur des enfants. Avant même que sa fille sut parler, elle lui récitait tous les jours, le *Pater noster* et l'*Ave Maria* ; elle priait ainsi à la place de son enfant, encore incapable de le faire par elle-même. Si elle ne comprend pas le sens des prières, pensait-elle, le son de ces douces paroles frappe au moins son oreille

et pénétre jusqu'à son âme, comme une musique céleste qui la réjouit et dispose au bien. " Françoise apprit à prononcer les noms de JÉSUS et de MARIE, avant de dire papa et maman. Ce fut une grande joie dans la maison, le jour où elle dit pour la première fois : JÉSUS, MARIE. La mère veilla à étouffer dès le principe, les moindres indices de colère, de caprice, de jalousie. Quoiqu'elle fut pleine d'amour et de tendresse pour sa fille, elle n'exagérait pas ses caresses. Une telle éducation devait produire de bons fruits.

Quand la petite Françoise eut six ans, elle commença à vivre avec tant d'austérité qu'elle ne mangeait ni viande, ni œufs, ni aucune douceur. Sa nourriture consistait en pain et en légumes simplement préparés. Elle ne buvait que de l'eau. Elle lisait souvent la vie des saints martyrs et des vierges. Sa piété ne se bornait pas à prier volontiers, à aller assidûment à l'église, à lire de bons livres et à jeûner : elle était tendre et charitable envers le prochain, surtout envers les malheureux et se livrait avec un attrait visible, aux œuvres de miséricorde.

Dès l'âge de dix ans, sa vie était déjà une prière continue. La sainte enfant avait tant d'amour et de compassion pour les pauvres, qu'ils l'appelaient leur étoile d'espérance.

LA PARTERRE ANGÉLIQUE

DIEU fit éclater par des prodiges sa grande sainteté, et surtout son amour pour le Très Saint-Sacrement de l'autel, qu'elle recevait toujours avec la piété la plus angélique. Un jour qu'elle avait communie dans l'Eglise Sainte-Marie, le ciel s'ouvrit à ses yeux : elle y vit un trône très élevé sur lequel était assise la très Sainte Humanité de Notre Seigneur : Jésus avait les bras ouverts, et une clarté immense s'échappait de chacune de ses plaies. Quand elle raconta cette vision à son confesseur, le saint prêtre vit au-dessus de sa tête une flamme brillante d'où partaient une multitude de rayons lumineux.

DIEU fit éclater par des prodiges sa grande sainteté, et surtout son amour pour le Très Saint-Sacrement de l'autel, qu'elle recevait toujours avec la piété la plus angélique. Un jour qu'elle avait communie dans l'Eglise Sainte-Marie, le ciel s'ouvrit à ses yeux : elle y vit un trône très élevé sur lequel était assise la très Sainte Humanité de Notre Seigneur : Jésus avait les bras ouverts, et une clarté immense s'échappait de chacune de ses plaies. Quand elle raconta cette vision à son confesseur, le saint prêtre vit au-dessus de sa tête une flamme brillante d'où partaient une multitude de rayons lumineux.

A l'âge de douze ans, elle eut bien désiré s'enfermer dans un cloître pour y servir le reste de ses jours le seul Epoux des vierges : mais ses parents l'obligèrent d'épou-

ser en 1396, malgré toutes ses répugnances, Laurent Ponziano, jeune seigneur romain, dont la fortune égalait la naissance ; il y eut peu de mariages aussi heureux, parce qu'il y en a peu d'aussi saints ; l'estime, le respect et l'amour furent mutuels, la paix et l'union inaltérables ; ces époux vécurent ensemble quarante années sans la moindre mésintelligence, sans une ombre de froideur.

Le sacrement de mariage ayant été établi de DIEU pour peupler le ciel par la naissance des enfants sur la terre, cette fidèle épouse pria Notre Seigneur de lui en vouloir donner. DIEU exauça sa prière : elle eut plusieurs enfants et entr'autres un fils qui, par un heureux présage, eut pour patron, saint Jean l'Évangéliste. Le petit Évangéliste ne vécut que jusqu'à l'âge de neuf ans, il fut frappé de la peste qui affligeait alors la ville de Rome.

Un an après, il apparut à sa mère, avec la même forme et les mêmes habits qu'il avait eus sur la terre, mais d'une beauté incomparable. A ses côtés, était un jeune adolescent, encore plus beau que lui. Sa mère fut effrayée d'abord, mais quand elle le vit s'approcher d'elle et la saluer avec respect, elle ressentit une grande joie dans son cœur et tendit les bras pour l'embrasser. Ne pouvant rien saisir, elle voulut se rassasier au moins de sa vue, et lui demanda où il était dans l'autre monde, ce qu'il faisait, et s'il pensait encore à sa mère ? L'enfant lui

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

répondit : " Notre unique occupation, là-haut est de contempler l'abîme infini de la bonté divine et de louer avec une grande joie et un grand amour sa divine majesté. Je suis placé dans le second chœur des anges, à côté de celui que vous voyez ici et qui est si brillant. S'il me surpasse en beauté c'est qu'il est plus élevé en gloire. Dieu vous l'envoie pour qu'il soit votre compagnon fidèle et votre consolateur pendant votre pèlerinage, et que vous le voyiez présent jour et nuit. Pour moi, je suis venu chercher ma petite sœur Agnès, afin qu'elle jouisse avec moi des joies du ciel."

L'enfant resta une heure, à peu près, avec sa mère depuis la première aube jusqu'au lever du soleil, et disparut ensuite. La petite Agnès tomba malade quelques jours après et mourut, à peine âgée de cinq ans. Mais l'ange qui avait accompagné Évangéliste, resta toujours près de Françoise sous sa forme lumineuse, se tenant à sa droite.

La vénérable veuve (son mari était mort en l'an 1436) assurait qu'elle ne pouvait le regarder en face sans être éblouie, comme lorsqu'on a fixé un moment le soleil. Elle jouissait de sa présence sensible, non seulement quand elle était en prières dans sa chambre, mais partout dans les rues, à l'église, qu'elle y fut seule ou non. Si quelqu'un en sa présence venait à se rendre coupable

SAINTE FRANCOISE ROMAINE

d'une faute, même peu grave, l'esprit céleste se voltait le visage de ses mains. Elle avait coutume de dire qu'elle lisait en traits si frappants sur sa figure la dignité de la nature angélique et son propre néant, que jamais elle n'avait eu d'elle-même une telle connaissance.

La Sainte voyait cet esprit céleste si distinctement qu'elle était capable de dépeindre sa forme et les attitudes qu'il prenait. Il était environné de tant de lumière, qu'elle pouvait très bien, à sa lueur, réciter son office la nuit comme en plein jour. Il tenait constamment sa tête et ses yeux levés vers le ciel, et embrasant son cœur d'amour l'attirait irrésistiblement vers DIEU. Sa figure était celle d'un enfant de neuf ans. Il conservait ses mains croisées sur sa poitrine comme quelqu'un qui adore. Ses cheveux frisés, de la couleur de l'or, tombaient en boules soyeuses sur ses épaules. Il portait un vêtement blanc comme la neige, et par-dessus une tunique qui ressemblait à celle des sous-diacres. Elle était tantôt blanche, tantôt bleue de ciel, quelquefois couleur de pourpre. Elle couvrait jusqu'à la cheville du pied.

Cette admirable Sainte, favorisée de tant de dons célestes, rendit son esprit à Celui qui l'avait créé, le mercredi 9 mars 1440, avec une tranquillité sereine et sans aucun signe de douleur !



LE BIENHEUREUX SALVATOR D'ORTA

(18 mars.)

Ce bienheureux peut être appelé à juste titre, *le grand thaumaturge du seizième siècle*. Il serait impossible, en effet, de trouver dans les temps modernes un saint doué d'un pouvoir aussi étendu et aussi prodigieux sur la nature. Ses miracles furent aussi éclatants qu'innombrables : l'annaliste Daza les évalue à *plus d'un million* ! Impénétrable dans ses desseins, Dieu se servit de cet humble frère pour raffermir la foi dans les âmes et en un siècle où de prétendus réformateurs s'efforçaient de détruire le catholicisme. Ainsi était abaissé et confondu l'orgueil de la raison insurgée contre les droits de Dieu et de son Église.

Salvator, dit d'Orta, à cause du long séjour qu'il fit au couvent de cette ville, naquit à Sainte-Colombe, bourg de la Catalogne. Privé, jeune encore, de ses pieux parents, il fut d'abord employé à la garde des troupeaux, puis il se rendit à Barcelone pour y exercer l'humble métier de cordonnier. Mais comme ses aspirations avaient toujours été pour la vie religieuse, il entra, à vingt ans, chez les Franciscains de la même ville.

Dès les commencements de sa vie religieuse, le ser-

viteur de Dieu fut favorisé du don des miracles. Après sa profession, il fut envoyé au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, près de Tortosa, où le Saint commença à faire beaucoup de miracles. Les malades ne tardèrent pas à affluer et à envahir cette paisible solitude pour solliciter auprès du serviteur de Dieu, la guérison de leurs infirmités. La tranquillité du cloître en fut troublée, et comme Sainte-Marie-de Jésus était un couvent de Récollection, les religieux se virent obligés de s'adresser au Provincial afin que l'humble frère fut envoyé dans une autre communauté.

Sur le désir de ses Supérieurs, qui avaient en vue de laisser ignorer au public le lieu de sa retraite, le Bienheureux se rendit secrètement au couvent d'Orta, heureux de pouvoir s'ensevelir dans la solitude, là dans ce couvent situé au milieu des montagnes, pour y vivre seul avec Dieu seul. Mais le Seigneur avait d'autres vues sur son humble serviteur ; il permit, on ne sait comment, que le secret de la nouvelle résidence fût connu. Un beau jour, en effet, on voyait arriver au Couvent d'Orta une foule compacte de malades, sourds, aveugles, muets, fiévreux, hydropiques, épileptiques, phtisiques, boiteux, estropiés, paralytiques ; ils étaient au nombre d'environ deux mille, venus à la même heure de tous les points à la fois, comme s'ils eussent été convoqués par la divine Providence. à

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

un rendez-vous général. Cette multitude s'agenouillait et priait, réclamant à grands cris le saint Frère qui avait opéré, à Tortosa, de si merveilleuses guérisons.

Le serviteur de DIEU se présenta, enjoignit à tous ces malades, d'aller se confesser et de communier, puis il les bénit et tous furent aussitôt guéris, à l'exception d'un seul. Celui-ci était un pauvre paralytique que ses compagnons avaient replacé péniblement sur son cheval pour le ramener. Lorsque le Bienheureux parut à la porte du couvent, il adressa quelques avis aux pèlerins et leur recommanda particulièrement de se montrer reconnaissants envers la Mère de DIEU, dont le puissant crédit leur avait obtenu la guérison. Le pauvre paralytique lui demandant alors pourquoi il n'avait pas été guéri comme les autres, le Bienheureux lui répondit que cela tenait à son manque de foi, qui l'avait détourné d'aller à confesse comme les autres ; la grâce touchait au même instant le cœur de ce pauvre pécheur, et à peine avait-il pris la résolution de se confesser que soudain il était guéri ; sur l'ordre du serviteur de DIEU, il descend aussitôt de cheval, entre dans l'église et se confesse avec les sentiments de la plus vive douleur.

Après ce prodige si extraordinaire et si éclatant, les malades et les infirmes ne cessèrent plus un seul jour d'affluer au couvent d'Orta, tout le temps que notre

Bienheureux habita cette Communauté. On en compta plus de *deux mille par semaine* ; pendant la semaine Sainte le nombre des guérisons s'éleva une fois à *quatre mille*, et un jour de l'Annonciation, à six mille. En présence de ce concours incessant, les logements devinrent insuffisants dans la ville d'Orta, et les malades durent bivouaquer en pleine campagne, à l'ombre des arbres ou sous des tentes.

Un jour que l'église était, comme d'habitude, pleine d'infirmes, on chercha partout le Frère sans pouvoir le découvrir ; il se trouvait alors en oraison, au sommet d'une montagne voisine. Cependant les malades désolés de son absence, le réclamaient à grands cris et suppliaient la Sainte Vierge de le leur envoyer, quand tout-à-coup on vit un nuage lumineux se détacher de la montagne et descendre majestueusement devant la porte de l'église. A peine a-t-il effleuré la terre, qu'il se dissipe soudain ; le Bienheureux était là, et, à la stupéfaction générale, il versait à pleines mains les miracles sur toutes les infirmités qui attendaient sa médiation. Il arriva souvent que des personnes de pays éloignés, et empêchées de se rendre à Orta, furent à, la simple invocation du serviteur de DIEU, immédiatement secourues dans leur détresse.

Et tous ces miracles étonnants, le Bienheureux Sal-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

vator les opérait par le signe de la croix et l'intercession de la Sainte Vierge ; et ceux qui venaient le trouver et qui ne recevaient pas la grâce sollicitée devaient, en général, l'attribuer à un défaut de foi ou de pureté d'âme ; car le Bienheureux ne secourait pas ceux dont le cœur restait attaché au péché !

Le 18 mars 1567, le Bienheureux Salvator rendit sa belle âme à son Créateur, à l'âge de 47 ans.



SAINT CUTHBERT, EVEQUE

(20 mars.)

Cuthbert, dit le vénérable Bède (Docteur de l'Eglise), n'étant encore qu'un enfant, âgé de huit ans, et ne pensant qu'à prendre, avec ses compagnons, les divertissements ordinaires de cet âge, fut appelé de Dieu à la perfection chrétienne de la manière qui suit : Un jour qu'il se trouvait avec un enfant âgé seulement de *trois ans*, celui-ci, s'approchant de lui, l'exhorta fortement à quitter son jeu et son oisiveté, et à penser plutôt à se sanctifier par le bon usage de la grâce de Dieu et par la pratique de la vertu. Cuthbert, qui était trop appliqué au jeu, prit d'abord cela pour un discours d'enfant ; mais ce pauvre petit, se jetant à terre, pleura si amèrement, que chacun accourut pour le consoler, et particulièrement Cuthbert, à qui l'enfant dit ces paroles : " Pourquoi, très saint prêtre et prélat, faites-vous des choses qui ne sont pas séantes à votre dignité et à votre Ordre ? Il ne vous sied pas de jouer avec des enfants, vous que Dieu a choisi pour donner des leçons aux personnes les plus âgées." Cuthbert, étonné de cette remontrance, fut incontinent tout changé ; et, d'enfant qu'il avait été jusqu'à cette heure-là, devint en un moment un homme très parfait.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Il se retira à la campagne, où il s'occupait à la garde des troupeaux ; et, alors, profitant de la solitude et de la commodité des bois, il passait la meilleure partie du jour et de la nuit en prières. Une nuit que ses compagnons étaient endormis, et que lui seul veillait en oraison il se trouva environné d'une clarté céleste, où il aperçut l'Âme du bienheureux Aidan, évêque de Durham (Angleterre) qui s'en allait au ciel, au milieu d'une brillante troupe d'anges. A l'heure même, le saint berger éveilla ses compagnons et les exhorta à chanter avec lui les louanges de DIEU ; puis, le lendemain, il rendit ses troupeaux à son maître et s'en alla du même pas au monastère de Mailros, auprès de Lindisfarne, pour s'y faire religieux. Dès que le prieur, appelé Boisil, aperçut ce jeune homme, il dit de lui aux assistants ce qu'autrefois JÉSUS-CHRIST dit de Nathanaël : " Voilà un véritable Israélite, en qui il n'y a point de malice ; " et, lui faisant un très charitable accueil, s'informa du motif de son voyage. Ayant appris qu'il voulait être religieux il l'admit avec joie dans le monastère, où, peu de jours après, il reçut l'habit monastique des mains de saint Eate, qui était abbé de cette maison religieuse, et fut, depuis évêque de Lindisfarne. Alors Cutilbert se voyant consacré au service de JÉSUS-CHRIST, entra avec tant de ferveur dans le chemin de la perfection, qu'il ne s'étudiait pas seulement à imiter les autres, mais s'efforçait aussi de les surpasser par la

SAINT CUTHBERT, EVÊQUE

lecture, par le travail, par les veilles, par les prières et même par les abstinences. Il fut néanmoins contraint de modérer ses austérités, pour ne pas ruiner ses forces qu'il devait employer si utilement à la gloire de DIEU. Cuthbert devint un grand Saint et mourut évêque de Lindisfarne.

Voyez-vous, mes enfants, comme le bon DIEU est admirable dans ses Saints ! Il s'est servi, ici, d'un enfant de trois ans, pour appeler à lui, un jeune écolier comme vous, étourdi, très adonné au jeu, pour en faire un grand Saint. Si DIEU vous appelle, faites comme Cuthbert rendez-vous avec empressement à sa voix divine.



SAINT AMBROISE DE SIENNE, DOMINICAIN

(20 mars.)

Si les prodiges sont les indices ou les présages de quelque chose d'extraordinaire, sans doute que celui qui arriva le jour de la naissance du Saint dont nous écrivons la vie, fut un pronostic de ce qu'il devait être dans la suite des temps : car en ce même jour où naquirent aussi saint Thomas d'Aquin et le bienheureux Jacques de Mévania, on vit paraître, en plein midi, trois astres fort éclatants, qui renfermaient chacun un Religieux de saint Dominique, pour montrer que ces trois hommes étaient destinés du ciel à éclairer le monde par la lumière de leur doctrine.

Il naquit à Sienne, en Toscane, le 16 avril 1220, de l'illustre famille des Sansedoni. Sa mère, également noble et pieuse, de la famille de Stribellini, s'appelait Justine. Les deux familles étaient des premières de la ville par leurs richesses et par les victoires qu'elles avaient remportées sur les Sarrasins. Le père d'Ambroise avait mérité par sa bravoure le surnom de *Bonne-Attaque* et se voyait appeler aux conciles où l'on devait s'occuper de la défense des chrétiens contre les infidèles.

Ambroise naquit tout contrefait, les bras et les jambes

collés au corps, le visage sombre et disproportionné. Sa mère en eut une douleur extrême, et pria Dieu de lui faire la grâce de supporter cette affliction avec patience. Elle confia l'enfant à une nourrice de la ville, nommée Flore. Un jour, la nourrice le tenait dans ses bras devant sa maison, quand un pèlerin, venant à passer, s'arrêta et le considéra avec admiration. La nourrice couvrit le visage de l'enfant pour en cacher la laideur. Le pèlerin qui était un vieillard, lui dit : "Femme, ne cachez pas le visage de cet enfant, car il sera la lumière et la gloire de cette ville."

Un an après sa naissance, la nourrice le portait, d'ordinaire, à l'église voisine de Sainte-Madeleine, qui appartenait aux Frères Prêcheurs, pour y entendre la sainte Messe. Il y avait dans cette église une chapelle pleine de reliques, devant lesquelles elle allait prier pour la santé de l'enfant. Bientôt elle remarqua, ainsi que les religieux et les voisins, que quand elle se mettait dans un autre endroit de l'église, l'enfant pleurait toujours, et qu'il ne disait rien tant qu'elle demeurait dans la chapelle. Un jour que la nourrice sortait de l'église, l'enfant se mit à pleurer extraordinairement et à tourner le visage du côté de la chapelle avec de grands efforts. Les religieux et les assistants, étonnés, obligèrent la nourrice de retourner à la chapelle. Dès qu'elle y fut, l'enfant tira des langes

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ses mains et ses bras, jusque-là collés au côté, et, les élevant vers le ciel, invoqua trois fois, d'une voix très distincte, le nom de Jésus. A ce miracle, accoururent les personnes qui savaient combien l'enfant était contrefait. Les religieux font ôter les langes, et l'enfant commence à étendre les jambes, jusqu'alors collées à son corps; son visage auparavant si sombre, commence à devenir tout serein et à resplendir de beauté, à la grande admiration de tous les assistants. La nouvelle d'un si grand miracle causa une joie extrême non-seulement à la mère de l'enfant, mais à tous les habitants de Sienne : tous firent des prières et des aumônes pour en bénir Dieu. Le père était absent à cette époque.

Jusqu'à l'âge de sept ans, cet enfant de bénédiction ne s'occupa qu'à tailler de petites croix, dresser des oratoires, chanter des psaumes et des hymnes en l'honneur de Dieu, faire des processions dévotes avec d'autres petits enfants ; en un mot, qu'à imiter tout ce qu'il voyait faire dans les églises.

Dès que le petit enfant voyait un livre, il le voulait avoir pour le feuilleter, comme s'il y entendait quelque chose, à tel point que sa mère ne pouvait dire devant lui ses Heures de la Sainte Vierge ; car, si on ne lui donnait pas le livre, il se mettait à pleurer, même toute la nuit;

dès qu'il l'avait entre les mains, il était content. Le père fit faire deux petits volumes avec des images, l'un de personnages du siècle, l'autre de personnages de religion, pour voir si c'étaient les figures ou les lettres qui faisaient plaisir à l'enfant. Il lui présenta d'abord le volume avec les images du siècle ; l'enfant refusait de les voir. Il prit au contraire un grand plaisir à regarder le volume des images religieuses, mais plus encore les lettres que les images. Il apprit promptement à lire. Sa plus grande joie fut dès lors de lire et d'entendre les psaumes, que sa mère avait coutume de récita dans son Office de la Sainte Vierge. Dès l'âge de sept ans, il le récita lui-même chaque jour.

Il n'avait encore que sept ans, qu'il se prescrivit une forme de vie très parfaite : car, dès lors, il commença à dire tous les jours le petit Office de la Sainte Vierge, à jeûner les veilles de plusieurs Saints et à se lever à minuit pour étudier leur vie. Étant plus âgé, il fit paraître une inclination merveilleuse pour assister les pauvres pèlerins, et il obtint même permission de son père d'en loger cinq, tous les samedis, dans un appartement qu'il avait fait meubler exprès. Il allait les attendre à la porte de la ville, et les amenait à la maison, où après leur avoir fait beaucoup de caresses, il leur lavait et baisait les pieds, avec une humilité et une tendresse

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

admirables. Le lendemain, il les menait entendre la Messe, leur faisait visiter les lieux de dévotion de la ville, et enfin, quand ils étaient près de partir, il leur donnait une bonne aumône. Tous les vendredis, il allait aux prisons consoler ceux que leurs crimes ou leurs dettes y tenaient renfermés. Les dimanches, après Vêpres, il se rendait à l'hôpital, pour y servir les malades. Il continua ces pieux exercices jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; il entra alors dans l'Ordre des Dominicains, et il y mourut en odeur de sainteté, à l'âge de soixante-six ans.

Voilà, mes chers enfants, une nouvelle merveille de la Bonté divine. S'il y a dans la famille quelqu'un de vos petits frères ou de vos petites sœurs, infirme, ou souffrant, allez, vous aussi, à l'église, et faites une prière ardente à DIEU pour leur guérison. Voyez comme le bon DIEU a exaucé la prière de la nourrice du pauvre petit infirme, devenu ensuite un si grand Saint.



LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME

(20 mars.)

En l'année 1602, naquit, à Parme, de l'ancienne et illustre famille des Buralli, un enfant de bénédiction : on lui donna le nom de Jean au saint Baptême. Arrivé à l'âge de faire ses études, il y fit des progrès tels, qu'après avoir pris le grade de docteur, il fut chargé d'enseigner la philosophie dans sa ville natale. A l'âge de vingt-cinq ans, Jean renonçait aux espérances du siècle pour entrer dans l'Ordre de Saint-François, dont 13 ans plus tard, il fut nommé Ministre Général. Ce grand serviteur de Dieu visita son Ordre tout entier ; et il faisait tous ses longs voyages à pied, vêtu d'un habit pauvre et grossier, accompagné seulement d'un ou de deux Religieux. Plusieurs fois, notre Bienheureux reçut dans ses voyages des marques de la protection divine et l'assistance de la Très Sainte Vierge, à laquelle il avait une particulière dévotion.

Et vous, mes jeunes amis, ayez, vous aussi, toujours une grande dévotion envers MARIE, et non seulement vous n'aurez rien à craindre des embûches du démon, mais la Sainte Vierge le forcera, ce misérable, même à vous rendre service, au besoin, ainsi qu'elle le fit pour le bienheureux Jean dans la circonstance que je vais vous raconter.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

A l'époque donc où notre Bienheureux visitait les Provinces franciscaines d'en deçà des monts, il lui arriva un soir de s'égarer en une contrée inhabitée et de se trouver engagé, par une nuit très obscure, au milieu d'une forêt. Ses compagnons effrayés lui représentent le danger auquel ils sont exposés : il les rassure et leur dit qu'il faut mettre en DIEU toute sa confiance, et recourir à l'intercession de la très Sainte Vierge et du bienheureux Père saint François. Le pleux Général commence aussitôt l'antienne *Benedicta* et récite alternativement avec eux le premier Nocturne du Petit Office de la Sainte Vierge ; il invoque ensuite le Bienheureux Père saint François par la récitation du psaume *Voce mea* et de l'antienne *Salve Sancte Pater*, avec le verset et l'oraison. Au moment où ces prières se terminaient, le son argentin d'une cloche se fait entendre, et les religieux de se diriger, en bénissant le Seigneur, vers le lieu d'où semble venir le son. A travers des chemins fort difficiles, ils arrivent à une abbaye, frappent à la porte et sont reçus aussitôt par quelques moines, qui semblent les attendre, les accueillent avec le plus grand empressement et leur rendent toutes sortes de services.

A minuit notre Bienheureux entend sonner les Matines, descend au chœur avec les moines et laisse se reposer ses compagnons qui étaient épuisés de fatigue. Cepen-

LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME

dant celui qui paraissait être le président du chœur, au lieu de commencer l'office par le *Domine labia mea aperies*, et ne se conformant d'ailleurs à aucune des cérémonies habituelles, entonne brusquement, et avec un trouble visible, ce verset du psaume trente-cinquième : "*ibi ceciderunt qui operantur iniquitatem* : c'est là où ceux qui commettent l'iniquité sont tombés," et le chœur de moines de répondre : "*expulsi sunt nec poterunt stare* : Ils ont été poussés et ils n'ont pu se tenir debout ;" ils répètent trois fois ces mêmes paroles. Le Bienheureux se doute alors de la vérité : il ordonne aux soi-disant moines, en vertu de la Passion de Jésus-CHRIST et de son saint Nom de lui déclarer qui ils sont. Celui qui semblait être l'abbé répond qu'ils sont tous des esprits de ténèbres, envoyés de DIEU, malgré eux, à la prière de la Sainte Vierge et de saint François, pour servir, pendant cette nuit, Jean et ses compagnons. Après ces paroles, le serviteur de DIEU vit s'évanouir moines et couvent comme une vision fantastique, et se retrouva dans une grotte avec ses religieux qui reposaient sur la terre nue ; ils les réveilla, et le reste de la nuit se passa à célébrer les louanges de DIEU. Le matin dès l'aurore, ils reprenaient leur voyage, et arrivaient bientôt à un couvent de l'Ordre.



LA BAS JEANNE-MARIE DE LA CROIX

(30 mars.)

Sur la rive gauche de l'Adige, dans un des sites les plus charmants du Tyrol, se trouve la ville de Roveredo, où naquit Jeanne-Marie, le 8 septembre 1603. Elle reçut au baptême le nom de Bernardine, parce que saint Bernardin (de Sienne), alors en grand honneur dans toute l'Italie, était né à pareil jour.

Jeanne-Marie était d'une complexion fort délicate. Elle eut dès son berceau des maladies fort étranges et qu'aucun médecin ne comprenait. Les souffrances venaient tout d'un coup et disparaissaient de même. Une fois cependant, on crut qu'elle allait mourir. Elle fut plusieurs jours et plusieurs nuits dans le plus grand danger : on s'attendait à chaque instant à lui voir rendre le dernier soupir. Les parents affligés pleuraient auprès de son berceau : tout à coup, la petite malade ouvrit les yeux et fut subitement guérie. On attribua sa guérison à Dieu. Et, en effet, Dieu lui avait conservé la vie, parce qu'il la réservait pour de plus grandes choses. A trois ans, Bernardine parlait de Dieu et de la vie chrétienne d'une manière si édifiante que l'on eût cru entendre une personne déjà d'un âge mur ; son visage était naturellement comme celui d'un mort ;

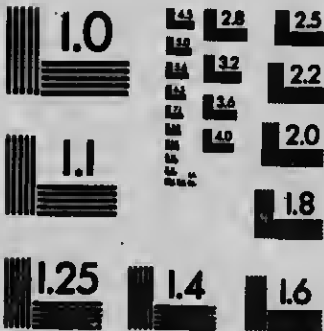
mais quand elle parlait des saints et des choses du ciel, ses traits s'animaient et prenaient un vif éclat, ses yeux bleus brillaient comme des étoiles. Ses cheveux étaient blonds et légèrement frisés. Elle avait l'esprit élevé comme son père, et montrait, comme sa mère, beaucoup d'ordre et de soins pour les choses de la vie ; et toutes ces qualités dans une petite fille de *trois ans*, n'était-ce pas une vraie merveille ? Bernardine avait, dès l'enfance, un profond sentiment de la présence de Dieu. A l'âge de trois ans, elle disait déjà avec réflexion : " Dieu est auprès de moi, il me voit, il m'entend." Cette pensée faisait sur elle tant d'impression qu'elle était partout comme à l'église, et qu'elle semblait toujours en prière. Quand on la voyait se promener ou travailler si sérieusement, et qu'on lui demandait : " Bernardine, pourquoi es-tu si pensive ? " Elle répondait : " Je sens en moi la présence de mon Père céleste." Si on prononçait devant elle le nom de " Dieu " ou de " Jésus " elle était comme électrisée. Quand on lui racontait la Passion de Jésus-Christ, elle se mettait à pleurer et promettait en sanglotant de ne plus offenser Dieu.

Dès l'âge de cinq ans, elle était regardée par tout le monde comme une sainte. On la conduisit un jour à l'église des Capucins. Elle vit sur l'autel l'image de sainte Claire, représentée en jeune religieuse, une croix



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 286-5089 - Fax

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

à la main, et les yeux levés vers le ciel. " Oh ! qu'elle est belle, s'écria Bernardine je ne puis me rassasier de la regarder ! " Dès ce moment, elle eut une inclination prononcée pour l'Ordre de saint François. Elle allait souvent à cette église et restait longtemps devant l'image de sainte Claire, demandant à Dieu de lui faire connaître sa sainte volonté.

Un jour, son père, qui était peintre, la mena devant un tableau qu'il venait d'achever et qui représentait un grand acte de dévouement humain. Après l'avoir regardé, Bernardine dit : " O mon père, si l'amour terrestre peut inspirer un pareil sacrifice, que ne doit-on pas faire quand on aime Dieu qui est si bon ! " A ces mots, le père laissa tomber ses pinceaux et sa palette, et serra sa petite fille dans ses bras, en s'écriant : " Oh ! oui, aimons Dieu de tout notre cœur ! "

Bernardine aimait à voir travailler son père, lorsqu'il faisait de la peinture, et elle puisait auprès de lui le sentiment du beau.

Elle avait du dégoût pour ce qui était laid et mal-propre, et elle était toujours proprement vêtue, quoique sans vaine recherche. Elle ne pouvait souffrir les images mal faites, et celles qu'elle plaçait dans son livre étaient de fort bon goût.

Son père était un excellent homme, honnête et bien pensant ; cependant, il négligeait habituellement d'assister aux Vêpres les dimanches et jours de fêtes, pour aller à la chasse ou à la pêche. Bernardine en était affligée et elle en soupirait intérieurement. Elle voyait avec peine que son père préférât un futile plaisir aux offices de l'Eglise, et elle craignait qu'il ne se laissât entraîner plus loin qu'il ne le voulait par ses camarades ; elle déplorait sa faiblesse de caractère, et ce partage du cœur entre DIEU et le monde. Elle ne cessait de demander à DIEU de faire de son père un parfait chrétien. Sa prière fut entendue. Bernardine tomba très dangereusement malade. Son père qui l'aimait extrêmement en fut fort en peine. Cependant on désespérait d'heure en heure de la sauver. Déjà deux Pères Capucins étaient venus réciter auprès d'elle les prières des mourants, et l'on s'attendait à chaque instant à la voir mourir. On remarquait sur son visage, profondément altéré par la souffrance, tous les signes précurseurs d'une mort prochaine. Une sueur froide couvrait son front et ses joues. Vers minuit, les bons religieux partirent. Le père, resté seul auprès de sa fille agonisante, se jeta aux pieds d'un crucifix en s'écriant : " Seigneur, si vous me rendez mon enfant, je dis adieu aux amusements du monde, et je me consacre avec ferveur à votre service. Cependant que votre volonté soit faite et non

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

la mienne." Au même instant, Bernardine fut mieux. Elle tomba dans un profond sommeil, et le lendemain, en s'éveillant, elle était fraîche et bien portante. Son père tint parole. Il cessa de fréquenter les chasseurs et les pêcheurs, et ne manqua plus d'assister aux offices de l'après-midi. La prière devint un plaisir et un bonheur pour lui ; il s'approchait souvent des sacrements. C'est ainsi qu'une simple enfant peut, par ses prières, faire le plus grand bien à ses parents.

Cependant les parents de Bernardine devinrent très gênés dans leurs affaires, et ils furent sur le point d'être obligés de vendre leur habitation. Leur situation devint si critique, qu'ils n'avaient plus de quoi rassasier leurs enfants. La petite Bernardine en fut fort affligée, non pas pour elle-même, mais pour ses parents et ses frères, qui souffraient beaucoup de leurs privations. Elle abandonnait à ses frères la plus grosse part de son repas, et ne prenait rien le matin, bien qu'elle n'eût que sept ans. Quel exemple admirable d'abnégation et de dévouement, et quelle leçon pour ces enfants qui boudent et font la moue, quand ils voient donner à leur petit frère ou à leur petite sœur quelque chose de meilleur qu'à eux-mêmes.

Une dame riche et pieuse ouvrit une école gratuite

de filles. La pauvre petite Bernardine y entra ; elle y apprit à connaître sa religion, à lire, à écrire, à travailler à des ouvrages de femme. L'étude de la religion était pour elle pleine d'attrait. Chaque mot de cette science sonnait à son oreille comme une douce musique, et laissait dans son âme une impression ineffaçable. Après l'école, Bernardine retournait auprès de ses parents, accompagnée par quelques élèves plus âgées. Un jour qu'il faisait très chaud, elles eurent l'idée d'aller boire au Leno, qui passait près de là. Bernardine, toute préoccupée des belles choses qu'elle venait d'entendre, et tout entière à ses pensées religieuses, les suivit machinalement, s'approcha du courant, perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. Ses compagnes, incapables de lui porter secours, se mirent à pousser des cris de détresse. Cependant, Bernardine, après s'être débattue quelque temps, était à bout de forces et d'haleine. Elle allait périr asphyxiée, lorsqu'un homme apparut, la retira sans peine et lui donna les soins nécessaires pour la rappeler à la vie. Quand elle fut hors de danger, l'étranger disparut aussi subitement qu'il s'était montré. Des dames qui s'étaient empressées d'accourir, reconduisirent la jeune fille chez elle. Ses parents cherchèrent inutilement quel pouvait être l'homme qui l'avait sauvée. Bernardine leur dit : " C'est saint Laurent qui m'a retirée de l'eau, tandis que mon âme était encore tout absorbée

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

dans les pensées religieuses avec lesquelles j'avais quitté l'école." Cet événement eut lieu la veille au soir de la fête de saint Laurent : nouvelle preuve de la sollicitude que les saints ont pour nous, et qu'ils aiment à nous marquer d'une manière toute spéciale le jour où l'Eglise célèbre leur fête.

Bernardine fut un trésor de bénédiction pour son temps et surtout pour le Tyrol, où elle travailla activement à faire fleurir la foi catholique. Elle fonda un couvent où elle entra sous le nom de Jeanne-Marie. Jusqu'à sa mort, arrivée le 26 mars 1663, elle eut beaucoup à souffrir de tous côtés, et elle fut presque toujours malade : c'est pour cela qu'on l'a surnommée de la Croix !



SAINTE PHILOTÉE, VIERGE

(23 mars.)

O puissance de la vertu ! mes chers enfants, écoutez ce qui va suivre : Voici une pauvre fille dont on ne connaît même pas le nom, et qui cependant, par son amour du ciel, a laissé une mémoire dont le doux parfum a traversé les siècles !

Cette pieuse Vierge, qu'on a surnommée Philotée, à cause de son ardent amour pour Dieu, vint au monde dans un village près de Nuremberg, en Allemagne. Elle était pauvre et elle était belle. Que de dangers à courir dans de pareilles conditions ! Cependant la bonne éducation qu'elle reçut de ses parents lui ouvrit les sentiers de la vertu dont, Dieu aidant, elle ne s'écarta jamais. A l'âge de quatorze ans, elle offrit au Seigneur, comme un bouquet de suave odeur, le lis de sa virginité. Ce ne fut pas impunément qu'elle déclara la guerre aux passions et au démon tentateur. Satan envoya ses légions pour l'épouvanter par de grands bruits, comme autrefois saint Antoine ; mais le nom de Jésus est puissant ; Satan ne ruina ni la maison qu'habitait la sainte fille, ni l'édifice mille fois plus précieux de ses vertus.

LES PANTHERES ANGÉLIQUE

Un jour, c'était un jour d'automne, elle se prit à désirer de savoir si le Sauveur Jésus l'aimait. Or, pendant qu'elle travaillait à son petit jardin dont les légumes la nourrissaient, elle vit tout-à-coup s'élever, sur un coin de terre nue, de belles violettes qui embaumèrent l'air et réjouirent non moins son cœur que ses yeux. Cette aimable réponse du céleste Époux ne laissa pas que de la troubler quelque peu : cependant elle cueillit les douces fleurettes et les serra soigneusement afin qu'elles lui servissent à lui rappeler sans cesse les jardins du ciel, le Paradis, dont le nom veut dire : jardin de délices.

Or, plus tard, la douce enfant se prit à douter : elle craignit que les violettes ne fussent venues naturellement. Elle demanda donc au divin Fiancé un autre témoignage de son amour. Jésus ne méprisa pas la prière de sa naïve amante ; au lieu même où avaient poussé les fleurs miraculeuses, il fit déposer par ses Anges un anneau étincelant de brillants sur la chaton duquel étaient gravées deux mains entrelacées. O bienheureuse Philotée, qui dira votre joie, lorsque votre regard rencontra ce présent du ciel ? Elle se mit à genoux pour recueillir l'anneau, le baisa, le mit à son doigt et ne le quitta plus jamais jusqu'à son trépas.

SAINTE PHILOTÉE, VIERGE

Philotée se confessait souvent, et communiait toutes les fois qu'on le lui permettait. Celui qui entra dans son âme sous les espèces sacramentelles voulut donner une dernière marque de sa tendresse à cette simple enfant des champs, plus heureuse dans son humble retraite que les reines de la terre en leurs palais : le divin Sauveur se montra à ses yeux ravis, sous la forme d'un enfant qu'elle put serrer dans ses bras et couvrir de chastes baisers. Peu de temps après, Philotée laissa sa dépouille mortelle à la terre qui la gardera jusqu'au dernier jour, tandis que son âme allait jouir au Ciel, face à face, de la présence de Jésus, son Bien-Aimé, pour tous les siècles des siècles ! Ce fut l'an 1430.



SAINT VINCENT FERRIER, DOMINICAIN

(5 avril.)

Vincent naquit dans le mois de janvier de l'année 1350, à Valence, en Espagne. Cette ville est située dans la province du même nom, sur le Guadalquivir, à une demi-lieue de la mer Méditerranée, dans un des plus beaux sites du pays. Du haut de la tour de sa belle cathédrale, on a une vue magnifique des environs. De quelque côté que l'œil se porte, ce sont des prairies, des champs superbes, des villas pittoresques, entourées d'amandiers, de citronniers, d'orangers, de figuiers, de dattiers. Sous ce ciel riant, le climat est extrêmement doux ; les frimas et les brumes y sont si rares qu'ils se présentent à peine une fois pendant la vie d'un homme. Chaque mois apporte une nouvelle moisson.

Les parents de notre Saint, Guillaume Ferrier et Constance Miguel, bien que distingués par la naissance, étaient très accessibles aux pauvres et aux humbles, et leur faisaient du bien selon leurs moyens. Ils donnaient volontiers l'hospitalité aux prêtres en voyage : tout ce qui leur restait de leurs revenus à la fin de l'année, ils le distribuaient entre les nécessiteux. Saint Vincent Ferrier raconte lui-même, dans un sermon, de quelle manière son vertueux père a attendu sa naissance :

"Un bourgeois de Valence, Guillaume Ferrier, alla à l'Eglise au moment où son enfant devait naître, et là, il implora, à genoux, l'assistance de DIEU. Il y resta en prières, jusqu'à ce qu'on vint lui annoncer qu'il lui était né un fils. A cette joyeuse nouvelle, il retourna chez lui, prit l'enfant dans ses bras, loua le Seigneur, à l'exemple de Saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, donna sa bénédiction au nouveau-né et pria DIEU, du fond du cœur, de le combler de sa grâce." Telle devrait être la conduite de tous les pères, et alors leurs enfants leur donneraient bien plus de satisfaction.

Comme les nombreux parents qui assistaient au baptême n'étaient point d'accord sur le nom qu'on devait lui donner, le prêtre trancha la difficulté en disant : "Son nom est Vincent. Il convient de l'appeler comme le saint martyr et grand prédicateur Vincent, car il sera lui-même un prédicateur illustre." Ces paroles prophétiques firent une vive impression sur tous les assistants.

Cet enfant de bénédiction vint au monde avec la douceur d'humeur et de caractère de ses parents. C'était un enfant silencieux et tranquille : qu'il fût emmaillotté ou que ses petits membres fussent en liberté, il restait toujours également calme et souriant dans son berceau.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Il pleurait très rarement, et quand il ne dormait pas, il était presque aussi paisible. Il n'avait point peur des visages étrangers, et souriait gracieusement à tout le monde. Sa mère n'eut donc point beaucoup de peine à élever un enfant si doux et si facile. C'était un véritable plaisir de le voir. Il était si charmant, si aimable, qu'on parlait de lui partout et jusqu'à la Cour du roi.

A l'âge de six ans, il alla à l'école : il y montra beaucoup d'amitié et d'affection à tous ses jeunes camarades. Il écoutait si attentivement les leçons du maître, qu'il pouvait les répéter ensuite presque mot pour mot. Le temps qui lui restait, en dehors des heures d'études, il le passait dans l'église des Frères Prêcheurs, qui était tout près de la maison de son père. Là, il priait devant l'image de la Vierge, ou méditait sur la Passion de Notre Seigneur, quand il n'y avait ni sermon, ni office. Il aimait surtout à se trouver à l'église quand on y prêchait, et chaque fois il avait le désir de devenir un jour un prédicateur. Tout jeune encore, il prenait plaisir à répéter à ses camarades le sermon qu'il avait entendu. Il montait sur une chaise, ou s'installait en plein air sur une éminence, faisait, comme le prêtre, le signe de la croix et débitait son sermon. Il ne le faisait point par manière de passe-temps, encore moins par plaisanterie, mais très sérieusement, et comme s'il avait voulu ainsi

se préparer à sa vocation future. Aussi demandait-il souvent, à la fin de son sermon, aux enfants qui l'avaient écouté, s'ils croyaient qu'il deviendrait un bon prédicateur. A l'âge de huit ans, il servait la messe avec une grande piété, et passait de longues heures dans le silence de sa chambre à méditer la Passion de JÉSUS-CHRIST ou les vertus de la Mère de DIEU. Il commença dès cet âge à réciter le petit office de la Sainte Vierge et à jeûner au pain et à l'eau, le mercredi, en l'honneur de MARIE, et le vendredi, en l'honneur de la Passion de Notre Seigneur. Ses parents ayant remarqué qu'il allait volontiers avec les pauvres, le chargèrent de distribuer les aumônes qu'ils voulaient faire, pour entretenir en lui l'amour pour les malheureux. Dans ses méditations, il avait si bien appris les vérités célestes, qu'il en parlait déjà d'une manière très édifiante. Un jour, qu'il était entouré de ses jeunes camarades, il prit en main une fleur et leur dit : " Mes amis, considérez cette fleur ; mais considérez surtout celui qui l'a faite. Un homme, fût-il le plus grand savant du monde, ou le plus grand monarque de la terre, peut-il rien faire de semblable ? Quel est celui qui a donné à cette fleur ce doux parfum et ces vertus cachées ? C'est de Lui qu'il est permis de dire qu'il est puissant. Qu'elle est grande la Sagesse du Seigneur qui fait de si belles choses ; qu'elle est grande la bonté du Seigneur qui nous fait de si beaux

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

présents. Si cette simple fleur, qui n'est pas faite pour durer toujours, et qui passe même en un instant, est déjà si belle, que doit être cette beauté qui ne finit pas, mais qui dure éternellement ? O mes amis, attachons-nous à DIEU, et aimons-le de toute notre âme ! ”

Ce langage paraît surprenant sur les lèvres d'un si jeune enfant. C'est que DIEU est toujours admirable dans ses Saints.

Il avait fait des progrès si remarquables dans ses études qu'on le jugea capable, à douze ans, d'entrer en philosophie, et à quatorze ans, d'entrer en théologie. Dans ces sciences, non seulement il surpassait tous ses condisciples, mais il égalait même ses professeurs et s'acquit la réputation d'un grand philosophe et d'un excellent théologien.

Lorsqu'il eut dix-sept ans, son père, lui fit trois propositions ; la *première*, d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, d'après une vision qu'il en avait eue avant qu'il vînt au monde : la *seconde*, de se marier, ce qu'il pourrait faire fort avantageusement : la *troisième*, d'aller à Rome ou à Paris, pour y faire valoir les talents extraordinaires que DIEU lui avait donnés. Vincent ne délibéra pas beaucoup sur ces trois choses : il dit, d'un ton ferme à son père, qu'il choisissait la première, à laquelle DIEU l'avait destiné de toute éternité. Ce choix causa

SAINT VINCENT FERRIER, DOMINICAIN

une joie extrême tant à son père qu'à sa mère : ils ne cessèrent tout le jour de lui en témoigner leur satisfaction, bien différents de ces parents cruels qui détournent leurs enfants de la profession religieuse, et aiment mieux les voir dans les engagements dangereux du monde, que dans cette condition sainte, où l'on fait état de combattre les tentations de la vie et de les surmonter.

Le jeune Vincent fut reçu au couvent des Dominicains, avec une grande joie, il devint une des gloires les plus brillantes de leur Ordre. Les annales de sa vie rapportent qu'il a converti, lui seul, *dix* mille Maures, Turcs ou Sarrasins : *vingt-cinq* mille hérétiques, et des milliers sans nombre de paysans qui n'étaient pas moins grossiers et ignorants dans les choses de la foi que les païens mêmes. Enfin, il a retiré du vice, dans le cours de ses grandes missions, plus de *cent mille* pécheurs. Notre Saint mourut en France, le 5 avril 1419, à l'âge de soixante-dix ans. Le pape Calixte III le mit, en 1455, au nombre des Saints.

Le jeune Vincent fut fidèle à sa vocation, et voyez, mes chers enfants, les grandes choses qu'il a faites pour la gloire de DIEU et le salut des âmes. Bien souvent, de jeunes enfants sont appelés comme lui ; mais ils manquent leur vocation, parce qu'ils n'ont pas le courage d'obéir à la voix de DIEU qui les appelle !



LE BIENHEUREUX HERMAN, PRÉMONTRÉ

(7 avril.)

La vie du Bienheureux dont nous allons vous donner un long extrait est une des plus merveilleuses que nous lisions dans la vie des Saints. Puissiez-vous, mes chers enfants, comprendre combien le très doux Jésus aime et favorise de ses divines caresses les jeunes enfants pieux, doux, pleins d'une candide simplicité, et dont le cœur est pur et les mains innocentes.

Ce fut la célèbre ville de Cologne qui vit naître cet enfant de bénédiction et qui lui servit de berceau. Ses parents avaient été riches, mais ils avaient perdu leurs biens par quelques revers de fortune, et vivaient dans une extrême pauvreté. Dès qu'il fut né, ils le portèrent aux saints fonts du baptême et lui firent donner le nom d'Herman, lequel, en allemand, signifie un homme d'armes et un homme d'honneur ; comme pour marquer qu'il ferait une guerre continuelle au démon et que les victoires qu'il remporterait sur cet ennemi des hommes lui acquerraient un honneur immortel. Il passa son premier âge si innocemment, avec tant de sagesse et de maturité, qu'il n'avait rien de l'enfance que le nom. Ses yeux de colombe et ses chastes regards marquaient la candeur de son âme ; et la sérénité de son visage

faisait voir le calme de son esprit et la paix dont il jouissait au fond de son cœur. Ceux mêmes qui jetaient la vue sur lui ressentait en eux je ne sais quelle abondance de joie spirituelle qu'il leur communiquait par sa présence. Il était si retenu en ses paroles, que sa langue ne servait jamais ni au mensonge, ne à la médisance, ni à la vanité, ni à la flatterie et à la folle complaisance. Ce n'est pas pourtant qu'il ne fût très affable, et qu'il ne réjouît quelquefois ses compagnons par quelques traits plaisants et agréables ; mais il ne le faisait que pour ne pas paraître au-dessus du commun et pour leur cacher le recueillement et l'élévation d'esprit que DIEU lui avait données dès son enfance.

A peine eut-il atteint l'âge de sept ans qu'on l'appliqua à l'étude, et il y fit en peu de temps des progrès très notables, DIEU l'assistant extraordinairement pour comprendre et retenir ce que ses maîtres lui apprenaient. Mais son affection pour les exercices de la piété chrétienne surpassait beaucoup l'inclination qu'il avait pour les sciences. Les églises et les lieux de dévotion étaient les écoles qu'il fréquentait le plus volontiers : il y allait toujours avec plaisir, et il n'en sortait jamais qu'avec regret. On remarque que, dès ce temps-là, pendant que ses compagnons s'occupaient au jeu, suivant la portée de leur âge, il se dérobaient à leur compagnie pour aller

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

faire ses prières dans une église dédiée à la Mère de DIEU, où il y avait une image fort dévote de cette Sainte Vierge, portant son divin Fils entre ses bras. Là, cet enfant privilégié s'entretenait amoureusement, tantôt avec la Mère, tantôt avec le Fils, l'une et l'autre lui étant représentées par la statue. Le jeune Herman leur parlait avec une candeur enfantine de ses chagrins, de ses peines de cœur, de sa pauvreté. Il leur disait : " Mon cher petit Jésus, ce matin je n'ai eu pour déjeuner qu'un tout petit morceau de pain, de sorte que j'ai encore faim. Cependant je ne m'en plains pas, car vous êtes le Fils de DIEU et pourtant vous avez aussi souvent eu faim ; et si vous voulez, vous pouvez faire en sorte que quelques miettes de pain me rassasient autant que si c'était beaucoup plus." Il disait ensuite à l'Enfant-Jésus ce qu'il avait appris depuis la veille, et ce qu'il ferait dans le courant de la journée ; il disait en terminant : " J'aimerais bien rester encore avec vous et avec votre sainte Mère ; mais il faut maintenant que j'aille à l'école. Donnez-moi votre bénédiction, et en attendant que je revienne, pensez à moi ! "

Ce n'est pas aujourd'hui que l'on dit, et qu'il se reconnaît par les effets, que DIEU se plaît à converser avec les simples, et que c'est aux petits et aux humbles qu'il se communique plus favorablement. L'écriture nous

l'affirme en plusieurs endroits ; et une infinité de miracles et d'œuvres surnaturelles nous le font voir évidemment. En voici d'illustres témoignages en la personne du jeune Herman, et il faut avouer que les tendresses d'amour que JÉSUS et MARIE lui ont témoignées, ont été si grandes et si extraordinaires, qu'on n'oserait pas les écrire, si elles n'avaient passé par l'examen et reçu l'approbation de plusieurs savants théologiens qui ont bien reconnu qu'il ne fallait pas juger de la conduite de DIEU par les faibles raisonnements de notre esprit humain. Un jour entre autres, que ce saint écolier était venu à son ordinaire visiter les images de la Sainte Vierge et de l'Enfant JÉSUS, il leur présenta une pomme qu'on lui avait donnée, suppliant avec humilité la Mère du Sauveur d'avoir ce petit don pour agréable et de le recevoir comme un gage de l'affection qu'il lui portait, et du désir qu'il avait de servir éternellement son divin Fils. Chose étonnante ! aussitôt la Reine des Anges, pour ne point contrister cet aimable enfant, et pour rendre recommandable à toute la postérité l'innocente simplicité avec laquelle il agissait envers elle, rendit son image flexible, et étendant sa main de pierre ou de bois, comme si c'eût été une main vivante, elle reçut le présent de son petit serviteur. O bienheureuse enfance d'Herman ! s'écrie l'abbé qui écrit sa vie, laquelle a mérité d'être si tôt consolée par des signes et des révélations célestes."

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

On dit aussi que la Sainte Vierge lui apprit à la prier, et composa pour son petit serviteur cette prière qui depuis s'est très répandue dans l'Eglise catholique : le *Sub tuum præsidium*.

Une autre fois étant entré dans la même église, il vit au haut de la tribune, qui était entre le chœur et la nef, la Sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste, avec l'adorable Enfant Jésus, qui s'entretenaient ensemble d'une manière toute céleste. Son amour le porta incontinent à se vouloir joindre à leur compagnie ; et en effet, la Vierge l'appela par son nom, et lui dit : " Herman, montez vers nous." Mais comme il n'y avait point d'échelle et que le chœur par où l'on y montait était fermé, il se vit dans l'impossibilité d'obéir. Il fit néanmoins ses efforts pour cela, et cette divine Mère qui ne manque jamais d'assister les siens dans leurs besoins, lui tendit la main, l'éleva jusqu'en haut et le mit auprès de son divin Fils ; de sorte qu'il eut le bonheur de passer plusieurs heures avec lui dans une privauté merveilleuse qui remplit son âme d'une grande abondance de grâce et de douceur. Lorsqu'étant prêtre, il s'ouvrait plus tard familièrement à ses amis, sur cette vision, il leur faisait remarquer une circonstance qui ne doit pas être oubliée ; c'est que, comme il s'efforçait de monter, il fut blessé, à l'endroit du cœur, d'un clou qui était à la balustrade,

LE BIENHEUREUX HERMAN, PRÉMONTRÉ

d'où il lui resta une marque, peu apparente, mais qui était extrêmement sensible et douloureuse. "C'était là, disait-il, un présage et un avertissement des croix et des peines que je devais endurer le reste de ma vie." La même aimable et auguste Reine des cieux, qui avait élevé son petit privilégié dans cette tribune, l'en descendit le soir afin qu'il retournât chez ses parents, et avec promesse de lui faire souvent part d'une semblable consolation.

En effet, un autre jour que notre petit Herman était venu dans cette église les pieds nus, dans la plus grande rigueur de l'hiver, elle lui apparut encore, avec un visage plein de douceur, et lui demanda pourquoi il allait nu-pieds par un temps si insupportable : "Hélas ! répondit-il, ma bonne Mère, c'est la pauvreté de mes parents qui m'y oblige." Alors la Sainte Vierge lui montra une pierre, qui était à quelques pas de là, et lui ordonna d'aller regarder dessous, l'assurant qu'il y trouverait quatre pièces d'argent pour subvenir à cette grande nécessité. Il obéit, et trouva effectivement ce petit trésor que la divine Providence y avait mis exprès pour lui. Il revint aussitôt vers sa divine Bienfaitrice, et la remercia de sa bienveillance et de sa libéralité. Elle lui fit là dessus de nouvelles caresses, et lui dit que, toutes les fois qu'il retournerait au même endroit dans

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ses besoins, il y trouverait toujours le même secours. Cela arriva plusieurs fois ; et, ce qui est surprenant, c'est que ses compagnons, à qui il découvrit innocemment son secret, y allant comme lui, et le faisant même avec plus d'empressement que lui, n'y trouvèrent jamais rien. Celui qui a écrit le premier cette merveilleuse histoire assure l'avoir apprise de sa propre bouche, un peu avant qu'il mourût.

Quelque temps après, Notre Seigneur lui apparut attaché à la croix. Ce fut dans un grand incendie qui arriva à Cologne, et qui consuma beaucoup de maisons de son voisinage. Comme les habitants couraient au secours, et se mettaient en peine pour arrêter la violence du feu, Herman y courut aussi, et vit, avec tous les assistants, un spectacle bien digne d'admiration : c'est que, parmi ce grand embrasement et au milieu des flammes dévorantes, une église qui en était environnée de tous côtés, demeurait néanmoins en son entier sans en être nullement endommagée. Cette merveille tenant tout le peuple en suspens, Herman, qui jetait les yeux de tous côtés sur ce temple, que le feu épargnait si miraculeusement, aperçut, au-dessus, son aimable Sauveur dans l'état et la figure qu'il avait sur la croix. Il reconnut par là que c'était par respect pour le mystère de sa Passion et de son crucifiement que les flammes

LE BIENHEUREUX HERMAN, PRÉMONTRÉ

n'osaient toucher à cette sainte maison. Il fut confirmé dans cette opinion, lorsqu'il vit ce crucifix se multiplier en quelque manière pour être en tous les endroits où le feu portait ses tourbillons. Son esprit fut alors rempli d'une lumière surnaturelle, qui lui fit connaître la vertu de la Passion de JÉSUS-CHRIST : il vit que le meilleur moyen de résister à ses passions était d'avoir assidûment l'image de JÉSUS-CHRIST imprimée dans sa mémoire.

Les premières années d'Herman s'étant ainsi passées dans une conversation continuelle avec le ciel, il eut une forte inspiration de quitter entièrement le monde et d'embrasser la vie religieuse. Il se présenta pour cela au couvent de Steinfeld, de l'Ordre des Prémontrés, au diocèse de Cologne. Bien qu'il n'eût que douze ans, ce qui était un âge trop faible pour porter le joug de la religion, on le reçut avec beaucoup de joie, dans l'espérance que Dieu suppléerait extraordinairement aux forces que la nature ne lui donnait pas encore.

Cet enfant, si admirablement prévenu des grâces divines, devenu religieux et prêtre, continua à mener une vie toute céleste. Il s'endormit doucement dans le Seigneur en l'année 1230.



LE BIENHEUREUX JULIEN

(8 avril.)

Le Bienheureux Julien, religieux de saint François, avait reçu de Dieu le don des miracles. Nous en raconterons ici quelques-uns.

Un jour, le bon Frère se trouvait à Torréron, en Espagne, chez un de ses bienfaiteurs, qui voulut lui faire préparer, pour son repas, quelques petits oiseaux qu'il venait de prendre. Le serviteur de Dieu le prie de ne point leur donner la mort, et de leur rendre, au contraire, la liberté ; son ami, le lui promet ; mais voilà que, revenant sur sa parole, il les tue et les met à la broche. Informé de cela, le bon Frère descend à la cuisine, prend la broche d'une main, de l'autre il en retire les petits oiseaux : or, à mesure qu'il les prend dans sa main, il se couvrent de plumes, reviennent à la vie et s'envolent, à la grande surprise de ceux qui avaient compté les manger.

Une autre fois, pendant qu'il faisait la quête en un pays appelé Retortillia, il rencontre un berger qui portait un petit agneau de deux jours qu'un coup de pierre venait de tuer ; celui-ci raconte au serviteur de Dieu l'accident qui venait d'arriver ; et Julien s'adressant

à l'agneau : " Petit agneau, dit-il, que DIEU te vienne en aide." L'agneau revint aussitôt à la vie, et courut retrouver sa mère.

Dans une autre circonstance, il se trouvait à Argenda chez Jean Garzia, l'un de ses bienfaiteurs, quand la femme de celui-ci se disposait à mettre le pain au four, déjà allumé. Le serviteur de DIEU trouva l'occasion bonne pour nettoyer sa tunique ; il la remet à la dame en la priant de la mettre dans le four et de l'y laisser quelques moments. Fort surprise d'une telle demande, celle-ci lui répondit que la tunique serait bientôt réduite en cendres, si elle faisait cela. " Non, reprit le Bienheureux ne craignez rien ; mettez-la dans le four, et vous verrez qu'elle sera vite nettoyée sans le moindre dommage." Et la bonne dame, quoique à contre-cœur, de prendre la tunique et de la jeter dans le four, observant ce qui va arriver. A sa grande surprise, elle voit la tunique rester au milieu des flammes sans prendre feu ; elle l'en retire ensuite parfaitement nettoyée.

Notre Bienheureux exerça un empire en quelque sorte absolu sur les animaux. Dans ses quêtes, où il recevait de temps à autre des poulets pour les malades, il lui arriva parfois de les laisser aller en liberté pendant qu'il faisait oraison, sauf à les voir revenir, dès qu'il

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

les appelait, et rentrer d'eux-mêmes dans leurs cages. Un jour qu'il se trouvait près d'un ruisseau, il dit à son compagnon : " Mon frère, il serait bon de faire boire un peu ces petites bêtes. — Et comment voulez-vous faire ? lui dit celui-ci. — Comment ? répliqua frère Julien, laissez-moi faire." Cela dit, il ouvre la cage. Son compagnon se met à crier : " Et puis, comment ferez-vous pour les rattrapper ? — Ne craignez pas, dit le Bienheureux, elles reviendront." Un moment après, le Bienheureux commande aux poulets de rentrer dans leur cage, et les petites bêtes obéirent aussitôt à sa voix. Une autre fois, voulant faire un peu d'oraison, il leur ouvrit la cage, et les envoya dans la campagne ; l'oraison terminée, il leur cria : " Mes petits Frères, partons, il se fait tard." Et les poulets d'accourir sur le champ et de rentrer, l'un après l'autre, dans leur cage.



JEANNE RODRIGUEZ

(9 avril.)

Dans la belle et riche province de la vieille Castille, en Espagne, se trouve Burgos, ville importante, sans être très peuplée. Elle est entourée de collines et construite en forme de demi-lune. Siège d'un archevêché, elle possède une des cathédrales gothiques les plus remarquables.

C'est dans cette ville qu'est née Jeanne Rodriguez. Son père s'appelait Jean Rodriguez et sa mère Jeanne de la Fuente. On pouvait dire d'eux ce que le saint Évangile dit de Zacharie et d'Élisabeth : " Ils étaient tous deux justes devant Dieu, observant ses commandements et faisant toutes ses volontés sans se plaindre."

La petite Jeanne était une enfant sérieuse, mais très aimable. Ses yeux bleus étaient d'une douceur angélique. Elle avait environ deux ans, quand sainte Thérèse vint dans la maison de ses parents. La Sainte prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa, et éclairée par l'esprit de Dieu, lui prophétisa un grand avenir : " Veilles sur cette petite, dit-elle aux parents ravis de joie, et estimez-vous heureux que Dieu vous ait donné cette enfant, par laquelle il fera des choses merveilleuses."

Cette prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir : Jeanne n'avait encore que quatre ans, quand déjà elle recherchait la solitude, laissait de côté les jouets enfantins, et ne voulait plus entendre parler que de DIEU. Elle aimait surtout à se retirer dans la chapelle de la maison de ses parents, où se trouvait une jolie petite statue, représentant l'Enfant Jésus assis sur un trône. Jeanne aimait beaucoup son petit Jésus. Elle lui parlait comme s'il avait été vivant, et le priait de tout son cœur.

Un jour, elle visita le couvent des Religieuses de sainte Claire. Elle s'y trouva fort bien, et songea aussitôt à se faire un monastère dans la chapelle de ses parents. De retour à la maison paternelle, elle se rendit à la chapelle, et, avec beaucoup de peines et d'efforts, elle réussit à s'arranger une sorte de petite cachette, avec un banc pour siège. Cela fait, elle se disait : " Voici ma cellule, où je dois demeurer ; car les Sœurs cloîtrées ne sortent pas." Ensuite elle prit des coussins, des chaises, des flambeaux, et les plaça autour d'elle. Elle désigna, parmi ces objets, celui qui représentait l'Abbesse. Les autres étaient des Sœurs. Elle restait là, modeste et recueillie, comme si elle eût été dans un cloître, avec des Sœurs et une Abbesse !

Une enfant si pieuse ne pouvait manquer d'avoir des

apparitions célestes. Ce fut d'abord saint François qui vint la visiter. Elle était assise sur son banc, lorsqu'elle vit venir à elle un Père Franciscain, de taille moyenne, le visage tout rayonnant. Il regarda Jeanne d'un air si doux et si affectueux qu'au lieu d'être effrayée de cette apparition subite, elle se mit à causer avec lui.

— Mon Père, lui dit-elle, qui vous a indiqué cette chambre ? Est-ce que mon père vous a dit que j'étais ici ?

— Oui, mon enfant, répondit saint François, ton Père céleste m'a dit de venir te voir ; mais, dis-moi, que fais-tu ?

— Je suis dans un cloître, reprit la petite enfant, et je veux réciter les Vêpres, comme font les Sœurs ; mais je ne sais pas lire.

— Je serai ton maître, dit saint François.

Jeanne sauta de joie et demanda au Père quel était son nom. Il lui dit qu'il s'appelait François. Depuis lors, il vint pendant longtemps, tous les jours à la même heure, pour l'instruire. Peu à peu, elle reçut la visite d'autres saints et celle de MARIE, la Reine des Anges. Enfin Jésus lui-même vint causer amicalement avec ce petit ange de la terre !

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

— Que fais-tu ici, ma petite fille ? lui demanda Jésus.

Jeanne ne sachant pas que c'était lui, répondit :

— Je dis mon chapelet devant mon petit Jésus.

— Cela est bien : mais dis-moi si tu m'aimes.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'aimer, mais si je devais aimer quelque chose, je voudrais aimer le beau petit Jésus qui est sur l'autel.

— C'est moi qui suis Jésus, lui dit le Divin Enfant, cette image est la mienne. Si tu aimes tant cette image, c'est une preuve aussi que tu m'aimes.

Alors Jésus disparut, laissant la petite Jeanne si remplie d'amour et de joie, qu'elle ne se comprenait plus elle-même.

Un jour que Jeanne, alors arrivée à l'âge de sept ans, priait de tout son cœur devant l'image de son petit Jésus, la chapelle s'illumina tout à coup et la Sainte Vierge, avec son Divin Enfant dans ses bras, lui apparut resplendissante d'éclat et de majesté. Jeanne s'inclina profondément, et contempla, avec admiration, la beauté de MARIE et la majesté de l'Enfant Jésus.

— Ma fille, lui dit MARIE, que penses-tu de ce petit Enfant que tu vois dans mes bras? Cet Enfant Divin n'est-il pas digne d'être aimé? Ne voudras-tu pas l'avoir pour ami de ton âme?

— C'est mon seul désir, répondit-elle.

A peine avait-elle dit ces mots, que le petit Enfant Jésus étendit ses bras, et lui donna la main en signe d'amitié éternelle. MARIE serra la petite fille dans ses bras. L'Enfant Jésus l'embrassa à son tour et lui donna sa bénédiction. Ensuite ils disparurent, laissant Jeanne avec une telle joie au cœur qu'il est impossible de donner une idée de son bonheur. Jésus lui apparut souvent sous les traits d'un enfant.

Un jour, Jeanne alla avec ses parents dans le jardin du médecin Antonio de Aguilar, où elle se mit à cueillir des fleurs. Tout d'un coup elle vit un bel enfant auprès d'elle.

— Jeanne, dit-il, donne-moi quelques fleurs.

— Quelles fleurs veux-tu? répondit-elle. Pourquoi ne les cueilles-tu pas toi-même?

L'Enfant la regarda avec un doux sourire et lui de-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

manda encore des fleurs. Jeanne ne savait pas avec qui elle parlait.

— Bel enfant, lui dit-elle, qu'as-tu besoin de fleurs ? Je crois voir, en te regardant, la plus belle fleur de nos champs. Cependant si tu veux avoir de mes fleurs, prends celles que voici, et attends un peu que j'aie t'en cueillir d'autres. L'enfant attendit avec joie. Jeanne revint bientôt avec les fleurs qu'elle avait cueillies, et qu'elle donna à l'enfant, en les plaçant dans son sein et en les cachant sous son vêtement.

— Personne, lui dit-elle, ne verra que tu as des fleurs et ainsi personne ne t'arrêtera. Mais si quelqu'un les voyait, tu diras que je te les ai données, et ainsi c'est moi qui serai grondée et non pas toi.

L'enfant disparut alors. Mais il revint la voir en hiver, avec les mêmes fleurs à la main. Elle le reconnut aussitôt, et le remercia de son tendre souvenir.

Le divin Jésus lui apparut souvent encore, d'une autre manière, pour lui apprendre à fuir la vanité du monde, à pratiquer la vertu, et à supporter patiemment les amères souffrances. Il avait alors une petite Croix sur l'épaule, et lui disait avec tendresse :

— Mon enfant, veux-tu m'aider à porter cette petite croix ?

— Volontiers, répondait-elle sans hésiter. — Elle courait alors au petit Roi des Anges, prenait la croix et la plaçait sur ses épaules. Un jour cependant, l'Enfant Jésus lui apparut avec une croix si lourde, qu'il pouvait à peine la soutenir. Jeanne eut le cœur si affligé, qu'elle courut au Bien-Aimé de son cœur, et le pria de lui donner sa lourde croix à porter. Mais Jésus s'y refusa. Alors elle se mit à pleurer, en disant :

— Vous m'avez si souvent donné votre croix à porter ; pourquoi ne voulez-vous pas aujourd'hui ?

— Veux-tu porter cette croix toute ta vie ? lui dit Jésus.

— Oui, ô mon aimable Maître, répondit-elle.

— C'est beaucoup promettre, ma fille, lui dit le divin Sauveur, et il mit la lourde Croix sur ses épaules. Elle en fut tellement accablée, l'innocente enfant, qu'elle ne pouvait plus bouger.

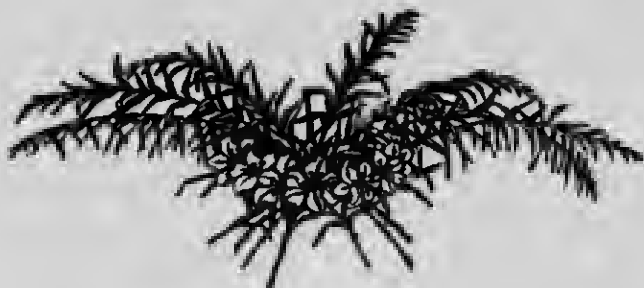
— Je ne puis marcher avec ce lourd fardeau, dit-elle.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

— C'est en tombant et en te relevant, comme moi, reprit le Sauveur du monde, que tu dois me suivre et arriver à moi.

C'était lui annoncer les tribulations et les souffrances qu'elle eut à endurer toute sa vie !

O mes bien chers enfants ! Combien je désire que Jésus se montre à vous, comme il est apparu à la bienheureuse Jeanne. Peut-être obtiendrez-vous cette faveur si vous priez aussi dévotement qu'elle devant les saintes images. Sans renoncer tout-à-fait aux jeux, de votre âge, vous devez ne vous y livrer qu'avec modération. Si vous n'êtes occupés que d'amusements, et si vous passez la moitié de vos journées à jouer, vous ne pourrez rien faire de sérieux, et vous perdrez le goût du travail.



SAINT BENOÎT LABRE

(16 avril.)

Dans le dix-huitième siècle, un petit village de la province d'Artois, nommé Amettes, et dépendant alors de l'évêché de Boulogne, avait conservé toute la simplicité des mœurs antiques et toute la pureté de notre sainte religion. DIEU y jeta les yeux, comme autrefois sur la plus petite des villes de Juda, et là, dans une famille qui était en possession de fournir une grande partie de ses membres au recrutement du clergé diocésain, il choisit un rameau recommandable entre tous par une probité séculaire, pour en faire sortir un émule du patriarche d'Assise, un nouvel imitateur de Celui qui, possédant tous les trésors de la divinité, s'est fait pauvre pour nous, un homme enfin qui portât volontairement l'amour et la pratique de la sainte Pauvreté aussi loin qu'il est possible de l'imaginer. Les chefs de cette branche, Jean-Baptiste Labre, et Anne-Barbe Grandsire, sa femme, obtinrent, pour leur mariage, la bénédiction que DIEU accordait aux anciens patriarches, auxquels ils ressemblaient par la fidélité aux coutumes de leurs ancêtres. Ils eurent quinze enfants, qu'ils élevèrent sans trop de gêne, car ils avaient une aisance suffisante à leurs goûts modérés.

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

Benoit-Joseph, l'aîné de cette belle lignée, naquit le 26 mars 1748. Enfant vraiment béni, et qui en reçut le nom, peut-être par une disposition secrète de la Providence : le Créateur l'avait doué d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugement sain et solide, d'une mémoire facile et sûre. Son cœur était tendre, sa volonté forte, son âme n'abandonna jamais la vérité une fois connue. Il annonça, dès ses premières années, des inclinations prononcées pour le bien, des goûts simples et innocents, une grande ingénuité, signe ordinairement précurseur de la droiture des sentiments. Son caractère vif fut bientôt tempéré par sa raison naissante et par une grande soumission à ses parents. Ceux-ci lui transmirent, comme le plus beau des patrimoines, les sentiments de piété qu'ils avaient hérités de leurs ancêtres. Ils lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu qui est le commencement de la vraie sagesse, une profonde estime pour sa qualité de chrétien, ainsi qu'une tendre dévotion à la Très Sainte Vierge et à son Époux, que la coutume du pays ne sépare point de l'un l'autre : *Jésus, Marie, Joseph*, furent les premiers mots que sa langue apprit à prononcer.

Tout petit encore, il donnait une attention sérieuse aux sages propos, aimait à prier et à entendre parler des vérités de la religion. Il mettait une grâce char-

mante à dessiner son signe de croix et à bégayer les formules que lui dictait sa mère. " Dès sa plus tendre enfance, *déposa-t-elle ainsi que son mari*, je l'ai vu se plaire aux pratiques religieuses et imiter tout ce qui se faisait à l'église, où je pouvais le conduire et le garder autant que je voulais"

Heureux seriez-vous tous, et mille fois bénis, mes chers Enfants, si Papa et Maman pouvaient dire de vous ces belles paroles que vous venez d'entendre, et que dirent après sa mort, pour la cause de sa glorification au Ciel, les heureux parents de Saint Benoît Labre ; et nous nous estimons heureux nous-même, en transcrivant, avec émotion, ces lignes qui retracent les premières années de cet admirable Saint qui les a passées tout proche du pays qui nous a vu naître nous-même ; qui était contemporain de nos aïeux et qui a guéri après sa canonisation, par un *insigne miracle*, un des membres de notre famille qui nous était extrêmement cher ! — Mais continuons, mes Enfants, notre récit si touchant.

La grâce, l'exemple et les enseignements de sa famille gravèrent d'une manière ineffable, dans le cœur du jeune Benoît-Joseph, déjà maître de ses passions, les grandes maximes de la religion, sur l'obligation de servir DIEU de suivre JÉSUS-CHRIST en se renonçant soi-même, sur

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

la nécessité de mortifier ses sens et de faire pénitence pour vivre d'une vie surnaturelle. On vit poindre dès lors dans cet enfant de *quatre ans*, un attrait particulier pour la mortification, une sorte d'insouciance pour les aises et les commodités, et une indifférence bien surprenante à son âge, pour la nourriture et le vêtement. A *cinq ans*, la prière faite en commun par toute la famille ne lui suffisait pas ; il se retirait quelquefois à part pour réciter celles qu'il savait. Déjà, il faisait ses délices de se préparer à servir la Sainte Messe ; quelque chose qu'on lui demandât qui eût rapport à Dieu, il n'y trouvait aucune difficulté et s'y portait avec le plus grand empressement. La Providence mit alors sur son chemin comme un second ange gardien pour guider ses premiers pas dans la voie de la science et de la piété, qui convenait à son âge, Jacques-Joseph Vincent, l'aîné de ses oncles maternels, qui, déjà sous-diacre, se préparait au sacerdoce par la régularité des plus austères religieux. Epris des aptitudes qu'il remarquait dans son neveu, il se mit à le cultiver avec affection ; il passait une partie de ses journées à l'instruire et à le dresser aux exercices de dévotion. Il le conduisait et le retenait à l'église pendant de longues heures qui auraient rebuté tout autre ; il l'employait à la balayer et à l'orner selon ses forces ; il lui apprenait, en forme de récréation, le cérémonial du service de la Sainte Messe. Lorsque

son oncle fut rentré au séminaire, le jeune Benoît alla aux écoles, où il se montra avare de son temps et plein de confiance en ses maîtres : ennemi de la dissipation, si ordinaire à cet âge, il aimait la société des personnes sages et réfléchies, et son grand plaisir était de les écouter. Il se retirait souvent à l'écart pour lire des livres de piété.

Mais ce qui démontre le mieux le travail de la grâce divine dans cette âme pure, c'est son ardeur croissante pour les mortifications, à mesure qu'il grandissait. Alors, renouvelant les exemples des grands Saints, il plaçait quelquefois une planchette sur son oreiller, pour reposer sa tête moins mollement ; il ajoutait à cela beaucoup d'autres mortifications. Sa modestie était telle que, quand il conversait avec des personnes de l'autre sexe, jamais il ne levait les yeux sur elles, de manière à les distinguer l'une de l'autre. Ce fut surtout vers sa septième ou huitième année que son goût se prononça pour les exercices de la religion et pour une prière plus fréquente. De lui-même, il se rendait à l'église quand il le pouvait, soit le matin, soit dans la journée. Dès qu'il fut assez instruit, ses délices furent de servir la messe, et il le faisait avec tant de modestie et de convenance, que les assistants en étaient émerveillés. C'était un gracieux spectacle de le voir au pied de l'autel, tenir

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

ses petites mains jointes dévotement devant sa poitrine, les yeux baissés, la tête immobile, en un mot, dans l'attitude d'un ange ! Tous ceux qui furent témoins de la piété qui rayonnait sur son visage et sur toute sa personne, s'en souvenaient encore vingt-cinq ans après, comme si c'eût été une chose toute récente, et n'en parlaient qu'avec admiration. Vers cette époque, il plut à DIEU d'appeler à lui une sœur de Benoît, née depuis peu de mois ; il la contempla presque une heure durant, et disait tout haut : " Chère petite, que ton sort est digne d'envie ! que ne puis-je être aussi heureux que toi ! " On raconte encore dans le pays que, se promenant un jour dans le cimetière du village, il entendit des jeunes gens tenir quelques propos libres, et qu'aussitôt il se retira à l'écart et se mit à genoux devant une croix, priant le bon DIEU pour ceux qui venaient de l'offenser. Enfin, on peut lui appliquer l'éloge que saint Bernard a fait du jeune Malachie : " Qu'enfant par les années, il avait les mœurs d'un vieillard."

En avançant en âge, le jeune Benoît songeait à se faire religieux : il entra successivement à la Trappe et chez les Chartreux ; le bon DIEU montra, par des signes évidents qu'il l'appelait à un autre genre de vie pour sa sanctification. Et c'est à l'âge de vingt-deux ans,

que cet héroïque jeune homme prit le bourdon de Pélerin, quitta sa famille et son pays, et mena, jusqu'à sa mort, cette vie de pénitence, d'humiliations, d'austérités inouïes, qui en a fait un Saint à part dans l'Eglise de Dieu.

Enfin, un matin, vers les huit heures, on trouva ce sublime mendiant gisant comme privé de sens et de force sur les degrés extérieurs de Notre-Dame des Monts, à Rome, son église de prédilection : c'était le mercredi saint, 16 avril de l'année 1783. On le recueillit avec charité, et on le transporta dans une maison voisine : là, on essaya de le remettre, en lui faisant prendre quelque chose, mais il perdit bientôt connaissance ; et le soir, pendant qu'on récitait les Litanies, près de lui, à ces paroles : *Sancta Maria, ora pro nobis*, son visage prit la blancheur du lait ; il cessa de respirer. A l'âge de trente-cinq ans et vingt et un jours, son âme s'envola dans le sein de Dieu, vers MARIE, sa bonne Mère, au moment où on invoquait pour lui son saint Nom, qu'il avait eu continuellement sur les lèvres pendant sa vie.

C'est alors que, dans la rue, les enfants poussés par une force supérieure firent entendre ce cri : "*Le Saint est mort ! Le Saint est mort !*" Ils recommencèrent le lendemain matin dans la même rue et sur la place de Notre-Dame des Monts. Aux cris des enfants, ne tardè-

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

rent pas à se joindre les voix et les actes du peuple entier de Rome. Tous disaient avec le confesseur du défunt :
"Heureuse pénitence, qui, sans doute, l'a porté d'un vol à la gloire éternelle !"

Pie VI commença les premiers actes juridiques tendant à sa béatification ; Pie VII les poursuivit, Grégoire XVI les acheva et Sa Sainteté Pie IX en proclama le glorieux résultat en 1860.



LES SAINTS : JACQUES, MARIEN ET AUTRES MARTYRS EN NUMIDIE

(30 avril.)

Nous venons encore, mes chers enfants, vous raconter des visions et des songes ; mais ce ne sont pas, vous le savez déjà, des visions et des songes des gens du monde, ce sont des visions des Saints, et ces visions-là laissent un doux parfum dans vos âmes, lorsque vous les lisez avec piété, et élèvent vos jeunes cœurs vers Dieu, en les embrasant du désir de les voir se réaliser un jour dans le beau paradis, notre céleste patrie. La scène se passa à Cirtha, aujourd'hui Constantine, en Algérie.

 C'était aux premiers siècles du Christianisme où l'on persécutait si cruellement ceux qui croyaient en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Marien, un de ces glorieux martyrs, était Lecteur. Il avait déjà enduré de violentes tortures. Mais un jour, après les tourments dont on avait déchiré son corps, il s'endormit d'un sommeil profond et tranquille ; et, à son réveil, il nous raconta lui-même, en ces termes, ce que la divine bonté lui avait fait voir pour soutenir et encourager ses espérances : " Mes Frères, nous disait-il, j'ai vu se dresser devant moi, à une grande hauteur, un

tribunal d'un éclat éblouissant, sur lequel siégeait un personnage faisant l'office de juge. Il dominait une estrade où l'on montait par de nombreux degrés. On faisait approcher les confesseurs un à un, par ordre, devant le juge qui les condamnait à être décapités, quand tout à coup, j'entendis une voix claire et puissante qui cria : Qu'on amène Marien ! et aussitôt je montai sur l'estrade. A ce moment, j'aperçus, assis à la droite du juge. Cyprien, que je n'avais point encore vu : il me présenta la main, m'éleva jusque sur le plus haut degré de l'estrade, et me dit en souriant : " Viens t'asseoir avec moi." Je m'assis en effet ; et l'interrogatoire des autres confesseurs continua. A la fin, le juge se leva, et nous le conduisîmes jusqu'à son prétoire. Nous marchions à travers des lieux où se déployaient d'agréables prairies, et qu'embellissait le riant feuillage des bois ; de hauts cyprès et des pins, dont la tête s'élevait jusqu'au ciel, étendaient au loin leur ombrage : on eut dit que la verdure des forêts environnait ces lieux comme d'une immense couronne. Au milieu, les eaux pures d'une source abondante remplissaient à pleins bords un vaste bassin. Mais voilà que tout-à-coup le juge disparaît à nos yeux. Alors Cyprien, prenant une coupe qui par hasard se trouvait au bord de la fontaine, la remplit de nouveau, me la présenta et j'en bus moi-même avec bonheur. Enfin, tandis que je rendais grâces à DIEU, le son de ma voix m'éveilla."

A ce récit, Jacques se rappela que DIEU avait daigné lui montrer la couronne qui lui était réservée. En effet, quelques jours auparavant, Marien et Jacques, et moi avec eux, nous voyagions ensemble sur le même char. Vers le milieu du jour, à un endroit où la route était rocailleuse et difficile, Jacques avait été saisi d'un sommeil profond ; nous l'appelâmes et quand il se fut éveillé : " Mes Frères, nous dit-il, je viens d'éprouver une grande émotion ; mais c'est la joie qui transportait mon âme : vous aussi, réjouissez-vous donc avec moi. J'ai vu un jeune homme d'une taille prodigieuse ; il avait pour vêtement une robe d'une blancheur si éclatante que les yeux ne pouvaient la contempler ; ses pieds ne touchaient pas la terre, et son front se cachait dans les nuages. Comme il passait rapidement devant nous, il nous jeta deux ceintures de pourpre, une pour toi, Marien, et une pour moi, et il nous dit : suivez-moi promptement. Dans un tel sommeil, quelle force contre l'ennemi ! quelle veille lui peut être comparée ! qu'il est heureux le repos de celui qui veille dans la foi ! Les membres terrestres seuls sont enchaînés, car il n'y a que l'esprit qui puisse voir DIEU. Comment, après cela, décrire les transports de joie et les sentiments généreux de nos martyrs, qui, sur le point de souffrir pour confesser le saint nom de DIEU, avaient eu le bonheur d'entendre le CHRIST et de le voir s'offrir à leurs regards. Rien

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

n'avait pu l'arrêter ; ni l'agitation bruyante d'un char, ni la clarté, ni la chaleur du jour, au milieu de sa course. Il n'avait point attendu l'heure silencieuse de la nuit ; et, par une grâce spéciale et toute nouvelle il avait choisi, pour se montrer à son martyr, un temps où il n'a pas l'habitude de se révéler à ses saints.

Au reste, les deux frères ne furent pas les seuls à jouir de cette faveur céleste. Émilien, qui, dans les rangs de la gentilité, appartenait à l'ordre équestre, était aussi en prison avec les autres chrétiens. Il était parvenu jusqu'à l'âge de cinquante ans, sans avoir perdu le privilège de la chasteté. Il avait encore redoublé dans la prison ses longs jeûnes ; ses prières plus multipliées étaient, avec le Sacrement du Seigneur, la seule nourriture qui, tous les jours, soutenait son âme et la préparait au combat. Or, Émilien également, au milieu du jour, s'était endormi, et, quand il s'éveilla, il nous raconta en ces termes les secrets de sa vision : Je sortais de prison, nous dit-il, quand tout à coup, je rencontrai un gentil, mon frère selon la chair. D'une voix pleine d'insulte il me demanda de nos nouvelles, et m'interrogea avec curiosité comment nous nous trouvions des ténèbres de la prison et de ses jeûnes forcés. Je lui répondis que, pour les soldats du CHRIST, la parole de DIEU était, au milieu des ténèbres, la plus éclatante lumière, et dans les jeûnes, une nourri-

LES SAINTS MARTYRS : JACQUES ET MARIEN

ture qui comble tous les désirs. A ces paroles, il reprit : Sachez, vous tous qui êtes retenus en prison, que si vous vous obstinez à ne pas changer, la peine de mort vous attend. Mais moi qui craignais que ce ne fut un mensonge inventé à plaisir pour nous tromper, je voulais la confirmation d'une nouvelle qui comblait tous mes vœux. Est-il vrai, lui dis-je, que nous souffrirons tous ? Il répéta de nouveau ses premières paroles, et dit : Bientôt votre sang va couler sous le glaive. Mais je voudrais savoir si vous tous, qui méprisez ainsi la mort, vous recevrez au ciel des récompenses égales, ou si vos couronnes seront différentes. Je lui répondis : Je ne suis pas capable de donner un sentiment sur une question si relevée. Cependant lui dis-je, lève un peu les yeux vers le ciel, tu y verras resplendir l'innombrable armée des étoiles. Est-ce que toutes ces étoiles brillent du même éclat ? et la lumière dans toutes est-elle égale ? A cette réponse, la curiosité du gentil trouva encore une question à faire : Si, donc, me dit-il, il doit y avoir entre vous une différence, qui sont ceux qui mériteront la préférence dans les bonnes grâces de votre DIEU ? — Entre tous les autres, lui répondis-je, il y en a deux surtout dont je ne dois pas taire les noms, mais que DIEU connaît. Ce sont ceux dont la victoire est plus difficile et presque sans exemple ; plus rare, par conséquent, leur couronne est plus glorieuse. C'est pour eux qu'il a été écrit : " Il est plus facile à un

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux."

Après ces visions, les saints Martyrs demeurèrent encore plusieurs jours en prison. Durant cette attente, Jacques fut consolé par une nouvelle vision. Agapius, ce saint pontife dont nous avons parlé, avait, depuis longtemps déjà, consommé son martyre. Deux jeunes filles, Tertulla et Antonia qu'il aimait d'une tendresse toute paternelle, avaient souffert avec lui. Souvent, il avait demandé à DIEU pour elles de les associer à son martyre, et DIEU avait daigné récompenser sa foi, lui en donnant l'assurance par ces paroles : Pourquoi demandes-tu sans cesse ce que tu as mérité depuis longtemps par une seule prière ? Or, Agapius apparut à Jacques dans sa prison, au milieu du sommeil. En effet, sur le point de recevoir le coup de la mort, pendant qu'on attendait l'arrivée du bourreau, on entendit Jacques qui disait : Que je suis heureux ! je vais rejoindre Agapius, je vais m'asseoir avec lui et tous les autres martyrs au banquet céleste. Cette nuit même, je l'ai vu, notre bienheureux Agapius ; au milieu de tous ceux qui avaient été enfermés avec nous dans la prison de Cirtha, il paraissait le plus heureux ; un joyeux et solennel banquet les réunissait. Marien et moi, emportés par l'esprit de dilection et de charité, nous y courions comme

LES SAINTS MARTYRS : JACQUES ET MARIEN

à des agapes, lorsque tout à coup vint au devant de nous un jeune enfant, que je reconnus pour un des deux frères jumeaux qui, trois jours auparavant, avaient souffert avec leur mère. Un collier de roses était passé à son cou, et, dans sa main droite, il tenait une palme d'une riante verdure. Où courez-vous ? nous dit-il ; réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse ; demain vous souperez avec nous. Oh ! qu'elle est grande, qu'elle est magnifique la bonté de DIEU envers les siens ! Quelle tendresse paternelle dans le cœur du CHRIST Notre-Seigneur, qui donne à ses enfants bien-aimés des récompenses si belles.

Cependant le jour a succédé à la nuit dans laquelle cette vision a été manifestée, et bientôt la sentence du préfet va servir à l'accomplissement des promesses de DIEU. C'est une condamnation, mais qui affranchit des tribulations du siècle Marien et Jacques avec les autres eleres, pour les rendre participants de la gloire, dans la société des Patriarches. Ils furent donc conduits au lieu de leur triomphe ; c'était une vallée profonde, traversée par un fleuve dont les rivages s'élevaient doucement en colline, et formaient ainsi, des deux côtés, comme les degrés d'un amphithéâtre. Le sang des martyrs coulait jusqu'au lit du fleuve ; et cette scène n'était point sans mystère pour les saints qui, baptisés dans leur

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

sang, allaient encore recevoir dans les eaux comme une nouvelle purification ! " — (Extrait des Actes de leur Martyre.)



SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE

(30 avril.)

Cette illustre Sainte vint au monde à Sienne, en Italie, en l'année 1347. Il y a autour de l'enfance de cette Sainte déjà comme une auréole qui annonce ce qu'elle devait être un jour. Ce n'est que douceur, suavité, prédilections humaines et divines. Or la nomma dans sa famille et parmi les amis de son père *Euphrosyne*, c'est-à-dire plaisir du cœur, pour exprimer la joie et la paix qu'apportait sa douce présence. En elle brillait toute la sainte innocence, la douceur sans nom de cet âge heureux que le Sauveur Jésus, ce beau lis sans tache, a désigné comme le doux symbole de la prédestination.

Elevée, suivant l'expression du bienheureux Raymond de Capoue, qui a écrit sa vie et qui a signé ce beau livre du nom de *son confesseur indigne*, élevée comme un enfant qui appartenait à Dieu, elle montra des vertus inconnues à cet âge. Elle donnait tout ce qu'elle avait, et ne recherchait déjà que l'imitation du divin modèle qui fut l'étude de toute sa vie. A cinq, ans, Catherine savait la Salutation Angélique, et comme elle avait pour sa Mère du ciel une tendresse instinctive, et qu'elle ne pouvait encore l'honorer que de cette manière, elle récitait à chaque instant du jour cette douce prière,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

quelquefois en s'agenouillant à chaque marche de l'église ou de la maison paternelle. Et alors bien souvent, les anges venaient soulever la petite Catherine, qui se trouvait transportée chez son père sans que ses pieds eussent touché la terre. Cette fraîche dévotion faisait la joie de son père, et attirait sur elle les regards complaisants de Dieu, qui destinait à sa gloire cette frêle créature.

Le signe des faveurs célestes ne tarda pas à paraître à l'aurore de cette vie qui devait être si belle, si remplie. Un jour, Catherine avait alors six ans, sa mère l'envoya, avec son petit frère Étienne, un peu plus âgé qu'elle, chez sa sœur Bonaventure, mariée aux environs de la ville. Lorsqu'ils revenaient tous les deux, par cette descente qu'on appelle la *Valle-Piatta*, la petite Catherine vit tout à coup dans les airs, sur le sommet de l'église de Saint-Dominique, un trône resplendissant où était assis Notre-Seigneur, revêtu d'ornements pontificaux, entouré de saint Pierre, de saint Paul, et de saint Jean l'Évangéliste. L'amour de JÉSUS-CHRIST avait déjà envahi l'âme de Catherine tout entière. Le Sauveur fixa sur elle un regard majestueux et empreint d'une délicieuse tendresse. Puis il la bénit en souriant. Cette vue jeta la petite Catherine dans l'extase, et lui fit oublier que son petit frère marchait toujours. Le petit Étienne, en effet, s'arrêta un peu plus loin, et comme il ne voyait

pas Catherine, il accourut près d'elle, et lui prenant la main, il lui dit : Que fais-tu là ? Pourquoi ne viens-tu pas ? — Mais Catherine demeurait insensible, et elle souriait toujours à la douce vision. Enfin, comme si elle s'éveillait d'un long sommeil, elle abaissa ses yeux et dit à son frère : Si tu voyais les belles choses que je vois, tu ne m'aurais pas ainsi troublée. — Quand elle releva les yeux pour ressaisir cette apparition céleste, tout avait disparu. L'enfant pleura et se reprocha d'avoir baissé les yeux.

De ce moment, Catherine ne conserva de l'enfance que sa candeur ; il n'y avait plus rien en elle qui ne fût parfait. Déjà son cœur était plein de l'amour de Dieu, et sa volonté complètement soumise à celle d'en haut. Elle commença à se recueillir dans la prière et l'oraison ; et, signe précoce de sa vocation, elle réunissait autour d'elle des petites filles auxquelles elle faisait partager les exercices de sa piété. Il y avait déjà des austérités monastiques dans les pratiques de cette piété enfantine.

Comme sainte Thérèse, saint Bruno, et les plus grands saints, la solitude avec ses rêveries, son majestueux silence plein d'harmonies, vaste comme la voix de Dieu lui-même, la solitude, cette école des plus hautes vertus,

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

tenta cette âme d'élite dès le matin de sa vie. — Un jour, comme sainte Thérèse, ce dégoût prématuré des choses du monde l'entraîna vers les campagnes solitaires qui environnent la ville de Sienna. Dans le renforcement d'une grotte qui avoisinait les chemins, elle crut trouver le désert. Tout parlait à sa jeune imagination ; aussitôt elle se mit en prières, et son âme ardente éleva son corps au-dessus de la terre. Mais DIEU lui fit connaître qu'elle était trop jeune et trop faible pour ce genre de vie. L'Esprit-Saint la rappela à la maison paternelle. Elle obéit ; mais en sortant de cette grotte, ces routes désertes par lesquelles elle devait regagner la ville, lui firent peur. Et puis, il y avait si loin encore pour revenir à la *Vallo-Piatta* ! Enfin, que dirait sa mère, toute sa famille, de cette longue absence ? Elle pria et elle se sentit aussitôt transportée comme par une force surnaturelle à la ville. on l'avait crue chez sa sœur Lysa. Elle dit ceci longtemps après à son confesseur, le bienheureux Raymond.

L'intelligence qu'elle avait des choses divines lui fit comprendre qu'il y a dans l'ordre de la perfection un degré supérieur, que c'est cet état d'innocence et d'ignorance complète de la vue des sens, qu'on appelle l'état de virginité. Elle sentit qu'il y a une exquise pureté que la majorité des hommes ne connaît point, ou du moins qu'ils n'ont pas le courage de pratiquer au-delà de l'ado-

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE

lescence, et sans laquelle pourtant est impossible cette union ineffable avec le Créateur qui est le premier besoin ressenti par les âmes d'élite. Peut-être aussi ses yeux étaient-ils tombés un jour sur cette page du livre divin où le Sauveur, dans un mot, révèle à ses disciples, encore aveuglés par la chair, ce grand signe de la prédestination céleste, et peut-être que son cœur était attaché à cette belle page. Ces mots, vides de sens pour tant de belles intelligences arrivées à leur maturité, n'avaient pas été muets pour cette enfant de sept ans. Un jour qu'elle était seule devant Dieu et que personne ne pouvait l'entendre, elle se jeta aux genoux de la bienheureuse Vierge Marie, ce modèle et cette gardienne des vierges, et les yeux pleins de larmes, prosternée humblement, elle prit à témoin l'Immaculée Reine de la pureté du vœu solennel qu'elle allait faire pour toute sa vie.

"O bienheureuse Vierge, lui dit-elle, Mère de ce bel amour que Dieu a mis dans mon cœur, et qui, je le sens, est la plus parfaite des affections de ce monde, vous qui la première avez conservé pour le Dieu jaloux, la pureté de votre corps et de votre cœur, daignez ne pas considérer la profonde indignité de votre servante, et accordez-moi de recevoir pour Époux celui qu'elle désire de toutes les forces de son âme, votre divin Fils Jésus. Et moi, je vous promets ici, à lui et à vous, de conserver mon

LE PARTERRE ANGÉLIQUE

innocence pour l'amour de lui, et de ne jamais recevoir d'autre époux."

Le Seigneur entendit sa promesse, et plus tard il la consacra par une union mystique devant la cour céleste. Après ce vœu, Catherine marcha à grands pas dans les voies saintes ; crucifier son corps, humilier l'amour propre, ce qui est encore de toutes les mortifications la plus agréable à DIEU, c'était toute son occupation. Avec les vertus saintes, grandirent aussi dans ce cœur l'amour des âmes et le désir de la gloire de DIEU. Aussi aimait-elle d'une tendresse exquise les Saints qui avaient le plus travaillé à ces deux grandes œuvres de la vie : la conversion des pécheurs et la glorification du nom de DIEU. Saint Dominique était un de ceux qui en avaient fait le but spécial de leur vie. Catherine fut prise pour ce Saint et pour son angélique vertu d'une vénération et d'une tendresse particulières, et elle résolut d'entrer, un jour ou l'autre, dans un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique. Nous nous arrêtons ici, mes chers enfants. Devenus plus grands, vous pourrez vous procurer alors la grande Vie de cette admirable Sainte, une des plus pures gloires de l'Ordre de Saint-Dominique!



TABLE DES MATIERES

	Pages
Jésus le Divin Enfant !	11
Le Nom de Jésus, 1er janvier	16
MARIE Pleine de grâce et pleine de beauté	21
Le très saint Nom de MARIE	23
Sainte Geneviève, Patronne de Paris, (3 janvier).	29
Saint Frobert, (8 janvier)	35
Saint Julien et sainte Basilisse, martyrs, (9 janvier)	38
La Bienheureuse Oringa, (10 janvier)	43
Sainte Véronique de Milan, (13 janvier)	47
Sainte Agnès, Vierge et Martyre (21 janvier)	52
Sainte Marguerite de Hongrie, (26 janvier)	58
Saint Ansgar, (3 février)	61
Saint Rambert, (4 février)	68
Les Martyrs du Japon, (5 février)	71
Sainte Dorothée, Vierge et Martyre (6 février)	102
Saint Jean de Matba, (8 février)	106
Sainte Viridiane, (13 février)	111
Le Bx J-Bte de la Conception, Trinitaire (14 février)	122
Le Bx Sébastien de l'Apparition (25 février)	126
Sainte Colette de Corbio, (6 mars)	131
Saint Thomas d'Aquin, (7 mars)	134
Sainte Perpétue, Martyre (7 mars)	142
Sainte Catherine de Bologne (9 mars)	155
Sainte Françoise Romaine (9 mars)	159
Le Bienheureux Salvator d'Orta, (18 mars)	166
Saint Cuthbert, Evêque (20 mars)	171
Saint Ambroise de Sienne, Dominicain (20 mars)	174
Le Bienheureux Jean de Parme (20 mars)	179

TABLE DES MATIÈRES

La Bse Jeanne-Marie de la Croix (20 mars) —————	182
Sainte Philotée, Vierge (23 mars) —————	189
Saint Vincent Ferrier, Dominicain (5 avril) —————	192
Le Bienheureux Herman, Prémontré (7 avril) —————	193
Le Bienheureux Julien (8 avril) —————	206
Jeanne Rodriguez (9 avril) —————	209
Saint Benoît Labre (16 avril) —————	217
Les Saints : Jacques, Marien et autres martyrs en Numidie —	225
Sainte Catherine de Sienne, Vierge. (30 avril) —————	233





ATTÈRES



- 182
- 189
- 192
- 198
- 206
- 209
- 217
- 225
- 233

